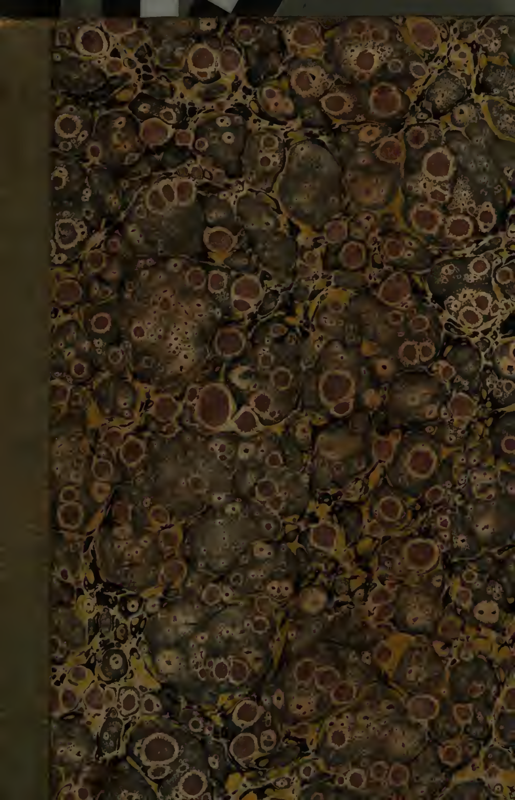


# VOYAGE

DE

# DIMO ET NICOLO STEPHANOPOLI

# EN GRÈCE.

*Se trouve à* PARIS,

Chez { BESSON, Libraire, rue de la Loi, n°. 955.
PRUDHOMME, rue Jacques, maison Bonneville, n°. 195.
DUGOUR, rue et maison Serpente.

# VOYAGE


DE DIMO ET NICOLO STEPHANOPOLI

# EN GRÈCE,

PENDANT LES ANNÉES 1797 et 1798,

D'après deux missions, dont l'une du Gouvernement français, et l'autre du général en chef Buonaparte.

RÉDIGÉ PAR UN DES PROFESSEURS DU PRYTANÉE.

AVEC FIGURES, PLANS ET VUES LEVÉS SUR LES LIEUX.

TOME SECOND.





A LONDRES.

1800.

# VOYAGE
## EN GRÈCE.

### CHAPITRE XXXIII.

*Mariage des Mainotes. Divorce permis, mais rare à Maina. Singulière privation pour les fiancés. Mort d'*ELISA *et de* THEODORE.

Si les Mainotes ont conservé l'innocence et la liberté, c'est qu'ils ont conservé l'austérité des mœurs de leurs ancêtres. Dès le berceau, ils respirent l'air pur de la vertu. Dans leur jeunesse, ils foulent aux pieds le libertinage : en donnant un être à la société, les parens savent qu'ils n'ont fait que s'acquitter d'une dette envers elle. Ils ont une tâche plus importante à remplir, celle de diriger leurs premières affections, et, pour ainsi dire, les premières palpitations de leurs cœurs, jusqu'à ce qu'ils aient pris leur essor par le mariage.

A Maina, l'on ne connaît point ces intrigues qui servent ailleurs d'introduction à l'union conjugale, et qui, presque toujours, favorisent l'amour aux dépens du mariage. Lorsqu'un jeune homme a fait le choix d'une compagne, il le communique à ses parens, qui la demandent en mariage aux parens de la fille : ceux-ci la leur accordent, si le jeune homme leur convient. On annonce à la fille le choix de son époux, qu'elle sanctionne par son silence. N'ayant pas encore ouvert son cœur à l'amour, ce premier objet qu'on lui présente est le seul qui s'empare de son entière affection pour toute sa vie. Cette affection s'accroît en raison d'un obstacle inconnu dans tout autre pays. Dès le moment qu'on a conclu le mariage, il est expressément défendu au jeune homme d'entrer dans la maison de la future, ni de lui parler jusqu'à sa consommation. S'il arrivait qu'il violât cette défense, le mariage serait rompu. Cette privation augmente l'amour des jeunes fiancés, et le desir de se voir réunis.

Le jour des noces étant arrivé, les parens des deux futurs se rassemblent, les uns dans la maison de la fille où ils restent, les autres

dans celle du garçon, d'où ils partent ensemble pour se rendre chez la prétendue. Le jeune homme se présente à la porte: l'un des parens de la future l'arrête en lui adressant ces paroles: « Que cherches-tu? — Ma prétendue, pour aller me marier avec elle suivant les formes prescrites. — As-tu des moyens suffisans pour nourrir la compagne que tu demandes? — Ses parens auraient-ils consenti à me la donner si je n'avais point de quoi la nourrir? » Aussitôt on appelle le père de la fille, et on l'avertit que son gendre futur est à la porte: le père vient au-devant du garçon, le salue en ces termes: « Sois le bien-venu, mon gendre! Dieu te donne des jours heureux! paix et concorde avec ta compagne et tout ce que ton cœur desire! » Il dit et l'embrasse.

Après le père, viennent les frères de la prétendue, qui adressent au jeune homme les mêmes vœux, lui font un présent en argent, suivant leurs facultés, et, l'ayant embrassé, remettent leur offrande à une femme chargée de la recevoir: c'est toujours la sœur ou la cousine du futur. Aux frères succèdent les parens du côté de la femme, qui font tour-à-tour les mêmes dons et les mêmes

embrassemens. Viennent ensuite les femmes : à leur tête, sont la mère et les sœurs de la future ; aux mêmes embrassemens, aux mêmes vœux, elles joignent un don tout différent ; chacune d'elles passe un mouchoir sur les épaules du prétendu, et l'y laisse.

Cette cérémonie étant achevée, un petit enfant, frère ou cousin-germain de la prétendue, âgé tout au plus de six ans, prend le jeune homme par la main, le conduit à la chambre où se trouve la prétendue. Les deux futurs se saluent, restent ensemble avec les parens du côté de la fille ; aussitôt sont introduits les parens du côté du garçon. On se mêle, on se réjouit, on mange quelques fruits secs; on boit, on chante des hymnes analogues à la fête. Une heure après environ, tout sort; c'est toujours au commencement de la nuit. En avant marchent les parens du futur, qui, à ses côtés, a son paranymphe, chargé de changer les anneaux et les couronnes ; vient ensuite la prétendue, accompagnée de toutes les femmes. C'est dans cet ordre qu'on arrive à l'église, au milieu de laquelle on a dressé exprès un autel, orné d'une croix placée entre six chandelles. Le prêtre, en costume,

place les deux prétendus, de manière que la fille est à la droite du garçon ; à leur gauche se trouvent, d'un côté, le compère, et de l'autre une jeune Grecque, attentive à essuyer, avec un mouchoir blanc, la sueur de leur visage.

Le prêtre demande tour-à-tour aux deux futurs, s'ils sont contens de s'unir l'un à l'autre, selon les formes prescrites par l'église. Sur leur affirmative réciproque, il les bénit; et, prenant leurs mains droites, il les unit en disant : « Ces cœurs que Dieu a unis, que nul homme ne les désunisse ! » Ensuite il bénit les deux anneaux, en met un au quatrième doigt de la main droite de chacun des futurs, en disant : « Est uni le fidèle à Dieu N.... avec la fidelle à Dieu N....» Puis, se tournant vers l'autel, il bénit les couronnes. Sur ces entrefaites, le compère change trois fois les anneaux, de manière que l'anneau de l'un se trouve au doigt de l'autre : il en est de même des couronnes (1). Le prêtre les prend et les pose sur la tête des deux mariés, en disant : « Je

(1) Ces couronnes sont de cep de vigne, couvertes de branches de citronnier et de laurier.

couronne le fidèle à Dieu N.... en l'unissant avec la fidelle à Dieu N.... » Il en dit autant en couronnant la mariée. Apres cette cérémonie, il leur souhaite à l'un et à l'autre une vie paisible : cependant il leur fait prendre, dans le même verre, un morceau de pain et quelques gouttes de vin; enfin il marche en avant avec les deux époux, fait trois fois le tour de l'autel, les ramène à leur place, les bénit encore une fois, et termine ainsi son ministère. On sort de l'église dans le même ordre qu'on y était entré, en tirant des coups de fusil, des coups de pistolet; pendant que les deux époux traversent les rues, des femmes, du haut des fenêtres, jettent sur leurs pas du blé et du millet, symbole de fécondité. On marche au son des instrumens; on se rend à la maison de l'époux, où la jeune mariée ne peut entrer avec sa suite, qu'après avoir satisfait à la porte aux mêmes questions que celles qu'on avait faites au garçon, lorsqu'il s'était présenté pour entrer chez elle. C'est aussi un petit enfant qui l'introduit dans la maison de son mari. Là, sa belle-mère, lui ayant ôté son voile, la mène dans la salle, lui donne pour siége un coussin posé sur un

sac plein de farine; auprès d'elle est un autre sac rempli de noix, d'amandes, d'autres fruits secs qu'elle distribue aux parens, qui viennent tour-à-tour lui souhaiter toute sorte de prospérité.

La mere du jeune homme se met à la fenêtre, jette des fruits, quelquefois même de l'argent aux personnes qui ont suivi les mariés sans être invitées. La jeune épouse, ayant fini ses distributions, est ramenée dans la salle du festin. On passe le reste du jour à table, et la nuit à la danse; et ce qui doit paraître le plus étrange, c'est que cette même nuit est perdue pour les nouveaux époux, qui ne communiquent point ensemble, suivant la coutume des anciens.

Trois jours après le mariage, et c'est toujours le mercredi, le jeune homme se rend avec sa compagne à la maison de son beau-père, précédé d'un jeune enfant de sept ans, y dîne, toutefois après y avoir fait apporter ce qui était nécessaire pour le repas. Lorsqu'ils sont sur le point de s'en retourner, la mère présente à sa fille une quenouille avec un fuseau, emblême du genre d'occupation qui lui est destiné. On offre au jeune marié des instrumens d'agricul-

ture qu'il accepte. On s'embrasse, on se retire, et les deux époux passent huit jours sans vaquer à aucune affaire domestique.

Le soir du septième jour, les plus proches parens du mari invitent les parens des deux familles à accompagner, le lendemain, les nouveaux mariés à l'église, et à les reconduire à la maison du beau-père de l'homme. Tous s'y rendent : après avoir salué les deux époux, on chante, on danse jusqu'au moment du départ pour l'église. Dans cet intervalle, le père du jeune homme donne à celui de la fille du pain, du fromage, du vin et d'autres denrées, telles que des amandes, des noix, des figues, en assez grande quantité pour suffire au déjeûner de toute la compagnie. Après la messe, on se rend chez les parens de la mariée, qui fait les mêmes distributions que le premier soir des noces. On dîne, on danse, on chante. Après le dîner, l'époux reçoit de son beau-père la dot de sa femme, consistant en hardes et en meubles. On en dresse un état signé de part et d'autre. S'il arrive que l'épouse vienne à mourir sans héritier, la dot est ponctuellement rendue à sa famille; si c'est au contraire le mari

qui meurt, la femme a la jouissance des biens pendant son veuvage. Il n'existe jamais de procès à cet égard : toute espèce de difficulté est sur-le-champ levée par deux arbitres, dont le jugement ne souffre point d'appel.

Tel est le costume des Mainotes, lorsqu'ils se marient; le futur a sur sa tête une calotte rouge, du sommet de laquelle pend un gland de soie. Sa camisole est d'écarlate; toutes les coutures sont couvertes d'un petit cordon en soie de la même couleur; elle est sans col et bordée tout autour de trois rangs de ce même cordon; les manches sont ouvertes jusqu'à la moitié de l'avant-bras. Le gilet est de la même étoffe; il est ouvert pardevant; depuis le col jusqu'au bas, il est bordé de cinq rangs de cordons en or ou en soie; un sixième rang de cordons sert, du côté gauche, à faire des boutonnières, et, du côté droit, à attacher vingt-quatre petits boutons ronds qui se touchent l'un l'autre : le gilet et la camisole se terminent, pardevant, en pointe; la culotte est d'une extrême largeur : elle n'avance que de six pouces au-dessous du genou. Il ne porte point de bas. Les souliers sont attachés avec des cordons

en soie, depuis le métatarse jusqu'à mi-jambe : ces souliers ont, pardevant et parderrière, une lisière, pour empêcher que les cordons ne blessent les nerfs.

La nouvelle mariée porte sur sa tête un voile de gaze blanche, long de deux aunes, qui fait le tour du sommet de la tête, passe sous le menton, et retombe en arrière jusqu'à mi-jambe ; il est arrêté sur la tête par une épingle, de chaque côté. Ce voile est enrichi de franges de la même étoffe. Sous ce voile est un bonnet d'écarlate ou de soie. A ses oreilles, pendent deux grandes boucles artistement travaillées. Sa robe est une espèce de lévite sansmanches ; elle est en soie, ornée de trois bordures, dont l'une rouge au fond de la robe ; l'autre blanche à trois points au-dessus, en dentelle ; et la troisième, bleue ou jaune, à même distance. Sa poitrine est voluptueusement pressée sous une élégante ceinture. Sur la lévite est une large tunique d'écarlate, dont les manches sont aussi très-larges. Les souliers sont plats ; elle ne porte point de bas.

Le divorce est permis à Maina ; mais il y est rare : il n'a lieu d'ordinaire que pour deux motifs ; pour incompatibilité d'humeurs en-

tre les époux, notoirement connue, et lorsque le mari s'absente pendant sept ans, sans donner des nouvelles à sa femme. Il n'exige aucune procédure, aucuns frais : les époux se présentent devant l'évêque; après avoir constaté la vérité du fait, il prononce leur séparation, et leur permet de former d'autres engagemens. S'ils ont des enfans, c'est le père qui en est chargé.

Les Mainotes réfugiés en Corse ont conservé, pour le mariage, les usages de leurs ancêtres, à l'exception de ceux qu'ils ont adoptés ou retranchés par un motif de convenances; ceux-ci sont en très-petit nombre. En Corse, après les fiançailles, il est permis au jeune homme de s'introduire dans la maison de sa future, et de lui parler, pourvu qu'elle ne soit pas seule; à Maina, l'on a conservé la défense expresse de toute entrevue, jusqu'au jour du mariage. Tel est encore l'empire de cet usage, qu'on aime mieux mourir que de le violer. C'est ce que prouva l'exemple d'Elisa, vers la fin du dernier siècle. Elle adorait le jeune Théodore, dont elle était également adorée; déjà leurs parens avaient formé les premiers nœuds qui devaient les réunir pour toujours. Du moment

que Théodore fut fiancé avec l'unique objet de ses vœux, il ne put contenir ses transports; il voulut au moins la voir, épia l'instant où elle sortait de sa maison, et se mit à la suivre. En partant du village, il était fort éloigné d'elle; bientôt il en fut à peu de distance. Cependant Elisa marchait lentement, l'imagination plongée dans le délicieux avenir qui semblait l'attendre. «Dieu! disait-elle, hâte l'heureux moment qui doit me réunir à mon cher Théodore! » En achevant ces mots, elle soupire et tourne par hasard ses regards en arrière. A dix pas, quel objet se présente! Ciel! Théodore! Elle veut s'écrier : Arrête! elle n'a plus de voix, ne fait qu'un geste pour défendre à Théodore de passer outre; l'infortuné jeune homme n'écoute que son délire, va s'élancer vers Elisa. A droite c'est une chaîne de rochers, à gauche un précipice; où fuir? Il avance; elle se jette dans le précipice; et, dans le même instant, est suivie de Théodore. Ce qui la détermina sans doute à cet acte de désespoir, ce fut la crainte d'être soupçonnée d'avoir donné un rendez-vous à son futur. Le lendemain, l'on trouva ces deux amans tout meurtris, et près l'un de

l'autre : Elisa semblait encore retracer sur son visage le dernier et sévère mouvement de son ame ; Théodore tendait les bras comme pour la saisir.

Un exemple bien plus récent prouve que ce préjugé est loin d'être détruit. La sœur de Dimo était fiancée à Constantin Stephanopoli ; celui-ci vient lui rendre une visite; il la trouve la tête baissée, s'occupant d'un travail domestique; il s'approche, et de sa main droite la frappe par derrière ; la jeune fiancée se retourne, voit son amant, s'enfuit à quelques pas de là, et tombe évanouie.

---

## CHAPITRE XXXIV.

*Conversation de* Dimo *avec l'épouse de Beyzandé sur la première nourriture des enfans. Propos interrompus. Dissertation sur le grec vulgaire, et la manière dont les étrangers prononcent le grec.*

Au coucher du soleil, tout le monde étant sorti de la tour, afin de jouir de la fraîcheur du soir, Dimo s'arrêta sur le pont-levis où

était assise l'épouse de Beyzandé. A son invitation, il se mit à côté d'elle : après différentes questions sur la France et sur l'Italie, la conversation s'engagea sur l'éducation : « Ne pourriez-vous pas m'apprendre, lui dit-elle, quelle est la cause de la maladie des enfans depuis leur naissance jusqu'à l'âge de douze à quinze mois ? De cinq enfans que j'ai mis au monde, il ne me reste que mon aîné et le plus jeune, qui n'a que deux mois encore, et ni l'un ni l'autre ne jouissent d'une bonne santé. Vous êtes, m'a-t-on dit, versé dans la médecine ; veuillez bien me donner là-dessus votre avis. — Madame, répond Dimo, si je ne vous voyais pas aussi bien constituée que vous l'êtes, et aussi bien portante, je pourrais attribuer la perte de vos enfans à la qualité du lait : les maladies du premier âge viennent de la mauvaise qualité du lait de la mère. — Hélas ! reprit-elle en soupirant, je n'ai pas le bonheur d'allaiter mes enfans ; les grossesses prématurées me privent de cette jouissance. — Oui, c'est un grand malheur pour vous de ne pouvoir nourrir vos enfans ; suçant votre lait, ils ne manqueraient point de jouir d'une santé

parfaite; au contraire, avant que vous ne vous apperceviez de votre grossesse, ils sucent un lait vicié, et ne le quittent que pour un autre, qui souvent a trop de consistance. La nourrice à qui vous les confiez étant accouchée depuis long-temps, ce lait ne peut convenir à la faiblesse de l'estomac d'un enfant de trois mois, et c'est par des indigestions qui se succèdent que, dépérissant tous les jours, il finit par succomber. — Il n'est que trop vrai, reprit-elle, en poussant de nouveaux soupirs, mes enfans meurent tous de langueur, et j'en trouve la cause dans les observations que vous me faites. »

Cette conversation fut interrompue par l'arrivée de Stephanopoli et de Beyzandé. Celui-ci s'adresse à Dimo : « Nous venons de montrer à votre neveu, dit-il, ce que nous ne découvrons jamais à aucun étranger; mais nous n'avons rien de caché pour vous : nous vous regardons non seulement comme nos compatriotes, nos amis, mais comme nos propres parens, à qui nos intérêts sont aussi chers qu'à nous-mêmes. Tout étranger, de quelque nation qu'il soit, même un Turc, qui se réfugie sur

notre territoire, est un être sacré pour nous ; mais jamais nous ne lui faisons connaître nos forces, ni nos moyens de défense.

« Nous voyons de temps en temps, ajoute un vieillard, arriver dans la Morée des hommes à qui l'on donne le titre de savans : ils font des recherches dans la partie des plantes et des minéraux ; mais, arrivés à nos frontières, ils s'arrêtent et n'osent entrer dans Maina : tel est le Français, envoyé par sa cour ambassadeur à Constantinople. Il a, dit-on, publié la relation de son voyage en Grèce. Qu'a-t-il pu dire du pays des Mainotes ? Il n'a fait que côtoyer sur mer nos frontières. Cependant nous nous garderions bien de faire aucun mauvais traitement à des hommes pour lesquels nous sommes remplis d'estime. Ils nous verraient aller au-devant d'eux pour leur donner tous les éclaircissemens, tous les secours qui seraient en notre pouvoir. N'est-ce pas ainsi que nous nous sommes comportés à l'égard d'un observateur angláis, qui, dans ces derniers temps, a fait le tour de Maina, et le premier peut-être a fait l'éloge de ses habitans ? Nous ne demandons point de

louanges, mais nous desirons au moins qu'on nous rende justice.

« Au reste ce n'est point notre faute si les savans, qui nous ont visités, ont cru devoir se plaindre de notre accueil et de notre extrême réserve envers eux; ils nous faisaient des questions dans une langue que nous n'entendions pas : c'était cependant en grec qu'ils prétendaient nous parler. — Que cela ne vous étonne point, reprend Dimo; cette erreur, ou plutôt cette injustice prend sa source dans la manière dont les étrangers prononcent notre langue. Presque tous les savans, en Europe, ont appris le grec; et, chez les autres nations, ceux qui le lisent, l'enseignent et le parlent, le font si incorrectement, qu'un Grec n'y peut rien comprendre. Ils prononcent la langue de nos pères, comme celle de leur pays, si bien que cette langue si douce, si harmonieuse, si pure dans votre bouche, devient barbare et dissonante dans celle des étrangers.

« Mais ce n'était point assez de nous disputer notre prononciation. Quelques-uns de ces savans nous ont refusé la pureté du langage. Ils ont porté l'impéritie jusqu'à

prétendre que vous-mêmes vous ne parliez qu'un grec vulgaire corrompu. Il est vrai que, dans votre manière de parler, vous n'avez point ces termes fastueux et flatteurs, usités dans le reste de la Grèce, et sur-tout à Constantinople, les mots Κιρ, ἄρχοντα (1), titres vains, qui dénaturent une langue comme un peuple. Il est vrai qu'à Maina l'on tutaie, et que l'on s'exprime avec la plus grande simplicité; mais ce qui constitue la pureté de votre langage, c'est qu'il est vierge, et qu'il n'est souillé par aucun mot étranger, avantage que les Mainotes doivent à leur défaut de communication avec toutes les autres nations. C'est ce qu'ignorent ceux qui ont voyagé dans les îles du Levant, et qui, rendus dans leurs cabinets, ont écrit que le grec vulgaire pouvait se diviser en soixante-douze dialectes. S'il en était ainsi, comment les Grecs de différentes contrées, répandus dans différens pays, pourraient-ils s'entendre? Cependant, à très-peu de différence près d'accent, ils parlent la même langue, ils ont le même dialecte.

(1) Seigneur, archonte.

« N'a-t-on pas porté l'ignorance jusqu'à prétendre que le grec vulgaire était rempli de mots français et turcs (1)? A la vérité, dans les principales villes de la Grèce, et dans les îles Asiatiques, la fréquente communication avec les Musulmans a fait adopter plusieurs mots turcs reconnus pour tels. Mais peut-on supposer qu'il s'y soit glissé radicalement un mot français? et s'il y a quelque analogie entre les expressions grecque vulgaire et française, n'est-il pas évident que le mot français a pour racine un mot grec littéraire? Eh! qui pourrait pardonner à Villoison, homme d'ailleurs très-érudit, d'avoir osé avancer que les savans grecs possédaient trois langues en usage dans la Grèce, le grec ancien ou littéral, le grec ecclésiastique et le grec vulgaire ou *barbare?* Il ignorait donc que le grec ecclésiastique n'est autre chose que le grec littéral, que c'est aux ministres du culte, et même aux moines qu'on doit la conservation de ce même grec dans toute sa pureté? Quant au grec vulgaire, il suffit de le parler correc-

(1) Bonamy, cité dans les recherches critiques sur le grec vulgaire, Acad. des belles lettres, tom. 38.

tement pour y trouver très-peu de différence avec l'ancien. »

## CHAPITRE XXXV.

### *Morale des Mainotes.*

Il n'y a point à Maina de maîtres d'école proprement dits. Ce sont les prêtres qui enseignent aux enfans à lire et à écrire : c'est à peu près tout ce qu'ils savent eux-mêmes ; cependant ils instruisent les cœurs en même temps que l'esprit. Leur morale consiste en préceptes, bien moins qu'en exemples. Ils ont néanmoins une espèce de catéchisme moral et politique, dont le laconisme est digne des anciens Spartiates. C'est un dialogue entre un maître et son disciple, à la manière de Socrate. Le voici, tel que Stephanopoli l'a traduit du grec vulgaire :

LE MAÎTRE.

*D.* Qu'es-tu ?

LE DISCIPLE.

*R.* Un être libre.

LE MAÎTRE.

*D.* Tu es libre, et tu es soumis à une puissance despotique !

LE DISCIPLE.

*R.* Je le suis, parce que je dispose de ma pensée et de ma volonté.

LE MAÎTRE.

*D.* Sur quoi fondes-tu ta liberté ?

LE DISCIPLE.

*R.* Sur le souvenir de mes ancêtres.

LE MAÎTRE.

*D.* Quels étaient tes ancêtres ?

LE DISCIPLE.

*R.* Les Spartiates.

LE MAÎTRE.

*D.* Les Spartiates n'étaient pas libres, puisqu'ils avaient un roi pour maître, et des ilotes pour esclaves.

LE DISCIPLE.

*R.* Les rois de Sparte n'étaient que de simples généraux, que le moindre soupçon pouvait faire destituer, et qui devaient se conformer aux lois : quant aux ilotes, leur esclavage n'est point une tache pour les Spartiates, mais seulement pour ceux qui les gouvernaient.

LE MAÎTRE.

*D.* Quels sont les devoirs d'un Mainote ?

LE DISCIPLE.

*R.* De faire du bien à tous, et de ne faire du mal à personne.

LE MAÎTRE.

*D.* N'y a-t-il pas d'obligations particulières à remplir?

LE DISCIPLE.

*R.* Il y en a cinq : la première est de respecter la vieillesse, et de lui prêter assistance autant qu'il est possible ; la seconde est d'aimer et de secourir de toutes ses forces ceux qui nous ont donné le jour ; la troisième est d'être tardif à contracter des engagemens, et fidèle à les remplir ; la quatrième est d'estimer les hommes mariés pour être aussi soi-même estimé à son tour ; de regarder leurs femmes comme un dépôt inviolable, et les filles comme sacrées ; la cinquième est de conserver la liberté telle qu'on l'a reçue de ses ancêtres, et de la défendre au péril de sa vie.

Suit une assez longue dissertation, dans laquelle le maître rappelle l'antique vertu des Spartiates, et les met en parallèle avec les Athéniens, qu'il représente comme des hommes corrompus. On souffre de voir que,

dans ce petit code, où tout respire la justice et l'humanité, on réveille l'ancienne animosité qui régnait entre ces deux peuples. Stephanopoli fit à cet égard au capitan Pierre quelques réflexions ; mais celui-ci lui répondit que, sous le nom des Athéniens, ils entendaient les agens de la Porte Ottomane.

La meilleure politique des Mainotes est de n'en point avoir. La justice est leur guide, et les soupçons leur sauve-garde. Ils ne connaissent point l'imprimerie, ni par conséquent l'art de tromper à la fois des millions d'hommes. Ils n'ont presque point de livres, et ne s'adonnent qu'à l'agriculture, à la pêche, à la chasse et au maniement des armes. Cette dernière instruction tient le premier rang. Aussi voit-on en même temps un enfant sortir de l'école, et un prêtre de l'autel, pour aller combattre l'ennemi.

## CHAPITRE XXXVI.

*Traitement des maladies internes à Maina sans médecins, ni chirurgiens, ni apothicaires. Effets de l'exorcisme contre les fièvres, comparés à ceux du magnétisme. Traitement des plaies. Vertu de l'eau de la mer. Citation d'un manuscrit inconnu du médecin* Lachaume.

Les Mainotes n'ont chez eux ni chirurgiens, ni médecins, ni apothicaires ; ils doivent à la pureté de l'air, et sur-tout à leur tempérance, la conservation de leur santé. Leur sang n'est pas infecté de maladies étrangères. A la vérité, l'on y connaît les fièvres putrides et intermittentes ; mais ce n'est que sur les frontières, du côté de Monembasia, où se trouvent des plaines et des lieux marécageux. Pendant une fièvre continue, le malade est entouré de ses parens, attentifs à lui fournir tous les secours que l'expérience leur a fait connaître. Ils ne lui administrent point des médicamens internes, de peur de contrarier la nature dans ses crises;

ils abandonnent la maladie à son cours naturel. Si le malade a perdu l'appétit, ils ne lui présentent point de nourriture ; mais, s'il l'a conservé, ils lui accordent, parmi les alimens légers, ceux qu'il préfère, cherchant ainsi à soutenir ses forces ; de-là vient qu'il est promptement rétabli.

C'est d'une longue expérience que les Mainotes ont appris à connaître les jours critiques, dans une violente maladie; ils emploient alors les boissons et de légers médicamens, tant internes qu'externes, propres à faciliter une crise parfaite : avec des remèdes externes, ils font disparaître les accidens douloureux, tels que les maux de tête, les coliques néphrétiques, les points de côté. A Maina, les médecins des ames ont aussi l'avantage d'être les médecins des corps. Un prêtre est auprès du malade, ayant sans cesse une main posée sur son front, et tenant de l'autre un livre, où il lit continuellement, à haute voix, des prières, jusqu'à ce qu'il ait procuré quelque soulagement; il passe quelquefois les nuits entières à exorciser ainsi la fièvre. Il n'y a pas encore quarante ans que cet usage avait lieu chez les Mainotes réfugiés en Corse.

La guérison d'un malade est un triomphe pour la religion ; ce peuple superstitieux ne manque point de l'attribuer à la sainteté du prêtre : « Et moi, dit le docteur Dimo, je l'attribue, peut-être avec moins de fondement que lui, à une cause plus abstraite ; je pense que cette lecture à haute voix, et la main posée sur le front, ont de l'analogie avec ce magnétisme qui a fait tant de bruit en France, quelques années avant la révolution. Sans chercher les causes du magnétisme, quand on n'en serait point le partisan, peut-on disconvenir des guérisons presque miraculeuses qu'il a opérées ? A Lyon, d'après le témoignage de Greth, directeur des hôpitaux de l'armée d'Italie, deux filles de seize à dix-sept ans, plongées, par la vertu du magnétisme, dans un profond sommeil, répondaient cependant à toutes les questions du magnétiseur, et lisaient à travers des corps opaques. Qui ne connaît les cures effectuées dans les campagnes, par l'ex-comte de Puységur, et dont il rend compte dans une brochure (1) ? Eh ! pourquoi le magnétisme

(1) L'ex-comte Chastenet de Puységur, muni des pouvoirs de Mesmer et de la loge de Paris, établit une société au

ne produirait-il pas les mêmes effets que l'exorcisme? Si une imagination ardente fait, sur des objets étrangers, une si vive impres-

---

Cap-Français, au mois de juillet 1784, et ouvrit un traitement public dans une salle qui lui fut fournie par le gouvernement et l'administration. . . . . . . .

Ainsi s'expriment ses élèves de la société de l'harmonie du Cap-Français, dans une adresse à celle de Paris, en date du 10 août 1785, au sujet du magnétisme et des persécutions qu'il éprouvait. . . . .

« Entraînés vers Puységur par la confiance qu'il est fait pour inspirer, et sur-tout par les premiers effets qu'il avait obtenus sur quelques individus isolés, nous entrevîmes bientôt une découverte capable d'opérer une grande révolution dans la physique et dans la médecine, qui n'est vraiment qu'une branche de la physique; nous vîmes un agent, jusqu'à présent inconnu, annoncé par des effêts étonnans.

« N'ayant pas l'honneur d'être savans, nous ne nous crûmes pas en état de juger, avant de bien savoir de quoi il s'agissait, et nous voulûmes nous instruire, sauf à croire ou à nier ensuite. Le ciel a béni notre simplicité et notre bonne foi. On nous a révélé une cause qui explique naturellement les faits que nous n'avions pas pu concevoir. Un système grand par sa simplicité, où tout dérive du même principe, où la nature entière s'est formée, se conserve et se détruit pour renaître en conséquence d'une seule idée, où l'agent unique qui servit à l'Eternel pour la création de tous les êtres, sert à les préserver, les maintenir et les réparer tous. Ce système nous frappa d'autant plus, que quelque chose d'analogue nous semblait annoncé par cet adage que nous avions retenu des écoles: *La nature agit toujours par les voies les plus simples.* Enfin l'expérience est venue nous aider, et nous avons opéré nous-mêmes de nouveaux effets.

sion, qui sait jusqu'où peuvent s'étendre les résultats des impressions que ces mêmes corps font sur elle? »

---

« On conçoit que, n'ayant à vaincre que les préjugés généraux, et non pas l'orgueil opiniâtrément indomptable de la science, nous avons cru ce que nous voyions; et plût à Dieu qu'il eût été permis aux savans d'en user comme nous! comme nous, ils auraient senti qu'il est doux de croire ce qui tourne au bien de l'humanité, et qui nous met en état de le faire nous-mêmes : au contraire ils se sont endurcis dans leur aveugle obstination; ils ont été privés de cette jouissance. . . . . .

« Cependant la tempête éclatait déjà en France. Les savans attaquaient le magnétisme, parce que cette découverte avait l'audace de ne se trouver ni dans leurs livres, ni dans leurs têtes, qui n'en sont guères que des extraits. Les journalistes, les gazetiers, les folliculaires, les écrivains au mois, à la semaine, à la journée, le combattaient, parce que apparemment Mesmer avait oublié la formalité essentielle de les disposer en sa faveur, et de s'assurer un paragraphe. Les médecins sur-tout criaient *haro*, parce que le peuple disait qu'avec le magnétisme il n'y avait plus de médecins, et qu'ils ne réfléchissaient pas que c'était une erreur, qu'ils pourraient toujours être médecins, et qu'il ne leur en coûterait que de changer encore une dernière fois de médecine. Enfin les compagnies savantes condamnaient le magnétisme, parce que leurs membres, en entrant dans ces sanctuaires respectables, ne peuvent laisser chez le concierge ni leurs préjugés, ni leurs passions, ni leur intérêt.

« Le magnétisme, comprimé de toutes parts, a déployé sa réaction comme un ressort vigoureux. On a méprisé le *bas-chœur* de la ligue persécutante. Maison a prouvé aux savans qu'ils n'entendaient nullement ce dont ils dissertaient.

Tous les Mainotes pratiquent, dans leurs foyers, la chirurgie; ils savent, par routine, appliquer le premier appareil, et suivre la cure par l'usage des médicamens propres à déterminer la suppuration: dans une plaie d'armes à feu, ils emploient successivement les détersifs et les cicatrisans, qui sont ordinairement des plantes. Pour les blessures d'armes tranchantes, lorsqu'il n'y a point de perte de substance, ils se contentent de faire usage des plantes dessicatives, afin d'empêcher la suppuration; et c'est ainsi qu'ils les guérissent promptement. Quant aux luxations et aux fractures, il y a des hommes à Maina qui sont connus par leur adresse à les traiter; on les appelle; on se garde bien de saigner un malade avec autant de légérete que dans les pays soumis au despotisme de la médecine; avant que d'en venir à cette opération, les parens, et sur-

---

Sur-tout on a prouvé à l'académie et à la société royale qu'elles avaient jugé le magnétisme sans le connaître; que cela n'était pas étonnant, parce qu'elles avaient affecté de procéder de la seule manière capable de les éloigner de la vérité, et que leur conduite annonçait qu'elles n'avaient pas voulu le connaître, peut-être pas même le juger, mais uniquement le condamner. . . . . . »

tout les vieillards, se rassemblent, consultent le grand livre de l'expérience, examinent si, dans une maladie semblable, la saignée a été utile ou funeste; et c'est d'après cet examen qu'ils l'admettent ou qu'ils la rejettent. Presque tous les Mainotes savent saigner.

Aucun d'entre eux ne s'est avisé jusqu'ici d'établir une pharmacie; chacun l'a chez soi, ou, pour ainsi dire, dans sa tête; ils ont une quantité de remèdes, généralement adoptés comme spécifiques pour certaines maladies; ils traitent d'une manière aussi efficace que singulière les plaies qui proviennent d'un vice d'humeurs; ils y appliquent des feuilles d'une plante détersive, en ajoutant, de vingt-quatre en vingt-quatre heures, une nouvelle feuille, sans ôter la première; seulement, on a soin de presser légèrement la plaie avec la main, pour faire sortir la matière par les côtés; cette matière, devenant de jour en jour plus épaisse, devient aussi plus *louable*, et, lorsque la plaie est cicatrisée, toutes les feuilles sèchent par la chaleur de la chair, et tombent au moyen d'un léger frottement. Que ne doit-on pas à la vertu de certaines plantes marines? Elles préservent ou guérissent l'en-

fant de maladies vermineuses; et l'homme, quel que soit son âge, y trouve, pour ses infirmités, le remède le plus simple et le plus salutaire. Si le gouvernement français envoyait des hommes éclairés chez différens peuples, et particulièrement chez ceux de la Grèce, ils y découvriraient, contre les maladies les plus communes, des ressources que la providence n'a fait naître que dans ces contrées privilégiées. Qui ne sait qu'Hyppocrate, dans ses prescriptions, n'indique que des plantes de la Grèce, pour combattre les germes destructeurs des hommes et des animaux, qui sont les premiers instrumens de l'agriculture? Quand la guerre, ou d'autres accidens, moissonnent les peuples, quoi de plus louable que la recherche des végétaux propres à les conserver?

« Depuis le berceau jusqu'à la tombe, ajoute Dimo dans sa relation, nos corps sont assiégés d'innombrables tyrans, ennemis jurés de notre santé; et nous n'employons souvent, quoiqu'à grands frais, que des armes propres à nous obtenir une trêve, qu'on paie plus cher encore, et nous négligeons les armes les plus simples, les plus efficaces, que la nature nous met con-

tinuellement sous les yeux. Croirait-on que l'eau de la mer a guéri des maladies, qu'on avait jusqu'alors regardées comme incurables, ou du moins très-difficiles à guérir ? En 1763, je fis connaissance avec plusieurs personnes, qui, chaque année, au retour du printemps, avaient coutume de se purger avec cette eau, après quinze jours de régime; dès ce moment, j'employai cette eau salutaire comme un remède fondant, pour le traitement des dartres, qui avaient résisté à tout autre remède, et je les guéris radicalement.

« Dix ans après, je connus, à Paris, *Lachaume*, ci-devant médecin de l'hôpital militaire, à Monaco, et ensuite de celui d'Ajaccio, en Corse; je lui communiquai mes observations sur l'eau de la mer, administrée comme un remède fondant. Il ne se contenta pas de les accueillir avec satisfaction; à mon récit, il ajouta ses propres expériences, et me donna la lecture d'un manuscrit, dans lequel il rendait compte des guérisons surprenantes opérées par l'eau de la mer, non seulement sur des dartres, mais encore sur des plaies gangréneuses; il citait, entre autres, la destruction radicale

d'un chancre, qui avait rongé à une jolie femme la plus grande partie d'une joue. Je l'invitai à publier cet ouvrage, pour exciter les médecins à tourner les yeux vers cet élément, dont les propriétés sont si peu connues; il m'avait promis de le mettre au jour; mais la mort l'enleva peu de temps après, et ce manuscrit précieux est entre les mains de sa veuve, qui le conserve soigneusement.

---

## CHAPITRE XXXVII.

### *Funérailles.*

Lorsqu'un Mainote a rendu le dernier soupir, sa mort est annoncée par les cris de tous ceux qui l'environnent ; on l'enveloppe dans un drap et on le place au milieu de la maison, sous une couverture blanche, le visage découvert. Les proches parentes sont autour du cadavre, les yeux en pleurs, les cheveux épars, chantant des airs lugubres, si tendres, qu'ils excitent les larmes de tous ceux qui sont présens; les parens ou les amis qui accourent, suivant une coutume très-ancienne, du seuil de la porte, poussent

par trois fois ces cris douloureux : Ἀδελφέ ! γλυκέ ἀδελφέ ! « Frère ! mon doux frère ! » A ces lamentations, ils ajoutent ordinairement des interrogations analogues aux liaisons qui existaient entre eux ; mais la veuve, après avoir donné l'essor à sa douleur, retrace toutes les bonnes qualités de son époux ; elle improvise, en vers, les discours les plus pathétiques. « Je sortirai, dit-elle ; je parcourrai les champs, les villes, et ne te retrouverai nulle part ! et je pourrai vivre ! Fasse le ciel que je te suive de près, ou que, changée en oiseau, j'aille remplir les déserts de mes cris plaintifs, que jamais je ne me repose sur une branche verte, ni ne boive de l'eau claire, semblable à la tourterelle lorsqu'elle a perdu sa compagne ! »

Quand les prêtres sont arrivés, accompagnés de presque tous les habitans du village, au moment où l'on met le cadavre dans la bière, les cris et les pleurs redoublent ; mais sitôt que le convoi est parti, tout cesse. Les prêtres chantent, les hommes suivent la bière ; les femmes ferment la marche. Arrivés à l'église, au moment où le ministre sacré, dans le cours de l'office, prononce ces mots : Κλάψετε, φίλοι καὶ δεικοί, τόν ἀποχωρισμένου !

Pleurez, frères et amis, ma séparation! les plus proches parens du mort vont successivement deux à deux, à chaque côté de la bière, tournés vers l'autel; ils font une adoration, baisent respectueusement l'image de Jésus, sur sa poitrine, et ensuite son front. L'enterrement fini, tout le monde retourne à la maison du défunt, témoigne ses regrets, et se retire.

L'usage ayant défendu d'allumer du feu dans la maison d'un mort, le jour de son décès, chacun des parens et des amis prend chez lui un plat préparé, pour aller dîner avec la famille du trépassé. Les hommes se mettent à table, assis par terre sur des tapis autour d'une nappe qui couvre la longueur de la salle. En tête, sont placés les prêtres, puis les vieillards, et successivement les personnes les plus âgées : c'est d'après son âge qu'on assigne à chacun sa place. Cette coutume est si régulièrement observée à Maina, qu'elle n'entraîne jamais aucune confusion. En commençant le repas, au premier morceau qu'on va manger, chaque convive dit tour-à-tour ces mots : Θεός ςυγχωρέσε, καὶ ἐλεῖσε τήν ψυχήν του ! « Que Dieu lui accorde une place entre les

justes ! » Quand les hommes ont dîné, les femmes viennent se mettre à table dans le même ordre. On engage les plus proches parens du défunt à prendre quelques alimens ; et, par les paroles les plus affectueuses, on les console. Tout le monde reste auprès d'eux jusqu'à la nuit ; mais sitôt qu'elle est venue, chacun embrasse la famille, et se retire.

Toutes les femmes, à Maina, portent des garnitures au bas de leurs jupons ou de leurs robes. On reconnaît le veuvage à ce défaut de garnitures ; elles ne peuvent en mettre que lorsqu'elles se remarient.

Si une veuve est chargée d'enfans, ses parens et ses amis choisissent un jour de fête pour cultiver ses terres, toutefois après avoir obtenu la permission de l'évêque. Un jour suffit pour ensemencer ou faire la récolte.

## CHAPITRE XXXVIII.

*Description de Maina. Caractère, mœurs et vertus de ses habitans. Châtiment qu'ils infligent aux voleurs.*

MAINA, suivant la tradition des habitans de cette contrée, tire son nom du mot grec μα ια, fureur, pour exprimer l'ardeur avec laquelle ce peuple se battait contre les Turcs. Ce pays, quoique hérissé de rochers et de montagnes, contient une population d'environ quarante-cinq mille ames. On y compte trois cent soixante villages, dont *Vitulo* est le plus considérable. Ses principales productions sont le blé, l'orge et les lupins. Ils les sèment alternativement d'année en année, de manière que la terre ne reste jamais inculte. L'agriculture est là, comme par-tout ailleurs, la mère des principales ressources domestiques. Elle n'est point pénible à Maina, vu sa grande population et la proximité de ses villages. On y laboure avec des bœufs; les moissons n'y sont pas abondantes; mais on supplée au défaut du blé par une prodigieuse quan-

tité d'huile, et par le produit des vers à soie.

Il en est des terres de Maina comme de ses habitans. Elles ne connaissent point de repos, et, tous les ans, elles produisent sans être engraissées, si ce n'est par les présens naturels des bestiaux, qui sont toujours dehors, vu qu'en ce pays il n'y a point d'écuries; d'ailleurs elles sont parsemées de petits rochers saillans, qui empêchent l'eau d'entraîner le terrain : la pluie, arrêtée autour de ces rochers, y dépose une espèce de limon qui, vraisemblablement, y contribue aussi à rendre les terres fertiles.

Point de vignes à Maina. Ce n'est point qu'une partie de son terrain ne fût propre à former d'excellens vignobles; mais ils donnent la préférence à Cérès sur Bacchus : ils peuvent, disent-ils, se passer de vin, mais ils ne peuvent se passer de blé. D'ailleurs, il leur est aisé de se procurer des raisins et du vin dans le reste de la Morée.

Les Mainotes ne connaissent ni l'extrême pauvreté, ni les grandes richesses. Pendant l'été, ils imitent la fourmi. Ils ont soin de faire pour l'hiver une provision suffisante des alimens de première nécessité. Il n'y a

que les *Cacavouglis*, qui, habitant le Cap Matapan, n'ont point cet avantage : leur territoire étant moins fertile que le reste de Maina, beaucoup d'entre eux vont, au temps de la moisson, travailler dans la Morée afin de se procurer l'orge et le blé qui leur sont nécessaires pour toute l'année.

Depuis la chûte de l'empire grec, les Mainotes ont regardé le courage comme la vertu qui leur était la plus nécessaire pour conserver leur liberté. Les exercices du corps les rendent agiles, et la sobriété robustes. N'ayant ni tribunaux, ni juges, ils se sont fait une habitude de se respecter entre eux, ou de se venger par eux-mêmes de toute espèce d'injures. Pardonner un outrage, c'est passer pour un lâche; le punir, c'est souvent allumer la guerre entre les familles; mais cette même guerre leur est encore avantageuse; elle les endurcit aux fatigues de Mars.

Leur économie fait leur richesse. Egalement avares du temps et de l'argent, ils comptent assez sur leur parole pour n'avoir pas besoin de se lier par écrit. Chez eux, point de notaires, point d'hommes de loi, et par conséquent point d'huissiers. Tous

leurs engagemens se font verbalement, et n'en sont que plus inviolables.

A Maina, rien de plus sacré que l'honneur du sexe : manquer à une femme est une lâcheté; l'outrager est, pour sa famille, une tache qui ne peut se laver que dans le sang. Les femmes, il est vrai, savent se respecter les premières. La conduite des mères est la meilleure leçon pour les filles. Elles ne sortent que rarement de leurs maisons, et seulement pour des affaires domestiques. Accoutumées au travail, elles ne connaissent ni l'ennui des cercles de nos villes, ni les dangers des lieux publics, ni les bals, où tout est masqué, à l'exception de la débauche; aussi sont-elles à l'abri de ces intrigues ténébreuses, où trop souvent la vertu succombe. Ce n'est point qu'elles soient insensibles aux traits de Vénus, ou que les garçons les regardent d'un œil d'indifférence; mais l'un et l'autre sexe est également jaloux de conserver ses forces physiques et morales, pour mieux conserver sa liberté.

Les habitans d'un même village vivent entre eux comme des enfans d'une même famille; ils se prêtent réciproquement les

choses qui leur sont nécessaires, et se font un plaisir de s'entr'aider dans leurs besoins. L'un d'eux, chargé d'une famille nombreuse, est-il dans la détresse? les prêtres ou les principaux habitans de l'endroit font pour lui une collecte, sans le nommer, et la lui font remettre secrètement.

L'hospitalité est la vertu favorite des Mainotes. Une victime des Turcs vient-elle d'une autre partie de la Morée chercher auprès d'eux un asyle? elle est reçue avec tous les égards dus au malheur et à l'amitié. Logement, nourriture, habits, rien ne lui manque. S'ils n'en usent pas de même envers les étrangers, c'est qu'ils craignent d'introduire chez eux la corruption(1). Pour

(1) Le portrait que Dimo fait ici des Mainotes, ne s'accorde point avec celui qu'en ont tracé plusieurs écrivains, qui les ont jugés sans les connaître; mais, de tous les calomniateurs de ce peuple, il n'en est de point plus pitoyable que l'auteur des recherches philosophiques sur les Grecs: il a poussé l'extravagance de la critique jusqu'à nier non seulement la bravoure des Mainotes, mais encore à traiter de fables les vertus des Lacédémoniens, leurs ancêtres. Il leur dispute même leur origine. Cet écrivain, recommandable d'ailleurs par son style et sa hardiesse dans ses considérations sur l'histoire et les mœurs des Mainotes, n'a fait, de son aveu, que copier Wehler et Coronelli. On peut donc, avec raison,

être bien accueillis, il faut qu'ils soient porteurs d'une recommandation de quelque personne connue, ou bien qu'ils aient de quoi pourvoir à leurs besoins, jusqu'à ce que leur conduite ait inspiré de l'intérêt, et qu'ils aient appris à parler un peu leur langue : leur moralité, une fois constatée, ils sont traités comme s'ils étaient natifs du pays.

Nulle part on ne voit régner entre les parens tant d'affection et d'amitié qu'à Maina. C'est sur tous que rejaillit la gloire d'une action d'éclat ou la honte d'une bassesse. Chaque famille regarde ses vieillards comme ses guides. S'agit-il d'un mariage ou de quelque entreprise importante? les vieillards sont, avant tout, consultés; en cela les Mainotes ne font que suivre l'application des règles de leur conduite, dont la base est l'expérience.

Il n'y a point de peine afflictive pour les voleurs : ils sont obligés de restituer sept pour un. Jamais un vol n'est expié par le supplice de la mort : « Tous les biens du

---

lui appliquer la diatribe philosophique qu'il applique aux auteurs *prévenus* : « Ecrivant au hasard, et jugeant de même, ils ont fait des livres à peu-près comme on fait un songe. »

monde, disent les Mainotes, ne valent pas la vie d'un homme. » A la vérité, ce qu'on vole n'est point d'un grand prix; ce sont des fruits ou des légumes de quelque jardin. Le meilleur frein contre les voleurs est l'excomunication que lance contre eux le prêtre à la messe.

---

## CHAPITRE XXXIX.

### *Religion des Mainotes.*

Les Mainotes suivent la religion chrétienne catholique de l'église orientale, qui reconnaît pour chef le patriarche de Constantinople. Ils observent scrupuleusement les commandemens de leur église, qui sont parvenus jusqu'à eux sans innovations. Ils regardent le chef de l'église romaine comme schismatique, à cause des changemens qu'il a introduits dans ce culte, et qui ont rendu cette religion méconnaissable; ils ne lui pardonnent point sur-tout d'avoir défendu à un homme marié d'exercer les fonctions ecclésiastiques, et d'avoir vendu des bulles dont la prétendue vertu est de délivrer des ames du purgatoire.

A Maina, il y a un évêque, résident à Vitulo, qui n'a ni salaire, ni maison. Il est logé dans un petit couvent où il vit, avec un petit nombre de moines, du fruit de ses sueurs, ou du produit de ses messes, qu'on lui paie quarante parats chacune, tandis qu'aux autres prêtres elles ne sont payées qu'à raison de dix. Ceux-ci sont la plupart mariés, et forcés de travailler pour se procurer des moyens de subsistance, n'ayant d'autres revenus que leur casuel. L'usage de payer à l'église la dîme ou toute autre rétribution, est ignoré chez les Mainotes comme chez les autres Grecs.

Il est rare que les prêtres fassent, pendant la messe, des sermons : ils les remplacent par une vie exemplaire. Leur modestie, leur douceur, leur simplicité leur attirent une confiance sans bornes de la part de ce peuple, qu'ils rendent aussi attaché à leur religion, qu'ils le sont à leur patrie ; de là cet axiome commun à tous les Grecs : Μάχου περὶ πίστεως, καὶ περὶ πατρίδος. « Combats pour la religion et pour la patrie. » Cette maxime est si religieusement observée à Maina, que les prêtres sont des premiers à voler aux armes pour la défense de

la patrie, et qu'ils ne s'arment jamais que pour elle.

Dans les églises grecques, il n'y a qu'un seul autel; et, sur ce même autel, on ne peut, le même jour, dire qu'une messe. Ce n'est que le samedi et le dimanche qu'ils célèbrent ordinairement; aussi durant ces jours et ceux des fêtes, à l'heure de la messe, ne voit-on personne dans les villages : tout le monde est à l'église. A Maina, il n'y a point de curé; s'il se trouve plusieurs prêtres dans un village, chacun en exerce les fonctions pendant une semaine; de là lui vient le nom d'hebdomadaire. Dans l'église, les épouses des prêtres tiennent le premier rang parmi les femmes.

---

## CHAPITRE XL.

### *Femmes Mainotes.*

Et vous aussi, vous serez comptées parmi les défenseurs de la liberté, et les plus beaux modèles des vertus, courageuses Mainotes, dignes descendantes et rivales des anciennes Spartiates. Vous ne connaissez ni les goûts frivoles de la coquetterie, ni les pé-

nibles embarras de l'oisiveté; en temps de paix, vous êtes occupées de soins domestiques; vous n'êtes pas moins utiles en temps de guerre.

Tandis que les Mainotes se battent contre les Turcs, ils ne quittent jamais leur poste; ce sont leurs épouses qui non seulement leur apportent les provisions de bouche et de guerre, mais encore qui partagent leurs dangers, en combattant à leurs côtés. Une femme voit tomber auprès d'elle son mari, frappé d'un coup mortel, soudain elle saisit ses armes, et ne les quitte point qu'elle n'ait vengé sa mort. *Théocari*, dans la dernière guerre, voit expirer son fils à ses pieds, dans le moment qu'elle lui apportait des vivres; elle prend ses armes, et dit: « *Dors, mon enfant, je suis à ton poste.* » Elle ne cessa de combattre qu'après la défaite des ennemis.

La présence d'esprit et le mépris de la mort distinguent les femmes de Maina. *Irène*, atteinte d'une balle à la cuisse, se tourne vers l'ennemi, et d'un air résolu : « Tiens, dit-elle, tu crois m'avoir fait beaucoup de mal! Si je ne puis plus travailler, je ferai des enfans qui me vengeront. » *Hélène*, nou-

vellement mariée, trouve son époux blessé au bras gauche, d'une balle qui était restée dans la chair; elle suce le sang de la plaie, attire la balle avec sa langue, l'arrache, et la présentant à son époux : « Va, lui dit-elle, la rendre à l'ennemi. »

La famille du bey n'est pas moins éminente en bravoure, qu'en dignité: les Turcs vinrent, il y a quelques années, attaquer Marathonice; ils étaient au nombre de cent; à peine débarqués, ils furent repoussés : tel était l'enthousiasme des Mainotes des deux sexes, qu'on les vit se précipiter à l'envi dans la mer, pour retenir les deux galiotes turques; ce fut *Paracesve*, épouse de Beyzandé, qui s'élança la première, et qui, de toutes ses forces, tâchait d'en retenir une, tant avec ses mains qu'avec ses dents. Que fit de plus Cynégire? (1)

Telle mère, telle fille; la jeune *Stamata* étant allée porter à son frère de la poudre et des vivres, le trouve dépourvu de muni-

(1) Cynégire, soldat athénien, à la bataille de Marathon, poursuivit les Perses jusques dans leurs vaisseaux, saisit alternativement un de ces vaisseaux de ses deux mains, qui furent successivement coupées; n'ayant plus de mains, il le saisit avec les dents.

tions de guerre, et tirant son sabre pour arrêter deux Turcs, qui voulaient forcer le passage; elle saisit le fusil de son frère, le charge, couche en joue l'un des Turcs, le terrasse, tandis que son frère perce l'autre d'un coup de sabre.

Chez un peuple toujours sous les armes, il n'est presque point de lâches; s'il s'en trouve quelqu'un, les femmes sont les premières à lui faire, pour ainsi dire, son procès, même après sa mort. Lorsqu'un Mainote succombe dans une affaire, ses camarades le laissent à sa place jusqu'à la fin du combat; après l'action, ils l'enterrent, prennent son habillement, et le portent à sa famille; aux traces du sang, sa mère ou sa femme connaissent s'il a reçu le coup par-devant ou par derrière; si c'est par-devant, elles le pleurent; si c'est par derrière, elles brûlent ses habits, et ne souffrent plus qu'on parle de lui.

Par-tout où règne la bravoure, règne aussi la générosité; cette dernière qualité est l'apanage particulier d'un sexe trop puissant, s'il usait de toute sa force. Les femmes mainotes ne se livrent point aisément; il n'est point facile de trouver le chemin de leur

cœur; mais une fois qu'il est ouvert, on peut se reposer sur leur sensibilité. Elles sont fières, mais humaines. *Sophie*, veuve, âgée de trente-huit ans, revenait des champs, avec une provision d'herbes propres à des médicamens pour des blessés; c'était au milieu d'un combat contre les Turcs; tout-à-coup se jette à ses pieds un jeune Ottoman, qui s'écrie: « Sauvez-moi! sauvez-moi! » Sophie n'écoute que la première impulsion de son cœur: « Tu es mon prisonnier, lui dit-elle, rends-moi les armes, je te mets sous ma sauve-garde. » Au même instant, son fils arrive, lève son sabre sur la tête du Turc, va le frapper; sa mère arrête le coup: « C'est mon prisonnier, lui dit-elle, c'est un être sacré. — Il a tué mon frère, s'écrie le jeune homme bouillant de rage. — Venge-toi, réplique la mère, mais sur un ennemi qui se défende! » Il se retire. Sophie donne l'hospitalité à son prisonnier, lui propose d'abjurer la religion mahométane, et d'adopter la sienne, en lui promettant, à ce prix, son cœur et sa main. Il accepte la proposition, épouse la veuve, et fait actuellement encore sa félicité. Tant il est vrai que l'amour, fondé sur la reconnaissance, n'en est que plus durable!

Elle ne sera point oubliée parmi les femmes aimantes et généreuses, cette autre Stamata, dont le savoir et la tendresse brisèrent les fers d'une victime innocente de son âge. Prise par les Turcs, en allant de Marathonice à Cerigo, elle fut amenée à Constantinople, et présentée au Grand-Seigneur; elle était belle, et n'avait encore que vingt-deux ans; mais sa pudeur, son maintien grave et sévère, ne firent qu'effleurer le cœur usé du nouveau Sardanapale : il se contenta de la placer dans le sérail, en qualité de femme de chambre. Il y avait dix ans qu'elle était ensevelie dans ce cloaque, lorsqu'un accident imprévu lui fit rendre la liberté.

Le Grand-Turc était tombé de cheval, et s'était grièvement blessé à une jambe; tous les avis des médecins furent inutiles pour la guérison de cette plaie; il ne s'agissait de rien moins que d'en venir à une incision. Sa favorite en était inconsolable; *Stamata* s'apperçut de ses larmes, en apprit le motif: « Séchez vos pleurs, lui dit-elle; si l'empereur veut confier à mes soins sa jambe, je vous jure de la guérir. » *Stamata* est aussitôt mandée auprès du Sultan : « Si tu par-

viens à me guérir, lui dit-il, ce que tu me demanderas, je te l'accorderai : — Avant quinze jours, répond la jeune Mainote, la plaie sera fermée. » Dès ce moment il lui fut permis de pénétrer dans tous les jardins, pour y chercher les herbes nécessaires; le douzième jour, la jambe fut entièrement guérie.

L'empereur lui offrit, en récompense, une somme d'argent considérable. « Ce n'est point de l'argent que je demande, dit-elle. — Que veux-tu? — Ma liberté, et celle de l'un de ces jeunes Mainotes, qui sont enfermés dans les Sept-Tours, et que j'aurai choisi. « C'est là que languissait Démétrius, depuis qu'il avait été conduit en otage par le perfide Hassan-Pacha. Stamata est introduite dans la partie des Sept-Tours qu'habitaient les enfans de Maina ; elle jette un coup-d'œil sur ces tendres victimes : il en est une qui fixe tous ses regards; c'est Démétrius ; le choix est en même temps fait et prononcé. « Veux-tu m'épouser, dit-elle au jeune prisonnier? je brise tes fers.—Oui. » Stamata aussitôt l'emmène ; et, de retour à Maina, ils s'unissent par les liens d'un mariage dont la reconnaissance et la tendresse ont cimenté le bonheur.

d'autre loi que sa volonté. Vicieux sans vertus, cruel par fanatisme, ambitieux par orgueil, il aspire à la conquête de toutes les nations de l'Europe, qu'il méprise et regarde comme infidelles, pour les soumettre au culte de Mahomet. C'est dans ces vues qu'il s'est jeté plusieurs fois sur Malte et sur Corfou, deux barrières qui l'empêchent de passer en Italie. Maître de l'honneur, des biens, de la vie de ses sujets, il dispose d'eux comme un berger de son troupeau. Malheur au Mahométan dont la fortune excite son envie! Pour s'emparer de tous ses biens, il commence par envoyer chercher sa tête; et, ce qui vous paraîtra plus étonnant, c'est que les Turcs eux-mêmes, soit superstition, soit abrutissement, en tombant sous les coups du despote, n'osent croire que son gouvernement soit tyrannique.

Cependant ce n'est pas le pouvoir absolu du Grand-Turc qui fait tous les maux; il n'atteint ordinairement que les têtes les plus élevées de l'empire. Il est d'ailleurs assez occupé par les plaisirs du sérail, qui ne lui laissent pas le temps de s'informer de ce qui se passe dans les provinces. A la vérité, il se trouve quelquefois des empe-

reurs qui desirent sincèrement le bonheur du peuple; mais, par la même raison qu'ils peuvent faire le mal, ils sont privés du pouvoir de faire le bien. D'abord le Grand-Seigneur se repose sur son premier visir, qu'il investit de tout son pouvoir. Celui-ci se repose sur les pachas, les agas, les musselims, les cadis et les spahis, qui sont dispersés dans toutes les parties de l'empire, investis de pouvoirs illimités. Toutes les charges se vendent à l'encan, et il n'y a point de salaire qui leur soit attaché. Un pacha, un aga, ou tout autre fonctionnaire, dès qu'il est nommé, part pour le lieu de sa destination, accompagné d'une suite aussi nombreuse qu'il lui plaît. Toutes les villes, tous les bourgs qui se trouvent sur son passage, doivent lui fournir, *gratis*, la nourriture et tout ce dont il a besoin.

Une fois en place, le premier acte de souveraineté qu'il exerce, est de se faire rembourser, par les malheureux soumis à sa domination, la somme que lui a coûtée sa charge; celle qu'il a donnée à ses protecteurs; celle qu'il doit envoyer annuellement à ceux qu'il a laissés pour parer les coups qui lui seraient portés par suite des plaintes du peuple au

visir; celle qui lui est nécessaire pour nourrir et payer ses troupes; enfin celle que son ambition ou sa prudence lui font verser d'avance dans ses coffres, afin de pouvoir faire la guerre aux pachas ses voisins, ou figurer à Constantinople, s'il est rappelé. Toutes ces sommes ne sont qu'un supplément aux droits ordinaires qu'on paie au Grand-Seigneur. Outre ces contributions arbitraires, le pacha, sous le prétexte le plus injuste, le plus frivole, fait emprisonner un homme, ferme les yeux sur les preuves de son innocence, et ne lui donne la liberté qu'à force d'argent.

Le peuple, aussi horriblement vexé, adresse quelquefois ses plaintes au visir : le visir, si elles lui parviennent, ce qui arrive rarement, demande depuis quel temps le pacha exerce sa charge; si c'est depuis peu, il n'a presque rien dans ses coffres, il serait inutile d'envoyer chercher sa tête; mais s'il est fatigué des plaintes réitérées qu'on lui porte, il le rappelle, ou le fait étrangler, et lui donne, pour successeur, un pacha dont les exactions et la cruauté font bientôt naître les mêmes plaintes.

Souvent le visir ne fait pas tout ce qu'il

veut. Les pachas, loin de se laisser étrangler par des muets, ou trancher la tête par des capigis, à la force, opposent la force, et le visir est alors obligé d'avoir recours à la ruse et à la trahison. Il gagne quelqu'un de ceux qui les approchent de plus près, se fait apporter leur tête achetée par des promesses, que rarement il effectue. Le premier soin des pachas est d'accumuler des trésors pour augmenter leurs troupes, et se rendre redoutables aux pachas voisins, qui, gagnés par le visir, pourraient fondre sur eux; de manière qu'il est rare que ces gouverneurs ne se fassent entre eux une guerre dont le peuple est toujours la victime. C'est au gré de leurs caprices qu'ils font des réquisitions, dont les Grecs répandus dans la Turquie Européenne supportent tout le fardeau. Heureux s'ils pouvaient, à force d'or, acheter leur tranquillité ! Mais ils ont encore à souffrir les plus mauvais traitemens, non seulement de la part du pacha et de ses agens, mais encore du dernier des Turcs. Chaque Turc est envers les Grecs un tyran.

La contribution ordinaire que paient les Grecs est le χαράτζ, espèce de capitation, dont les Turcs sont exempts, et qu'on

perçoit sur eux et leurs enfans, à l'exception des filles depuis l'âge de sept ans; de manière que plus un père de famille est chargé d'enfans, plus il est chargé de capitation: outre cet impôt, les Grecs donnent la dîme de toute espèce de productions. Heureux s'ils pouvaient, à ce prix, être à l'abri de la cupidité des pachas! Mais ces vampires, insatiables de richesses, les accablent encore de contributions arbitraires. Leur triomphe est de jouir du spectacle de la misère publique.

Non, jamais aucun voyageur n'a connu les vexations qu'éprouvent les Grecs de la part des Turcs. Si des étrangers visitent nos contrées, les Turcs s'en emparent, les fêtent, leur cachent ou leur déguisent l'état intérieur du pays. Un voyageur arrive à l'antique Athènes; il sait bien que c'est la patrie de Platon et d'Aristide; mais ce qu'on lui laisse ignorer, c'est que les ruines et les décombres dont elle est remplie, sont autant de monumens qui attestent l'avarice et la barbarie des agas ou des pachas, qui ont tout détruit. Un Grec, réduit à la plus grande misère par la rapacité du gouverneur, quitte ses foyers, et se transporte

avec toute sa famille dans le district d'un autre pacha. Il en est bien reçu, vu que chacun d'eux n'a rien tant à cœur que de peupler son territoire. Un avantage qu'on a dans la Turquie, c'est de pouvoir voyager et parcourir tout l'empire sans passe-port et sans crainte d'être inquiété, pourvu qu'on soit muni de ses quittances de capitation. Les pachas donnent assistance au réfugié, et le mettent à même de travailler, mais dans l'espoir de tirer parti de ses travaux. A peine est-il sorti de la misère, que, par ses exactions, le pacha l'y replonge, et le force à chercher ailleurs un autre domicile.

Tout Mahométan croit, par principe de religion, avoir le droit de mépriser toutes les nations, et de tyranniser les Grecs en particulier. Ceux d'entre ces derniers qui habitent les villages situés dans les montagnes, depuis la guerre des Russes, bravent la fureur des Turcs hors les places d'armes. Ils les repoussent par la force ; mais dans les villes et aux environs, que ne souffrent-ils pas de ces forcenés ? Un Grec est-il outragé, frappé par un janissaire, il doit le supporter sans rien dire : il pourrait bien en tirer vengeance, frapper le Turc à son

tour, et gagner la montagne ; mais les suites de sa vengeance seraient funestes à toute sa parenté : depuis le plus jeune jusqu'au plus âgé de la famille, tout serait successivement détruit.

Un Grec a beau mener une conduite irréprochable, et n'avoir rien à craindre de la justice, s'il arrive qu'un Turc le veuille maltraiter, il a recours à un moyen infaillible : il prend deux de ses camarades, leur fait attester en justice que ce Grec a dit en leur présence qu'il voulait embrasser le culte de Mahomet, et qu'il s'est ensuite rétracté. Ils arrêtent donc ce malheureux, l'entraînent devant le juge, à qui l'on expose sérieusement le motif de l'arrestation. « Tu as promis devant ces deux témoins, dit le juge au Grec, d'adopter notre religion, et tu n'as point tenu ta parole ; choisis, ou la mort, ou la circoncision ; mais choisis sur-le-champ. » Sur-le-champ le Grec est circoncis ou mis à mort. Dans l'île de Candie, on pousse plus loin la férocité. Dès qu'un Grec embrasse la religion mahométane, et qu'il s'est fait circoncire, on lui tranche la tête de crainte qu'il n'abjure par la suite. On y prend cette atroce précaution depuis

qu'un consul français adopta, par intérêt, le culte musulman, et l'abjura dès qu'il fut de retour en France.

L'avarice et la religion sont la source de tant d'excès de la part des Turcs. Orgueilleux par fanatisme, et cruels par systême, ils regardent généralement les chrétiens avec un si grand mépris, qu'ils ne leur donnent jamais d'autre nom que celui de *giaur, chien.* Lorsqu'il arrive quelque bâtiment européen sur leurs ports, ils se demandent entre eux : « De quel *giaur* est cette colopanne (1)? » Il n'est point de Turc en Europe qui ne s'attribue le droit de pouvoir frapper un chrétien, de quelque dignité que ce dernier soit revêtu; témoin votre ambassadeur Vergennes, qui, soit par caprice, soit par antipathie, reçut un soufflet d'un Musulman, à Constantinople, au milieu de la rue.

(1) *Colopanne* est ce que présente un *porte-coton* à son maître, lorsqu'il a soulagé ses premiers besoins. Rien ne prouve mieux le mépris qu'on fait à la Porte, même des autres têtes couronnées, que le trait suivant : Un ambassadeur français annonçait à un visir une victoire que le roi de France avait remportée sur le roi d'Espagne. « Que m'importe, répond le visir, que le chien ait mangé le cochon, ou que le cochon ait mangé le chien ? »

En Turquie, plus que par-tout ailleurs, le système de la domination repose sur la terreur, qui s'étend depuis le trône jusqu'à la chaumière du dernier Musulman. Le capitan Hassan n'a-t-il point poussé l'extravagance jusqu'à paraître en public, ayant à sa droite un tigre, à sa gauche un lion, qu'il avait apprivoisés? Le tigre, à la vérité, faillit un jour lui faire payer cher sa faction; au milieu d'une embrassade imprévue, il attachait déjà ses dents meurtrières aux joues de son maître, lorsqu'on arrêta ses caresses et sa voracité. A peine un homme de la lie du peuple, un esclave même, a-t-il obtenu quelque charge éminente, achetée par l'intrigue et des bassesses, qu'il ne parle plus que de bastonnades, de chaînes, de mort. Il ne manquait aux pachas, et autres gens en place, que de joindre à la barbarie une superbe et religieuse fatuité. C'est ce qu'ont fait plusieurs d'entre eux, en ne donnant leurs audiences que derrière un rideau, ne répondant que par monosyllabes, et d'une manière ambiguë, comme les anciens oracles qu'ils cherchaient à contrefaire.

Les Turcs n'ont d'autres instructions que celles de l'alcoran; chez eux, le fanatisme

ne souffre point d'autre morale, et c'est ce qui cimente leur empire. Ont-ils une guerre à soutenir contre quelque nation européenne, ils en font une affaire de religion; ils se lèvent en masse, et vont mourir pour acquérir le ciel : ce n'est pas que leur dévotion les rende plus charitables; par-tout où ils passent, soit en allant à la guerre, soit lorsqu'ils en reviennent, tout, même dans leur propre pays, porte l'empreinte de la destruction. Que ne se permet point un janissaire? Il passe par un village, entre dans une maison pour allumer sa pipe, et, s'il veut obtenir le nom de brave, il y met le feu et la brûle en sortant. La *Thrace*, depuis la guerre entre la Porte et la Russie, est encore pleine de ruines de villages, qui attestent ces actes de bravoure. Jugez maintenant de tout ce que les Grecs ont à souffrir, en temps de guerre, de la part des Turcs, qui les regardent comme leurs ennemis? Quel ordre, quelle discipline pensez-vous que ces troupes puissent observer? L'indiscipline, à la vérité, n'est pas toujours impunie. Sur la plainte d'un général, relative au désordre qui régnait dans son camp, le visir, pour toute réponse, lui en-

voya un *capigi*, qui fit tomber trente-mille têtes. Que de fois les Turcs eux-mêmes n'ont-ils pas rempli l'affreux ministère des Capigis ? Lors de l'incendie de la flotte ottomane au port de Zessimé, qui pourrait compter ce que massacrèrent de Grecs et de chrétiens, les Turcs qui se trouvaient à Smyrne ?

Sous ce gouvernement, les prévenus n'ont point à languir dans les prisons ; à peine l'ordre de leur donner la bastonnade ou la mort est-il prononcé, qu'il est exécuté. Dans le reste de l'Europe, on a pour axiome qu'il vaut mieux absoudre cent coupables, que de faire périr un innocent ; en Turquie, on croit qu'il vaut mieux faire périr cent innocens que d'absoudre un coupable : malgré cette rigueur, on peut, à force d'argent, sauver le plus grand criminel. Ce métal est là, comme chez toutes les nations corrompues, la balance où l'on pèse les absolutions et les châtimens : avant qu'un Turc ne se présente au pacha pour en obtenir une décision, il doit être précédé d'un présent, dont la valeur lui rend l'oracle plus ou moins favorable ; ce défaut de forme entraîne souvent les suites

les plus funestes. Il n'y a pas encore six mois qu'un Turc de haut parage se rendit à l'audience du grand visir, exposa le motif de sa visite, et fut très-favorablement accueilli. Il sort, remonte à cheval; il se félicitait de l'accueil du visir, quand tout-à-coup une troupe de janissaires accourt, s'empare de lui, et lui tranche la tête. Son crime était d'être opulent. Tous ses biens furent confisqués, suivant l'usage, et passèrent au pouvoir du Grand-Seigneur.

Ce ne sont pas seulement les possessions territoriales qui excitent l'envie des gens en place; un Grec paraît-il revêtu d'un habit un peu brillant, le dernier des Turcs tire son couteau, et le lui déchire du haut en bas. A Constantinople, il est vrai, on n'ose point commettre un pareil excès.

Gardez-vous cependant de croire que tous les Turcs se ressemblent; il ne faut point, en général, confondre le peuple avec le gouvernement. Celui de l'Asie-Mineure est bon, simple, humain, hospitalier; mais les agas, qui le commandent, ont soin de le tenir dans la misère, pour le mieux tenir dans l'esclavage: ils lui font payer à chaque lune une contribution, dont une

seule est pour le Grand-Seigneur, et les autres pour eux: moyennant cet impôt, étant de la même religion, et fanatique à l'excès, il est à l'abri de tous les mauvais traitemens qu'éprouvent les Grecs en Europe; ceux-ci sont les esclaves des esclaves.

Naît-il un enfant grec mâle en Romélie? le premier Turc qui l'apprend envoie son mouchoir au père; ce qui signifie que, dès ce moment, ce garçon est son esclave, et qu'il a sur lui toute autorité : si le père n'accepte pas le mouchoir, le Turc ne tarde pas à trouver une occasion pour perdre le père et le fils.

Qui pourrait compter les actes arbitraires et tyranniques des Turcs envers les Grecs? Ils les commandent en maîtres; et, s'ils ne sont point obéis sur-le-champ, ils les tuent. Un Grec insulaire, vendait dans son bateau du blé en détail, sur le port de Salonique; comme il achevait de remplir un sac, un Turc, de dessus le mole, lui ordonna d'aller lui chercher du feu pour allumer sa pipe: le Grec finit de verser le boisseau, reçoit un coup de pistolet, tombe mort. «Voilà ton sac rempli, dit le Turc avec un sourire atroce.» Ainsi ces mêmes

hommes, qui regardent comme un crime de tuer un chien, un chat, ne font-ils aucune difficulté de tuer un chrétien. C'est de leurs souverains que les Musulmans ont appris à compter pour rien un assassinat. L'un des derniers sultans fit proclamer une loi, par laquelle il défendait à tous ses sujets chrétiens de porter du rouge dans leur habillement. Pour en assurer la prompte exécution, il se mit à parcourir les rues de Constantinople, déguisé de manière à ne pouvoir être connu, et suivi seulement de quatre confidens, à quelque distance; dès qu'il appercevait tant soit peu de rouge dans le vêtement d'un malheureux, il faisait signe à l'un des quatre exécuteurs de ses volontés, qui soudain lui tranchait la tête. Un garçon cordonnier avait oublié d'ôter une calotte rouge, qu'il portait ordinairement sur sa tête; il chantait en travaillant à la porte de la boutique: le Grand-Seigneur passe, le voit, fait un geste; la calotte et la tête sont abattues.

La vertu, l'innocence, l'obscurité, ne mettent point à l'abri des persécutions, des assassinats de la part des autorités supérieures. Dans la Morée, il est arrivé ce

qu'on voit très-souvent en Turquie. Ali-Bey, commandant cette presqu'île, avait reçu un affront d'Arnaut-Oglou, aga de Tripolizza; n'ayant point assez de forces pour se venger de l'aga, il fit arrêter onze Grecs qui travaillaient sur le territoire du district de Tripolizza, et les fit empaler, pour outrager dans leurs personnes celle de son ennemi.

A Constantinople, le feu prit à un bâtiment dans le port, au lieu nommé Stégni; le grand nombre des matelots qui accoururent l'empêcha de brûler: il fallait cependant une victime pour l'exemple; mais où la trouver? Il n'y avait point de coupable reconnu; cette difficulté n'arrêta pas le visir. Draco fils fut arrêté et pendu devant sa porte, comme incendiaire, par la raison que sa maison était la plus près du bâtiment; mais le véritable motif de sa perte, c'est qu'il était millionnaire. Etre millionnaire, c'est le plus grand de tous les crimes, aux yeux du gouvernement turc, si l'on peut appeler ainsi un monstrueux ramas de toute espèce de tyrans, également avilis. *Stavracci*, Grec d'origine, avait acquis de grandes richesses dans la place de

*spatharis*, espèce d'intendant des beys de la Valachie et de la Transylvanie. Se voyant en butte à de continuelles persécutions, il eut le courage de se présenter au Grand-Seigneur : « Hautesse, lui dit-il, je suis riche de plus de douze millions de piastres, je n'ai point d'enfant, c'est toi qui seras mon héritier ; mais laisse-moi jouir en paix, toute ma vie, de ma fortune. Cette franchise plut au Grand-Seigneur; lui mettant la main sur l'épaule, «Va, lui dit-il, jouis de ton bien sans crainte. » Stavracci vécut paisiblement pendant quelques années, mais sa vie ne tarda point à paraître de trop longue durée ; pour en presser la fin, on supposa qu'il avait le dessein de se sauver en Russie avec tout son argent. On le dénonce au Grand-Seigneur ; on obtient sur-le-champ l'arrêt de sa mort : il est au même instant saisi et pendu. On lui avait cependant proposé, dit-on, de lui laisser la vie, s'il voulait embrasser la religion mahométane : « J'aime mieux mourir, répondit-il avec fierté, que d'appartenir à votre maudite secte. »

Ce que font les maîtres, les esclaves l'imitent ; quelquefois même ils les effacent

en cruautés. Rien de plus atroce que la conduite des janissaires, notamment à Salonique. Une horde de ces hommes de sang se présente chez un marchand de comestibles; ils lui ordonnent de leur préparer un bon dîner : non-seulement ils ne le paient point, mais, s'ils n'en sont point contens, ils massacrent le traiteur, outragent son épouse, ses filles, et ne sortent qu'après avoir pillé la maison. Malheur à quiconque oserait dénoncer leur conduite!

Qui croirait qu'à Naples de Romanie, on a marqué du sceau de la loi les persécutions qu'on y exerce contre les Grecs? Quiconque voyant maltraiter, frapper, assommer un Grec, lui porterait des secours, serait indigne du nom de Musulman, et maudit du prophète; il n'y a point de loi plus strictement observée. Aussi, loin de secourir la victime, au moment qu'elle succombe toute meurtrie, expirante, on s'écrie : « Bravo! bravo! » C'est dans les places d'armes, et par-tout où les Turcs sont en forces, qu'on voit ordinairement arriver ces catastrophes. Les Grecs, qui habitent les montagnes, ne se laissent pas ainsi maltraiter impunément; au contraire, leurs vil-

lages servent de retraite à ceux de leur nation qui veulent se dérober aux vexations des Turcs, notamment aux jeunes Grecs, dont la beauté attire les regards des enfans de Mahomet. Pour être distingués du reste des hommes, qu'ils méprisent, maltraitent, déshonorent, il ne manquait aux Turcs que d'outrager la nature.

Les janissaires, ces cohortes dont le nom seul rappelle tous les excès, ne connaissent aucun frein. Dans l'île de Candie, un d'entre eux avait assassiné un Turc, ami du Pacha; il se jette sur un bateau pour s'évader; il n'était pas encore loin du rivage, lorsque le pacha fut instruit de l'assassinat: il fit sur-le-champ embarquer dix-huit Grecs et une douzaine de ses gens, avec ordre d'arrêter le coupable, sous peine de la vie. Le criminel est bientôt joint et ramené; mais comme il était sur le point de débarquer, une horde de janissaires entre dans le bateau, massacre les dix-huit Grecs, et le sauve.

Pour achever le tableau de tant d'atrocités, il me suffira de vous apprendre qu'il est des temps où les habitans de Constantinople s'abstiennent de manger du poisson par répugnance, dans l'idée qu'il est nourri

de chair humaine, voyant les rivages de la mer, depuis la capitale jusqu'aux Dardanelles, tout couverts de cadavres qu'on jette dans les flots.

A ces mots, dans toute l'assemblée, se fit entendre un frémissement d'horreur: « Plus la conduite du gouvernement turc est atroce, dit Stephanopoli, plus il est près de sa chûte. Ce sera le premier signal de sa destruction, que la délivrance de la Grèce. »

## CHAPITRE XLII.

*Arrivée des envoyés des différentes contrées de la Grèçe. Leur entretien avec* DIMO. *Complainte de* ROMÉLIE.

LES envoyés de différentes contrées de la Grèce, qu'attendait le bey, étaient arrivés à Marathonice: tout respirait en eux ce feu sacré, que nulle espèce de despotisme ne peut éteindre. Ils eurent bientôt contracté une étroite liaison avec Dimo. On discuta les intérêts des peuples; mais on ajourna toute détermination quelconque jusqu'à l'arrivée

du général Buonaparte aux îles Ioniques. « Nous comptons sur sa bonne volonté, dit l'un des envoyés; mais il est entouré de beaucoup de personnes qui ont tant d'intérêts divers ! Qui sait si, après avoir résolu la délivrance de la Grèce, il ne sera point détourné de ce projet par d'autres entreprises qui flatteront peut-être davantage son ambition ou son amour-propre? Qu'il paraisse à Corfou avec six mille Français seulement, nous lui répondons de la conquête de la Grèce, toutefois à cette condition expresse que le sexe et la religion seront respectés, qu'aucun Grec ne sera désarmé. »

Dimo répondit aux envoyés avec sa sagesse ordinaire. Cependant il leur demande des renseignemens sur les différens peuples qu'ils représentent : « Les Grecs, lui dit l'un d'entre eux, sont vertueux, du moins la plupart; ils sont par conséquent dignes de leur antique liberté. Qu'on n'espère point les corrompre; leur première qualité est le désintéressement. — Plût à Dieu, s'écrie Dimo, en poussant un profond soupir, que ce fût aussi celle de tous les Français ! »

Ces envoyés étaient au nombre de quatre : l'un représentait la Livadie, c'était un

Athénien; l'autre, la Macédoine; le troisième, l'ancienne Crète; et le dernier, l'Albanie. La nécessité du secret avait fait pencher pour ce petit nombre : leurs commettans pouvaient entièrement se reposer sur leur discrétion. Dans leurs gestes et leurs discours, ils conservaient ce laconisme si précieux et si rare.

Le récit du vieux Mainote avait porté dans tous les cœurs l'indignation et l'horreur qu'inspire le despotisme, parvenu au plus haut degré de tyrannie. Ce jour devait être entièrement consacré à la peinture des maux que les Grecs ont à souffrir, tant du gouvernement ottoman que de chaque Turc en particulier. Ce n'est pas que les commissaires eussent besoin de ce tableau pour trouver la patrie de leurs aïeux plus intéressante; mais il est toujours un plaisir secret attaché au récit des maux qu'on éprouve.

Le bey crut devoir ajouter un nouvel intérêt à ces détails, en y joignant le chant d'une complainte, qui retrace d'une manière également fidelle et touchante l'état déplorable de la Grèce. C'est la réponse de Romélie à la demande que lui fait un étranger. Trois femmes chantent alternativement, tan-

dis qu'un Mainote accompagne leurs voix avec une espèce de guitare :

## Ὁ ΞΈΝΟΣ ΜῈ ΤῊΝ ΡΟΥ̓ΜΕΛΗΝ.

### Ὁ ΞΈΝΟΣ ΤῊΣ ΡΟΥ̓ΜΕΛΗΣ. (1)

Ο ΛΟΣ ὁ κόσμος χαίρεῖε,
Ὅλοι βαροῦν πιχνοίδια,
Ἡ ῥούμελη καὶ τὰ νησιὰ,
Στέκουνε πικραμμένα ;
Ῥούμελη γιά δέν χαίρεσε
Γιά δέν βαρής πιχνοίδια ?

### Η ΡΟΥ̓ΜΕΛΗ ΤΟΥ̓ ΞΕΝΟΥ.

Εἴς τήν σκλαβιὰν πῆμε θαρείς,
Στά σίδιρρα τοῦ τούρκου,
Μπρὲ νά μοῦ πῆς νὰ χαρεθῶ,
Πὸς σε βαστά ἡ καρδιάσου.
Μὴν εἶσαι ξένος καὶ ἔφθασες,
Καὶ ακόμι δέν ὐξεύρεις,
Τὶ γίνεῖε στήν ρούμελην,
Καὶ τί περνὰ εἰς τὴν πόλην.
Μὴν εἶσαι φίλος τῶν γραικῶν
Καὶ απεθυμὰς νά μάθεις
Τό τὶ ἔχω καὶ δέν χαίρομαι
Διατὶ εἶμαι λυπημένη ?
Ὅποιος καὶ ἂν εἶσαι ἄνοιξε
Τὴν ἱστορίαν καὶ ἴδε

---

(1) Cette complainte étant en langue vulgaire, l'article τῆς est également employé au génitif et au datif.

Τ' εἶτον ἡ Γρεκία μία φορά
Καὶ ἄκουσε τ' εἶνε τώρα,
Ποῦ ὁ τύραννος μοῦ ἐῤῥίμαξε
Τὸ γένος τῶν ρομαίων.
Ποῦ εἶνε ἡ Ἀθήναμου
Ποῦ εἶνε κοίνη ἡ Ἀθήνα
Ποῦ ὁ κόσμος ἐθαμάστικε
Καὶ σέβετε ἀκόμι?
Ἐκεῖ ἐπρωτοφάνηκε
Ἡ ἐλευθεριὰ εἰς τον κόσμον.
Ἐκεῖ διαλάλισε ὁ Σολὸν
Τῶν αθηνέων τοὺς νόμους;
Ἐκεῖ ἔτρεχαν νὰ φότισθοῦν
Τὴς ἐυροπὴς τὰ ἔθνοι,
Καὶ ἀπό τά πέρατα τὴς γὴς
Ἔρχουνται στὴν Ἀθήνα
Τῶν βασιλέων τὰ παιδιά
Στεριάς, καὶ τοὺ πελάγου,
Ἄλλα νὰ ειδοῦν τὰ ἐργόχειρα
Τῶν θαυμαστῶν τεχνήτων,
Ἄλλα νά σμίξουν τους σοφοὺς
Νὰ μάθουν επειστήμες
Ν' ακούσουν παραδείγματα
Ἀπό τοὺς φιλοσόφους.
Εκήνη ἡ Αθήνα ποὺ αγροικὰς
Ποὺ ἔλαβε τόσην φήμην
Τώρα ἡ σκλαβιά τὴν ἔφαγε
Τώρα δὲν εἶνε πλέον;
Τώρα οἱ δοιαβάτες ποὺ περνοῦν,
Οἱ ξένοι ποὺ διαβένουν,
Ἄλον ἐκεῖ δὲν βρίσκουνε,
Ἄλον ἐκεῖ δὲν βλέπουν
Παρὰ ἕνα ἔρημον χορίον,
Κὶ ποῦ ἦτον ἡ Ἀθήνα,
Καὶ ἕναν φιλάργυρον Αγὰν
Στὸν τόπον τοὺ Αρειοπάγου.

Καὶ ποῖος ν' ἀῤῥάξει στὸ Μοριά,
Καὶ δάκρια νὰ μὴν χύσει,
Ποῦ ὅποιος εἶχε τὸν εἰδῇ
Στὸν καιρὸν τῶν ἐκείνων
Πρὶτοῦ ὀρθὰ νὰ σκλαβωθῇ,
Ἔπρεπεν νὰ πιστέψῃ,
Τὸν εἶχαν κλίση οἱ θεοὶ,
Διὰ μίαν στολὴν τοῦ κόσμου,
Καὶ τώρα εἶνε ἄγριος καὶ ἔρημος,
Καὶ ἄγρια θηρία θρέφει;
Ὅπου ῥίξω τὸ βλέμαμου,
Ὅπου γυρίσω βλέπω
Σκλαβηὰ χηρῥάδες, καὶ ὀρφανὰ,
Καὶ τούρκους μαϊτολάουτες.
Στὴν Ῥούμελην κάθε πασάς
Στὸν τόπον ὅπου ὀῤῥίζει
Ἔστωντας ἐφλαξοῦσιος
Ὅτι τοῦ ὁρμίσει κάμνει
Γελῖνοι, ἀφανίζουν φαμέλλειες,
Καὶ χόρτασιν δὲν ἔχει,
Ὅσον ποῦ ν' αἴδει τὸν ραγιά
Γυμνὸν, καὶ πεινασμένον,
Καὶ ἂν ἦν κανένας πλούσιος,
Μαύρη κακή του μοῖρα,
Νὰ χάσει πλοῦτη καὶ ζωὴν,
Κάθε ὥρα κινδυνεύει.
Καὶ τὰ καϋμένα τα νησιὰ
Ἀναπαυσιν δὲν ἔχουν;
Ποτὲ δὲν λείπουν'ε ἀπ' ἐκεῖ
Οἱ κλέπτες τῆς θαλάσσης,
Τοῦρκοι, Φράγγοι, καὶ βάρβαροι,
Ὅλοι τὰ κατατρέχουν;
Καὶ ποῖος ν' αἴδει τὴν Ἔγριπον
Νὰ μὴν κακοκαρδίασι,
Τὴν Ῥόδο νὰ μὴν λυπιθὴ
Τὴν Κρήτην νὰ μὴν κλάψει,

Καὶ τά εποίλιπα νησιὰ
Νὰ μὴν αναστενάξει.
Βγὲνει καὶ ὃ Καπετὰν πασιάς,
Μία φορὰ τόν χρὸνον,
Μέ αρμάδα στό Ἀρχιπὲλαγο,
Τόν γῦρον του νὰ κάμη;
Τρομὰρα πιὰνει τὰ νησιὰ
Σάν μάθουνε πῶς φθὰνει,
Μέ χρυσὰ δῶρα τρὲχουνε
Νὰ τὸν συναπαντήσουν,
Ἔτζι καὶ δὲν τοὺς οργισθεί,
Καὶ δὲν τοὺς αφανίσει.
Καὶ ακόμι ὅλα δὲν τ' ἄκουσες
Ὅσα όι ρομαῖοι παθένουν;
Κάθε τοῦρκος καὶ τὺραννος
Κὰθε ρομαῖος κὲ σκλάβος
Ὁ τοῦρκος δέρνει τὸν. ρομιὸν,
Καὶ ποιὸς νὰ τοῦ μιλεῖση
Καὶ νά σκοτόσει ἕνα ραγιὰ
Ποιὸς παΐ νὰ τὸν καλὲσει.
Νὰ μὴν θαρὴς τί ἕνας ρομαιὸς,
Απὸ φοβὲρα αφὶνει
Νὰ κλιπῆσει τοῦ βάρβαρου,
Ποῦ τρὲχει νὰ τὸν δὲρει?
Ρομιός εἶς τ' ἅρματα ποτέ
Τοῦρκον δὲν ἰφοβὶθει;
Μὰ πρὲπει νὰ ἔχει απομονή
Ὅτι ἄν βαρὲσει τοῦρκον
Μπορεῖ νὰ πὰρει τά βουνὰ
Καὶ ὰς πᾶν νὰ τὸν γυρὲβουν;
Μὰ οἱ τοῦρκοι ποῦ δὲν σύγχορουν
Ρομαίου ποὺ νὰ βαρὲσει,
Πιάνουν καὶ κὰνουν ἀθῶα
Ἀπὰνω εἰς τοὺς δικοὺς του;
Νὰσου ποιὲς εἶνε τῶν τουρκῶν
Ἡ κρὴσεις στον λεβὰντε.

Πὸλημου πού εἰν τά κάλοισου
Πὸλη ἀλύσῃ χρυσομένη
Πὸλημου φῶς ποῦ ἐφώτιζες
Ἀνατὸλῃ, καὶ Δύση;
Καὶ τορα εἴσε ἡ κάτοικιὰ
Βάρβαρῳ Τάτου γένους,
Καὶ βλέπεις τὴν ἅγιαν Σοφιὰ
Στοῦ ἀγαρηνοῦ τὰ χέρια,
Νά κᾶθετε κὴ ὁ Μάομεθ
Εἰς τὸν γραικῶν τόν θρόνον
Νὰ θρέφει τὰ ρόμαιὸπουλα
Μὲ τὴς σκλαβιὰς τὸ γάλα.
Ευρῶπη καὶ τὶ σοῦ ἔκαμα,
Καὶ χαίρεσε νὰ βλέπης
Ἕνα θερὸ σόν θρὸνουμου
Ποῦ δεν χορταίνει αἵμα
Μ' ἕνα σιμάδι τοῦ χεριοῦ
Χὶλια κεφὰλια πέφτουν!!
Καὶ ἐγ' ὅλα τάυτα βλὲποντα,
Καὶ μάυρα δάκρυα χὺνω,
Καὶ ποῦ νὰ πῶ τὰ πὰθημου
Κανὲνανε δὲν ἔχω
Κανὲνας δὲν ἐβρέθικε
Νά μὲ πάρηγορὴση
Φαρμὰκι οσάν τί επῶτισα
Ὅλην τὴν οἰκουμὲνην,
Καὶ ὅλοι μ' ἀλησμονήσανε,
Κανὶς δὲν μέ λυπᾶτε;
Καὶ οἱ μὸσκοβοις, οἱ φοὶλιμου
Ἡ μοναχὴμου ελπὶδα,
Καὶ τί καλό μοὺ ἔκὰμανε
Σάν εἴλθαν στόν λεβάντε,
Νὰ μ' ἀφανὶσουν τὰ νησιὰ,
Καὶ νὰ μὲ παρατήσουν,
Καὶ πὰλιν μὲ τὸν τύραννον
Νὰκὰμουν τὴν αγάπην.

Νὰσε σὲ τί ἀκαλαστάσιν
Μ' ἤφερεν ἡ σκλαβία
Σκλαβία τόσο σκληρὴ
Στὸν κόσμον δὲν ἰφάνει
Καὶ ελπίδα ἀπὸ καμιὰ μεριὰ,
Νὰ λητρωθῶ δὲν ἔχω.
Καὶ σὺ μοὺ λέγεις νὰ χαρῶ
Παιχνίδια νά βαρέσω
Πῦ ἀλῦ παρὰ τά δάκρυαμυ
Παρηγοριὰ δὲν βρήσκω.

## TRADUCTION.

## L'ÉTRANGER ET ROMÉLIE.

### L'ÉTRANGER A ROMÉLIE.

Tout se livre aux transports d'une douce allégresse;
Les sons des instrumens s'élèvent jusqu'au ciel:
La seule Romélie et le vaste Archipel
Restent plongés dans la tristesse !
Romélie ! ah ! pourquoi ce silence éternel?

### ROMÉLIE A L'ÉTRANGER.

Quoi ! tu me vois dans l'esclavage,
Et tu me parles de plaisirs !
Et tu n'entends point les soupirs
Qui sont mon unique partage !
Étranger ! tu ne connais pas
Le déluge de maux versés sur ces états.

Serais-tu quelque ami que mon sort intéresse,
Et dont l'inquiète tendresse
Veuille approfondir mes tourmens ?
Passant, qui que tu sois, interroge les temps !
Vois ce que fus jadis la Grèce!
Vois ce qu'elle est en ces momens!

La reine des cités, ce grand foyer de gloire,
Athènes, où naquit l'auguste liberté,
Qu'est-elle maintenant? Au temple de mémoire,
Au milieu des débris, son nom seul est resté.

Cette antique école du monde,
Où Solon publia ses lois,
Où les peuples, les fils des rois
Venaient, sur la terre et sur l'onde, (1)
Des Apelle admirer les chefs-d'œuvres divers,
Et puiser des Platon la sagesse profonde,
Cette ville, en savans, en héros si féconde,
Qui du bruit de son nom remplissait l'univers,
Qu'offre-t-elle aujourd'hui? Son néant et des fers.
Le voyageur surpris ne voit sur ce rivage,
Pour Athènes, que des déserts,
Qu'un aga, pour l'aréopage.

Qui pourrait, sans verser des pleurs,
Parcourir la triste Morée?
Avant son esclavage, on eût dit que de fleurs
La main des dieux l'avait parée
Pour l'ornement du monde et l'œil des voyageurs:
Solitaire aujourd'hui, nue et décolorée,
Par des vampires destructeurs,
Elle est, à l'envi, dévorée.

De tous côtés en vain je porte mes regards:
Je ne vois, dans la Grèce entière,
Qu'un seul et vaste cimetière,
Que fers, que sang de toutes parts.

(1) Ces mots, qu'on dirait placés à la fin du vers pour la rime, se trouvent dans l'original.

Chaque pacha, dans Romélie,
Fier d'un pouvoir illimité,
N'a pour loi que sa volonté;
Il pille, affame, sacrifie
Quiconque excite son envie:
Au gré de sa férocité,
Son avarice insatiable
Ne laisse au radja qu'il accable
Que la mort ou la *nudité*. (1)

Pour ces îles infortunées
Est-il un instant de repos ?
Dans l'essaim des forbans qui pèsent sur les eaux,
Parmi ces rives consternées,
Des mers les ondes indignées
Ne vomissent que des bourreaux.

Chrétiens et Musulmans, contre elles tout s'allie :
Leur propre sein nourrit ces fléaux destructeurs.
Qui pourrait refuser des pleurs
A Négrepont, à Rhodes, à Candie ?

Avec ses vaisseaux, tous les ans,
Que l'avide pacha vers l'Archipel s'avance,
Par-tout la terreur le dévance;
Et l'on voit, à ses pieds, ses pâles habitans
N'acheter leur salut qu'à force de présens.

De mes maux tu n'entends qu'une faible partie :
Courbé sous le joug ottoman,
Chaque habitant de Romélie,
Dans chaque Turc, a son tyran.

---

(1) Ce mot se trouve dans l'original.

Malheur au Grec qui le dénonce!
Sa mort du Turc est la réponse.

Ne crois pas que, par lâcheté,
Il tende sa tête proscrite :
Devant un Turc jamais un Grec ne prit la fuite.
Il doit pourtant céder à sa férocité :
Qu'il le frappe à son tour; au sein d'une montagne
Il se dérobe à son courroux;
Mais ses enfans, mais sa compagne,
Mais ses parens, tout tombe sous ses coups.

O toi! premier flambeau du monde,
Qu'as-tu donc fait de ta beauté?
Bysance! dans l'obscurité
Tu traînes, sous le joug, ta nullité profonde.
Au pouvoir d'un vil Sarrasin,
Tu laisses l'auguste Sophie,
Et du fier Mahomet tu vois la race impie,
Par qui la Grèce est asservie,
Sur le trône de Constantin!

Et toi, qui de sang-froid contemples ma ruine,
Que t'ai-je fait, Europe? Sous tes yeux
Règne ce monstre furieux,
Devant qui bassement s'incline
Un peuple entier de malheureux,
Qu'il dépouille ou qu'il assassine.

Triste témoin de tant d'horreurs,
J'en verse des torrens de larmes,
Et je n'ai point goûté les charmes
Dans le sein d'un ami d'épancher mes douleurs.
Le monde entier m'a délaissée;
Et, dans ce cruel abandon,

On dirait qu'à ses yeux, de ma gloire passée,
Le souvenir n'est qu'un poison.

Qu'ont-ils fait pour ma délivrance
Ces Russes, mes vengeurs, mon unique espérance ?
L'Archipel souriait à leurs premiers succès ;
Bientôt dans la Morée ils ne font que paraître ;
Et de cent mille Grecs, immolés à mon maître,
Le sang est le sceau de la paix.

Tels sont mes maux et mes regrets ;
Leur source est dans mon esclavage,
Et de la liberté l'espoir qui nous soulage
De mon cœur a fui pour jamais.
Et tu me parles d'allégresse !
Et tu veux que du son de joyeux instrumens
Je fasse rententir la Grèce,
Quand je n'ai que mes pleurs pour calmer mes tourmens !

Dimo se lève ; il adresse ces paroles aux femmes qui chantaient : « Cesse tes pleurs, Romélie ! je t'apporte des nouvelles consolantes. Apprends ce qui s'est passé dans la nouvelle Athènes. Le peuple français a détruit ses tyrans, et s'est donné des lois. Ces lois se propagent chez tous les peuples. L'homme, disent-elles, naît et doit vivre libre. Nous sommes tous égaux, et ne devons former qu'une famille de frères. La loi seule doit planer sur toutes les têtes, et cette loi n'est autre chose que l'expression de la volonté du peuple assemblé. . .

« Ne t'afflige pas, Romélie ! la France ne t'a point oubliée; elle enverra bientôt dans tes contrées une puissante armée sous les ordres du vainqueur de l'Italie. Buonaparte viendra planter jusqu'à Constantinople l'arbre de la liberté. Dans cette attente, ô Grecs ! soyez unis, aimez-vous; et par-tout où vous vous trouverez deux ensemble, que votre salutation soit : La liberté ou la mort ! »

## CHAPITRE XLIII.

*Départ de Maina. Les voyageurs sont jetés par la tempête sur les côtes de Cerigo, à quatre lieues de Potamos. Portrait de Stephanopoli.*

Il fallait enfin quitter Maina ; tout en faisait un devoir aux commissaires; la fin de la bonne saison, l'équinoxe de l'automne, la fragilité du bateau sur lequel ils avaient à voyager, le besoin de parcourir le reste de la Morée et l'Albanie, dont ils étaient éloignés de plus de cent lieues. Le bey s'opposait de toutes ses forces à un départ si précipité, dans l'in-

tention d'envoyer avec eux, auprès de Buonaparte, son fils aîné, dont les affaires ne lui permettaient pas encore de partir. Dimo lui fit à cet égard de justes représentations, lui exposa les dangers inévitables que son fils aurait à courir avec eux, soit de la part des corsaires en mer, soit de la part des Turcs, tout le long des côtes de la Morée, jusqu'à l'île de Zante : « Ce sera pour nous, ajouta-t-il, un extrême contentement de le présenter à Buonaparte; mais qu'il attende un moment plus favorable, qu'il s'embarque sur un bâtiment plus sûr que le nôtre, et nous vienne joindre à Corfou; de là nous partirons ensemble pour l'Italie. »

Le bey se rendit, malgré lui, à la sagesse de cette proposition; mais il fit appeler le patron qui avait conduit les commissaires de Zante à Marathonice, et voulut savoir comment il pourrait éviter les dangers dont les menaçaient les corsaires turcs et barbaresques qui couvraient la mer, particulièrement dans les golfes de Coron et de Modon, où il devait nécessairement passer. Le patron le rassura : « Natif de Coron, dit-il, et à l'age de quatre-vingt-deux ans, je dois parfaitement connaître la Morée; les Turcs,

quoique informés de l'arrivée des deux commissaires dans ce pays, ignorent sur quel bâtiment ils se sont embarqués; la sage précaution que nous prîmes de partir à minuit de Zante trompa la surveillance de tous les espions : nous la tromperons encore une fois. N'y sommes-nous pas également intéressés? Notre vie n'est-elle pas aussi exposée que celle des commissaires? « Le départ fut remis au lendemain. Les adieux furent consacrés par un repas, auquel assistèrent les parens et les amis du bey et les quatre envoyés. On n'y porta que deux toasts :

Le bey. — A la prompte arrivée de Buonaparte !

Dimo. — A la prompte délivrance de la Grèce !

Il était deux heures du soir; les commissaires, après avoir fait leurs adieux à l'épouse de Béyzandé, partent accompagnés du bey, de sa famille et de presque tous les habitans du village. Arrivés au bord de la mer, le bey les embrasse : « Partez, leur dit-il d'une voix altérée, partez, mes chers amis, mais n'oubliez pas votre ancienne patrie; souvenez-vous que cette terre a vu naître vos aïeux; dites au héros, dont vous

êtes les envoyés, que nous soupirons tous après lui, et aux braves qui combattent sous ses ordres, que si les Mainotes n'ont point volé dans l'Italie pour s'associer à leurs travaux et partager leurs lauriers, c'est qu'ils craignaient de livrer leur patrie aux incursions des barbares. Adieu, mes amis! puisse le ciel vous garantir des dangers auxquels vous allez être exposés! »

Dimo répond : « L'amitié avec laquelle vous nous avez accueillis et traités pendant notre séjour, nous fait bien sentir que Maina est notre véritable patrie; pénétrés de reconnaissance et pleins d'affection pour vous, nous partons à notre grand regret : mais nous avons des devoirs sacrés à remplir; Maina en est le principal objet. Du secret, du courage, de la persévérance, et nos vœux seront accomplis. » A ces mots, les commissaires reçoivent les derniers adieux des quatre envoyés, de la famille du bey, et se jettent dans le bateau, qui soudain prend le large.

A quelque distance du rivage, les voyageurs furent attaqués par un gros bâtiment; deux fois investis, deux fois ils échappèrent, grace à la légèreté de leur bateau; ils apprirent à Zante, du capitaine même de ce

bâtiment, qu'on les avait pris pour des voleurs. Au lever du soleil, ils étaient sous le cap Matapan, quand tout-à-coup le vent d'ouest les repoussa et les jeta sur les rochers de Cerigo, à quatre lieues de Potamos. Stephanopoli brûlait d'envie de retourner à ce village; mais Dimo, par l'organe du patron, avait défendu à qui que ce fût de s'écarter, sous prétexte que, d'un moment à l'autre, le vent pouvait changer, et qu'ils partiraient aussitôt.

Jamais séjour ne fut si funeste à l'amant de Lucrèce. Il ne pouvait rester avec ses compagnons de voyage; tantôt il cherchait les antres les plus obscurs, pour y dérober au jour une flamme qu'il voulait en vain maîtriser; tantôt il gravissait la plus haute montagne, dans l'espoir de découvrir, de son sommet, la demeure de sa bien-aimée. Pendant le jour, à force de distractions, il parvint à contenir ses transports; mais la nuit il ne fut point maître de lui-même : la nuit est, pour les amans infortunés, le plus grand supplice.

## CHAPITRE XLIV.

*Rencontre d'un capitaine de vaisseau marchand. Quatrains chantés par les matelots. Entretiens du capitaine avec* Stephanopoli. *L'histoire de sa captivité à Alger.*

Le lendemain fut moins triste pour Stephanopoli. Au même endroit avait relâché un bâtiment marchand, grec, dont les matelots, par leurs chants et leurs jeux, respiraient la gaieté. Le capitaine n'était point un homme ordinaire; dans tous ses traits se peignaient la candeur, la philantropie, et cette expansion de l'ame, si recherchée de tout être sensible. A peine le jeune commissaire l'eut-il apperçu, qu'il n'eut rien tant à cœur que de le connaître, de lui parler. Il l'aborde; ils s'entretiennent ensemble: on convient de prendre en commun tous les repas. Bientôt les commissaires, les patrons, les matelots ne forment plus qu'une même famille.

Le soir, après le souper, Stephanopoli

s'adresse à Constantin ; c'était le nom du capitaine : « Toute la matinée, dit-il, vos matelots n'ont cessé de chanter des airs, dont l'harmonie pénétrait jusqu'à mon cœur; mais l'éloignement m'empêchait d'entendre les paroles : elles répondent sans doute à la douceur du chant; veuillez bien inviter ceux de vos matelots, à qui la nature a si libéralement prodigué les charmes de la voix, à répéter les chansons qu'ils chantaient ce matin. »

Aussitôt trois matelots chantent, l'un après l'autre, les quatrains suivans :

Κόρη σὸ παραθύρισου
Γαρὺφαλνὰ δὲν πρέπει
Τὶ ἐσὺ εἶσαι τὸ γαρὺφαλο
Καὶ ὅπου ἔχει μάτια ἂς βλέπει.

« Jeune beauté, à ta fenêtre il ne faut point de rosier ; tu es toi-même la rose ; il suffit d'avoir des yeux pour s'en convaincre. »

Δὲν εἶπα ἐσὺ πὺ μὺ ἔλεγες
Τί ἂν δὲ μὲ ἰδῆς πεθαίνεις
Τώρα μὲ βλέπεις καὶ ἀπαιρνᾷ
Καὶ δὲν μὺ συντυχαίνεις

« N'est-ce pas toi qui me disais que, lorsque tu ne me voyais pas, tu mourais ? Maintenant tu me vois, je passe devant ta porte, et tu ne me dis mot. »

Στὴν μπαρμπαριὰν, καὶ τούνεζι,
Τρηπόλη καὶ ἀλτζέρη
Ἐκεῖ βρήσκεται τὸ ἀδέλφιμου
Χημον καὶ καλοκαιρι.

« Dans la Barbarie, à Tunis, à Tripoli, à Alger, là gémit mon frère l'été comme l'hiver. » (1)

A ces derniers mots, le capitaine pousse un profond soupir, détourne la tête, comme pour cacher ses larmes; tout cesse, tout se tait : on se sépare; mais Stephanopoli accompagne le capitaine à son bord. « J'ai vu, lui dit-il, des larmes s'échapper de vos yeux; auriez-vous un frère captif chez les Barbaresques ? — Non. — Daignez vous épancher dans mon sein. Pardonnez la curiosité d'un jeune homme qui respecte votre âge (2), et ne craignez point de me faire connaître la

(1) Ce quatrain paraîtra sans doute un peu trivial; mais il plaisait au capitaine, et c'est le motif qui le faisait chanter au matelot.

(2) C'est une manière de parler usitée chez les Grecs, qui conservent le plus grand respect pour la vieillesse.

cause de vos peines. » Le capitaine pousse un nouveau soupir, et répond en ces termes : « Il est doux, dit-on, de raconter, lorsqu'on est sur le rivage, les maux qu'on a soufferts en pleine mer; quant à moi, qui, pendant vingt-deux ans, ai supporté tout ce que peut inventer de tourmens la férocité des hommes, j'en voudrais perdre le souvenir, et je n'en parle jamais que tout mon sang ne bouillonne de rage : néanmoins je vais me surmonter moi-même et vous satisfaire. Vous êtes jeune encore; mon exemple peut vous instruire. Je n'avais que dix-huit ans quand je partis de Cefalonie, mon pays natal, et m'embarquai sur un chébeck vénitien, pour aller en course contre les Tunisiens et les Algériens, alors en guerre avec Venise. Après plusieurs jours de navigation, nous arivâmes à Malte; là, nous trouvâmes deux autres galères et un chébeck vénitiens, avec lesquels nous devions nous joindre. Nous y restâmes trois jours. Le troisième jour, vers le soir, nous vîmes entrer dans le port une galiote maltaise, fort maltraitée ; elle faisait partie d'un convoi de deux chébecks et d'une barque, qui, après un combat opiniâtre, sur les hauteurs de

l'île de Corse, étaient tombés au pouvoir des Algériens, à l'exception d'un chébeck coulé bas. Ce convoi avait eu à se défendre contre deux demi-galères et trois chébecks; la galiote était parvenue à se sauver à *Porto-Ferraio*, et de là, ayant été un peu radoubée, elle était revenue à Malte. Dans Malte, à cette nouvelle, on n'entendit que des accens de douleur, et, sur notre bord, que des cris de vengeance.

« Soudain notre amiral donna le signal du départ. Sous peu de jours, nous découvrîmes l'île de Caprara, et puis celle de Corse. Nous abordâmes à Bastia, où nous prîmes du commandant les renseignemens nécessaires sur les Algériens. Le lendemain, nous mîmes à la voile. Pendant trois jours, nous côtoyâmes le nord-ouest de cette île; et le quatrième, nous nous trouvâmes à la hauteur de Bonifacio. Le soir, nous apperçûmes l'ennemi sur les hauteurs de l'île de Sardaigne. Le chébeck *l'amiral*, au lieu de s'arrêter dans cette ville, donna le signal d'aller en avant vers la Sardaigne. Nous poursuivîmes donc notre route; et, pendant la nuit, le vent du nord ayant déployé toute sa rage, nous éloigna les uns des

autres : le matin, nous nous trouvâmes entre l'île d'*Asinara* et de *Saint-Pierre*. Les Algériens, qui, par une de leurs galiotes, avaient appris nos mouvemens et notre séparation, se tinrent prêts au combat. Ils eurent soin de ne laisser que quelque petite voile pendant la nuit pour ne pas se disperser, et se trouver réunis le lendemain. Le chébeck sur lequel je me trouvais fut attaqué par les deux chébecks algériens, qui l'emportèrent après un combat opiniâtre de trois heures, et la perte d'un des leurs. Nos camarades ne pouvant nous secourir à cause de l'éloignement, et craignant le même sort que nous, se réfugièrent dans le port Saint-Pierre.

« Je fus aussitôt chargé de chaînes, ainsi que mes compagnons, et mis au banc pour voguer. Le capitaine de la demi-galère était le frère du bey d'Alger. Il commandait aussi la flottille. Par son ordre, au lieu du déjeûner, on nous donna cent coups de bâton sous la plante des pieds. Je succombai sous le poids de la douleur, et perdis l'usage de mes sens. Les barbares, à force de me frapper à grands coups de nerfs de bœuf, parvinrent à me le faire recouvrer. Arrivés à leur

capitale, ils nous y donnèrent en spectacle, en nous la faisant traverser en haie de deux en deux jusqu'à la porte du bey. Celui-ci sort de son palais, embrasse son frère, choisit pour son service six esclaves, parmi lesquels je suis compris; et, pour l'amusement du public, il fait donner trois cents coups de bâton à mes autres camarades, qu'on conduit à l'endroit où se trouvaient les autres chrétiens captifs.

« Je ne tardai point à gagner la confiance du bey par mon intelligence, et le plaisir qu'il éprouvait à m'entendre parler en grec. J'étais presque heureux, même au milieu des fers; mais ce bonheur ne fut point de durée : une femme me l'ôta. C'était la fille de chambre de l'épouse du bey. Elle avait conçu pour moi de l'amour. Un jour que je traversais un appartement, elle me retint, et me fit l'aveu de sa flamme. — « Cet aveu me flatte, lui dis-je, mais je ne puis vous payer de retour. Il y a dix mois que j'ai donné mon cœur. » Je ne la trompais pas. Helena, La jeune Helena régnait exclusivement sur mon ame, et c'était bien moins ma captivité que son absence qui me rendait ma position insupportable.

« Une femme dédaignée ne pardonne point. La fille de chambre ne fut plus à mon égard qu'une furie. Elle se ligue avec sa maîtresse, me dénonce au bey comme un scélérat qui avait voulu attenter à son honneur. Le bey me fait saisir par deux de ses gens. On m'étend par terre; on me donne deux cents coups de bâton, et l'on me traîne, à demi-mort, loin du palais. Dans l'excès de la douleur, je m'étais évanoui; j'étais comme assoupi. A mon réveil, quel réveil, grand Dieu ! je me trouvai couvert de chaînes, au milieu de malades qui n'avaient, pour tout remède, que des coups de bâton; pour tout médecin, que des bourreaux. Un peu de pain gâté, de l'eau, voilà notre nourriture. C'est là que je passai trois mois dans des angoisses perpétuelles, occupé, le jour, à travailler, et la nuit à pleurer.

« Sur ces entrefaites, un événement tragique redoubla mes peines. Le bey avait fait couper un rocher qu'on avait façonné en pyramide; elle était d'un poids énorme: pour la transporter à la ville, on rassembla deux mille captifs chrétiens. J'étais de ce nombre. Il fallait, à l'aide des léviers, faire tomber cette pyramide sur une espèce de

chariot. Sur ce chariot, il n'en tomba qu'une moitié; l'autre, dans sa chûte, écrasa trois cents d'entre nous. A ce spectacle, nous ne pûmes nous défendre d'un sentiment de douleur. Le bey s'en apperçut, et, sur-le-champ, ordonna la bastonnade. Rien ne saurait vous exprimer ce qu'il nous en coûta pour transporter cette pyramide. Ce fut sans doute une force invisible qui nous secourut, et nous aida à la traîner et à l'élever au milieu de la place. Après cette accablante corvée, dont la moitié des captifs avait péri victime, nous fûmes ramenés dans notre cloaque, où sans doute j'aurais aussi perdu la vie, si la république de Venise n'eût fait la paix avec les Algériens, et ne m'eût délivré de la main de ces monstres, dont la férocité se reconnaît encore sur tous mes membres.» En effet, il découvre ses bras, sa poitrine; tout y conserve les traces des mauvais traitemens qu'il a reçus.— Les barbares! s'écrie Stephanopoli. Le capitaine continue: «J'arrive à Cefalonie; j'y trouve l'objet que je chérissais, aussi constant pendant mon absence que si j'eusse toujours été présent. L'hymen couronne notre fidélité, et depuis je jouis d'un bonheur parfait. Content de peu, mon

ambition se borne à la tranquillité de mon ame ; toute ma fortune est ma femme et ce bâtiment. »

A peine Constantin avait-il prononcé ces dernières paroles, que Stephanopoli paraît tout-à-coup plongé dans une profonde rêverie : il ne dit mot, reste immobile; mais son visage est baigné de larmes, et son sein palpite avec une extrême véhémence; le capitaine le regarde attentivement : — Et vous aussi, lui dit-il, auriez-vous, si jeune encore, éprouvé des malheurs ? » Pour toute réponse, Stephanopoli tend sa main droite vers l'est de Cerigo, désignant par là Potamos, l'endroit où son tourment avait pris naissance. Ce geste, ce silence redoublent la curiosité du capitaine; enfin il arrache au jeune commissaire son secret; il le console, lui retrace les maux inexprimables qu'il a soufferts d'un amour malheureux, mais enfin récompensé : il lui propose de l'accompagner au séjour qu'habite son amante.

## CHAPITRE XLV.

*On remet à la voile. On échappe à deux frégates turques. On s'arrête sur une pointe déserte.* STEPHANOPOLI *rencontre un vieillard qui conduisait un troupeau. Leur conversation. On part.*

LE jour penchait vers son déclin : on soupe au bord de la mer à l'abri des rochers, dont le creux hospitalier formait une espèce de voûte ; on mange un mouton, dont la mort avait coûté bien des pleurs à la jeune bergère, sa maîtresse. Ce jour, hélas ! était un jour de larmes. Dimo parla de l'affabilité des Mainotes ; le patron but beaucoup ; mais Stephanopoli ne voulut ni manger ni boire ; ses yeux égarés semblaient chercher, au milieu même de ces rochers, ce qui manquait à son cœur ; enfin, après un long silence, il prend tout-à-coup la parole : « Mon oncle, dit-il, nous sommes si près de Potamos ; pourquoi ne pas aller revoir ces bons républicains, qui nous ont si bien accueillis ? Ils éprouveraient tant de plaisir à connaître

le résultat de notre mission à Maina ! Eh ! nous avons encore tant de choses à leur dire ! Vous le voyez ; les vents sont loin de s'appaiser ; la mer est bien plus agitée que ce matin ? Ne perdons point ici des momens que nous pouvons employer si utilement ; allons, mon oncle, allons à Potamos ! »

Quiconque sait traiter les maladies du corps, sait aussi prendre soin de celles du cœur. Dimo, loin de rejeter la proposition de son neveu, se contenta de l'ajourner au lendemain. Aux premiers rayons du jour, Stephanopoli se hâta d'aller consulter le vent ; il lui parut changé : cet événement l'attrista ; mais bientôt il recouvra quelque espérance. Il vit passer dix-huit bâtimens, dont deux frégates turques, et le reste de chébecks ou de galiotes barbaresques ; ce convoi faisait voile vers le cap Matapan. Il s'adresse au patron. « Il y aurait de l'imprudence, lui dit-il, de braver tant de forces ennemies ; notre bateau serait indubitablement coulé à fond, allons plutôt passer deux ou trois jours à Potamos. Vous avez là des camarades ; nous y avons des amis : en attendant, la mer se calmera, et ces gros bâtimens iront à leur destination. »

Le patron allait répondre, quand, tout-à-coup, Dimo l'appelle, et lui ordonne de mettre à la voile. Cet ordre fut, pour Stephanopoli, un coup de foudre. Il regarde son oncle. La sérénité peinte sur le visage du vieillard adoucit un peu ses regrets; mais sa séparation de Constantin les renouvelle. On part. Le soir, on passa le cap Matapan; et, après avoir côtoyé, pendant la nuit, le cap *Grosso* (1), on se trouva, le matin, dans le golfe de Coron, en présence de deux frégates turques. L'embarras était extrême; mais le patron, sans se déconcerter, fit étendre les commissaires sous le banc le long du bateau, les couvrit d'une vieille voile, et donna l'ordre aux matelots de voguer vers la terre : c'est ainsi qu'ils passèrent à côté des frégates, dont l'équipage ne fit aucune attention à leur bateau. Ils débarquèrent derrière une pointe déserte, et allèrent se cacher entre de grands rochers, après avoir mis en sentinelle un matelot, qui, du haut d'une montagne couverte d'épaisses broussailles, observait le mouvement des frégates.

(1) Cap de Maina, où se trouvent quatorze puits et les débris d'une ancienne forteresse.

Stephanopoli, ne pouvant rester deux minutes à la même place, voulut aussi gravir la montagne. Son oncle, qui ne cessait d'avoir les yeux sur lui, le fit accompagner d'un matelot. Il fut bientôt parvenu au sommet. Là, il ne fixa point ses regards vers les frégates; il les tourna du côté de Potamos; mais il ne put appercevoir ce village que lui cachait une longue chaîne de montagnes. Il maudit ces montagnes; il se maudit lui-même; il descend, remonte, s'en va, revient, quitte enfin le sommet de la montagne, et, sur un côteau voisin, apperçoit un vieillard qui conduisait un troupeau. Il va le joindre, et l'aborde en ces termes : « Généreux vieillard, que la présence d'un étranger ne vous épouvante pas ! Je suis Grec et Français. — Français ! s'écrie le vieillard. Je ne suis maintenant qu'un berger; autrefois j'enseignais à lire; j'ai connu les différentes nations de l'Europe; aujourd'hui sur-tout j'entends parler, avec la plus vive satisfation, du peuple français. Ce n'est ici qu'un désert; mais il n'est point de désert sur la terre où le bruit de sa gloire ne soit parvenu. Que j'ai du plaisir à te voir, à te parler ! Depuis que les

Français sont maîtres des îles Ioniques, nous avons conçu quelques espérances. Crois-tu qu'elles soient réalisées ? — Elles le seront. — Mon fils, reprend le vieillard, âgé de quatre-vingt-dix ans, je ne compte pas jouir des avantages de notre régénération ; mais le bonheur de nos descendans est d'avance un bonheur pour moi. »

Le commissaire fixe plus attentivement le berger : « Vous avez, lui dit-il, quatre-vingt-dix ans ! — Passés. — Vous ne paraissez pas âgé de soixante ! » En disant ces mots, il admirait ses cheveux blancs, la fraîcheur de son visage, sa taille droite, cette majesté patriarchale peinte sur toute sa personne. Il continue : « Avez-vous fréquenté les villes ? — Je n'ai vu que sept à huit fois celle de Coron, et ne l'ai vue qu'un moment. Toute ma compagnie est mon troupeau ; sa toison sert à m'habiller ; son lait à me nourrir. Je n'ai qu'un seul regret, c'est d'être forcé quelquefois d'échanger mes agneaux contre quelques denrées qui me sont nécessaires. Il me semble que ce sont autant d'enfans que je donne. » En achevant ces mots, on voyait ses yeux se remplir de larmes. « Vous n'avez point habité de

villes, reprend Stephanopoli, et vous pleurez un agneau! Je ne m'étonne point du calme et de la pureté de votre ame. Vous pleurez un agneau, dont vous ne faites que vous séparer, et nous attachons une gloire, une joie barbare à verser le sang de nos semblables! — Que ton langage est différent de celui des Turcs! réplique le vieillard; il m'inspire une confiance dont je vais te donner une grande preuve : à ton retour avec les Français dans ce pays, je n'existerai peut-être plus; apprends au moins mon secret : c'est un secret de famille que nul étranger, jusqu'ici, n'a connu. Tu vois cette montagne : à cent pas d'elle, du côté du nord, se trouve une mine d'or, et, à peu près à la même distance, du côté du midi, une mine d'argent. — Quoi! vous avez sous votre main ces trésors, et vous restez dans cette extrême pauvreté! — C'est cette même pauvreté qui fait notre sûreté, notre richesse. — Comment les Turcs n'en ont-ils pas connaissance? — Ils ne daignent point visiter ces déserts; ils ne sortent presque jamais de leurs villes. Eh! nous nous gardons bien de leur découvrir ces mines; ils nous forceraient à les exploiter gratuitement, et

alors, adieu nos champs, adieu nos troupeaux. » Stephanopoli voulut lui parler de sa reconnaissance. Le berger l'interrompit, en le priant de le suivre à sa cabane, où il lui donnerait d'excellent miel, du bon laitage. Le commissaire ne put accepter cette offre de peur de jeter de justes alarmes dans l'ame de son oncle. Ses adieux au vieillard furent marqués par de mutuels regrets.

Dès que les ombres de la nuit commencèrent à couvrir l'horizon, on rentra dans le bateau, et on navigua péniblement à la merci d'un vent contraire. Le matin, on se trouva devant le port de Modon. Il régnait un calme profond, qui tout-à-coup fut interrompu par une décharge réitérée de canons. Les voyageurs ne purent se défendre d'un mouvement de frayeur. Ils craignaient de se trouver entre deux feux. Bientôt ils apprirent que c'étaient sept bâtimens corsaires qui faisaient jouer l'artillerie, en réjouissance d'une prise qu'ils avaient faite sur les Maltais. A force de rames, et sans jamais s'éloigner de la terre, ils côtoyèrent la Morée pendant seize jours.

## CHAPITRE XLVI.

*On est forcé de relâcher dans un petit port désert de l'Arcadie.* STEPHANOPOLI *pénètre dans l'intérieur du pays, reçoit l'hospitalité d'une veuve qui lui raconte l'assassinat de son mari. Déjeûner pastoral. Délire de la veuve.*

Au milieu des ennuis qu'inspire une longue, lente et périlleuse navigation, si quelque chose pouvait consoler les commissaires, c'était l'image des pays devant lesquels la tempête les forçait de s'arrêter, comme pour les inviter à leur rendre hommage. L'Arcadie sur-tout attirait leurs regards, et réveillait en eux de simples, mais délicieux souvenirs. Stephanopoli brûlait d'envie de connaître le séjour favori des pasteurs. On était sur le point d'arriver à Catacolo; mais avant que de pénétrer dans cette rade, on avait été forcé de relâcher dans un petit port, à peu de distance du cap *Prodano*. Là se trouvaient trois maisons, espèce de magasins consacrés à la vente du fromage,

principale et presque unique branche de commerce dans cette contrée. A peine les voyageurs furent-ils près du rivage, que des hommes, accourus des environs, leur vinrent offrir leur secours, vu que la mer grossissait de plus en plus. Le patron, après avoir attentivement examiné le temps, et particulièrement l'horizon, qui, vers le coucher du soleil, paraissait tout en feu, accepta leur offre; et, moyennant leur aide, en jetant à terre tout ce qu'il fallait de cables et d'autres instrumens, on parvint à mettre le bateau à sec et en sûreté.

Ce n'était pas assez d'avoir échappé à la fureur des flots, il fallait encore échapper à la famine. Depuis trois jours, les voyageurs n'avaient, pour toute nourriture, que du vieux pain bis et du sel. Mais ces hommes généreux, qui leur avaient prodigué les secours de leurs bras, s'empressèrent aussi de leur apporter des alimens, du pain, du vin, du fromage et d'autres comestibles. La nuit était déjà fort avancée, lorsqu'il survint un orage qui les força de se tenir sur pied, à cause d'une grosse pluie qui, poussée par un vent impétueux, menaçait d'enfoncer la tente du bateau, sous laquelle ils étaient

à couvert, et de les faire périr même à terre. Enfin, trois heures après, l'orage cessa, et chacun se replongea dans les bras du sommeil. Stephanopoli seul ne ferma point les yeux. Son imagination lui retraçait des dangers bien plus grands que ceux qu'ils avaient à craindre de leur situation même. Cependant le souvenir de ces bienfaiteurs qui les avaient si bien secourus, alimentés, calmait un peu son inquiétude. Il ne soupirait qu'après le moment de les revoir, de leur parler, pour savoir s'ils étaient au service du cadi de Gargagliana, ou si c'étaient des bergers, vendeurs de fromages. Ce qui le rassura parfaitement, ce furent ces paroles de consolation qu'adressa le patron à Dimo dès la pointe du jour : « Ici nous n'avons rien à craindre de la part des Turcs. » Ce peu de mots, prononcés avec un ton d'assurance, acheva de le convaincre qu'ils étaient véritablement dans l'Arcadie, où les habitans, à la fois laboureurs et bergers, n'étaient ni molestés, ni visités par les Turcs. Il résolut d'aller, le lendemain matin, pénétrer dans l'intérieur du pays, pour y découvrir, s'il était possible, les traces de quelque ancien monument, premier objet de ses

recherches, et pour jouir en même temps du spectacle des mœurs patriarchales d'un peuple, dont l'unique science est de mener une conduite irréprochable. Il choisit, parmi les matelots, un guide qui connaissait à fond le pays, et, le lendemain, avant le lever du soleil, il se mit en route. Ses pas furent dirigés vers la cabane d'un jeune Grec à qui, la veille, il avait promis de rendre une visite. Elle était à quatre milles du rivage. Il arrive au moment où l'on tirait le troupeau du bercail pour le mener aux champs. Les bêlemens des brebis qui, dans leur langage, saluaient le soleil, et chantaient leur liberté; les bondissemens des agneaux autour de leurs mères; la gravité de quatre gros chiens, qui, comme autant de Mentor, marchaient lentement, et servaient à lafois de guides et de sauvegardes au troupeau; le ramage des oiseaux, et le murmure des ruisseaux qui filtraient au travers des prairies, portèrent dans l'ame de Stephanopoli cette émotion délicieuse, que l'on n'éprouve qu'au milieu des campagnes les moins habitées.

Mais un objet fixa plus particulièrement ses regards, ce fut la gardienne du troupeau

qui, sous l'habillement le plus simple, cachait une beauté parfaite. Elle était revêtue d'une tunique de laine blanche, et marchait avec majesté, nu-tête, ses cheveux blonds tressés, la houlette à la main, les bras découverts jusqu'au coude. Elle n'avait pas encore atteint sa seizième année. Stephanopoli n'eut pas le plaisir de la fixer long-temps. Elle ne fait que passer, et s'éloigne avec son troupeau. Son frère, ce jeune Grec que connaissait le commissaire, accompagne la bergère jusqu'à une certaine distance, retourne et conduit à sa cabane les deux étrangers.

Ils reçoivent un accueil honnête, mais étrange de la part de la maîtresse du logis. Au premier coup-d'œil qu'elle avait jeté sur Stephanopoli, aux premières paroles qu'il avait prononcées, elle était restée muette, immobile et comme en extase. Elle semblait n'avoir d'existence que dans ses regards, qu'elle tenait continuellement attachés sur le jeune voyageur. Celui-ci s'en apperçut, et prit la parole : « Madame, lui dit-il, vous êtes étonnée de voir un Grec sous un costume italien; ce costume nous est indispensable, si nous voulons faire le

commerce dans ces contrées sans encourir le mépris des sujets du pape, qui nous regardent comme des schismatiques. — Ce n'est point votre habillement qui me frappe, répond tristement cette femme ; vos accens, votre taille, les traits de votre visage..... » Elle ne peut achever; des soupirs étouffent sa voix; ses yeux se remplissent de larmes: Stephanopoli reste saisi d'étonnement, ne sachant s'il devait parler, ou garder le silence. Enfin, quand la douleur fut un peu calmée, elle continue en ces termes : « Heureux, mille fois heureux le moment où vous êtes venu visiter ma cabane, jeune étranger! Quel est votre nom? quelle est votre patrie, votre famille? Mais non, vous n'avez point reçu le jour dans ces contrées; vous n'êtes point le frère de mon époux. Cependant je vois en vous sa parfaite image. Tel il était à dix-huit ans, lorsque l'hymen nous unit ensemble. Jeune étranger, pardonnez mon trouble; depuis six mois, je n'avais pu goûter aucune consolation : votre présence me soulage; elle me retrace un époux.....—Que vous avez eu le malheur de perdre? — Oui. Eh! s'il m'eût été ravi par une mort naturelle, j'aurais

supporté sa perte sans me plaindre ; mais des assassins ont abrégé sa vie. »

Ces derniers mots excitèrent la curiosité de Stephanopoli : « Vos regrets sont bien légitimes, dit-il, on ne saurait trop pleurer la perte d'un époux, d'un père de famille ; mais ne pourrais-je savoir la cause de ce malheur ? — C'est moi, répond la veuve : nous venions d'être unis par les nœuds du mariage ; notre coutume est d'apporter, chaque mois de l'été, notre fromage et le blé que nous voulons vendre dans les magasins que vous avez vus près de la mer. J'allai remettre dans ces dépôts une grande quantité de fromage : à peine les deux mulets, qui l'apportaient, étaient-ils déchargés, qu'un jeune Turc se présente, l'achète et l'embarque ; c'était le fils du cadi de Gargagliana.

« Il y avait long-temps que je nourrissais l'envie de me baigner les pieds et la tête dans la mer : je me retirai donc un peu à l'écart ; et, après avoir lavé ma tête, comme je commençais à mettre les pieds dans l'eau, je me sentis tout-à-coup saisie par un homme qui cherchait à me serrer entre ses bras. Je me tourne ; je vois le jeune Turc,

et pousse un cri. Mon voisin et deux autres de mes compatriotes accourent, croyant que quelque poisson m'avait mordue. Indignés de la témérité du jeune homme, ils s'en emparent, et lui font payer, à coups de *soppa*, l'outrage qu'il venait de me faire. Six Grecs qu'il avait à son bord, avertis par ses cris, viennent le défendre, du moins en apparence, tirent leurs pistolets en l'air, l'arrachent des mains des Arcadiens.

« Sur ces entrefaites, mon époux arrive, est instruit de cette aventure, fond sur le jeune Turc, veut l'enlever aux Grecs, qui le retiennent, et lui exposent l'embarras dans lequel il les jette. — L'honneur de votre femme, lui dit-on, n'a souffert aucune atteinte; le jeune homme est assez puni par sa propre honte. Mon mari s'appaise, et les matelots portent à bord leur patron, couvert de confusion et plein de rage. Il appelle mon voisin, lui demande mon nom, celui de mon époux, le demande en vain. Dès son arrivée à Gargagliana, il fait mettre à la torture les six Grecs, arrache de l'un d'entre eux le nom fatal, et, par ordre du cadi, son père, fait trancher la tête à ces malheureux. Sans doute dès ce

moment il eût exécuté son projet de vengeance, si son père n'eût été chassé de son poste par le cadi son voisin, qui le défit dans un combat sanglant, dont beaucoup de familles grecques furent les victimes. Le cadi se réfugia chez son frère, pacha de *Dulcigno*.

« Vingt-huit an ss'étaient écoulés depuis cette catastrophe : nous pensions que le temps et la distance des lieux avaient étouffé tout ressentiment dans l'ame de ce Turc, lorsqu'à la rade de Catacolo, arriva, le mois dernier, sur un bâtiment dulcinote, un homme dont le premier soin fut de demander si mon époux vivait encore, et s'il vendait toujours du bon fromage. « Je veux, dit-il, lui en acheter une ample provision.» Sur son invitation, mon mari se présente; l'étranger le prend à l'écart, comme pour lui faire une confidence, tire un coup de pistolet, le tue, s'enfuit, remet à la voile et disparaît: c'était le fils du cadi. Vainement on prodigua des secours à mon époux; le traître lui avait porté le coup dans le cœur. Il ne survécut point un instant à cet assassinat.» Elle dit, verse des torrens de larmes,

s'abandonne à sa douleur, et garde un silence, qu'enfin Stephanopoli rompit en ces termes : « Anastasie, c'était le nom de la veuve, le ciel, en permettant votre séparation d'avec un époux si chéri, a voulu sans doute éprouver votre courage; il vous accordera la force de supporter cette perte; il vous a donné d'avance une consolation bien douce; vous avez des enfans. » A ces mots, comme par une apparition concertée, se présentent quatre garçons et une jeune fille qui, tour-à-tour, embrassent leur mère. Il manquait la gardienne du troupeau, dont Stephanopoli ne put s'empêcher de regretter l'absence. C'était le moment du déjeûner. Le fils aîné pose neuf écuelles de bois sur une nappe étendue par terre. Chacun se place. On n'était que huit; et, vis-à-vis d'Anastasie, était, pour un neuvième, un tabouret de bois, sur lequel se trouvait un habillement complet. La veuve remplit de lait toutes les écuelles. Stephanopoli fixait particulièrement ses regards sur la neuvième écuelle qui restait intacte. Sa curiosité fut bientôt satisfaite. Anastasie prend deux cuillerées de lait de son écuelle, et les met dans celle

qui était en face : « Mange, dit-elle, tu as besoin d'une plus forte nourriture ; ta besogne est plus pénible. » Elle croyait parler à son époux. Sur ces entrefaites, le fils aîné donnait une pareille portion de lait, mêlé avec un peu de farine, à deux agneaux qui le suivaient par-tout. Du lait pur, du fromage frais, d'excellent pain de froment, c'est tout ce qui servit à ce repas, l'un des plus intéressans auxquels ait assisté le jeune commissaire.

---

## CHAPITRE XLVII.

*Mœurs, monumens et habitations des Arcadiens. Présent de la veuve à* STEPHANOPOLI. *Départ des voyageurs. Leur aventure avec un gros bâtiment. Ils débarquent à Zante.*

APRÈS le déjeûner, Stephanopoli, fidèle à son plan d'observations, témoigna le desir de connaître les mœurs des Arcadiens, et sur-tout les monumens qui pouvaient exister dans cette contrée. Les mœurs de ce peuple sont simples, pures, naturelles; ce pays est

presque entièrement peuplé de bergers et de cultivateurs, dont l'unique science est de faire le bien, sans se douter de l'art de faire le mal. Ce qui, dans tous les temps, a le plus contribué à conserver la pureté des mœurs en Arcadie, ce sont les mariages bien assortis et contractés de bonne heure. Toutes les passions de la jeunesse se trouvant concentrées dans un seul et même objet, on n'y connaît point les écarts de l'imagination, ces faiblesses de l'ame, ces abus du corps qui détruisent les forces physiques et morales des autres peuples. L'amour conjugal, la piété paternelle et filiale, le désintéressement, la sobriété, sont les barrières inaccessibles que les Arcadiens opposent aux vices. Le vin n'y est presque point connu; c'est un ennemi de moins à combattre : aussi les hommes sont-ils généralement robustes, grands, frais, beaux et propres à toute espèce de fatigue. Le fils aîné d'Anastasie avait à la fois la beauté d'Adonis et la force d'Hercule, et cependant il n'avait encore que vingt ans. Les filles joignent une mâle vigueur aux graces naturelles de leur sexe. Leur voix est mélodieuse : elles ont conservé, pour la mu-

sique, le goût de leurs ancêtres. Anastasie, quoiqu'à sa quarante-sixième année, paraissait plus jeune que la plupart de nos filles à leur quatrième lustre.

L'Arcadie, riche en vertus, ne l'est point en monumens, seulement, à vingt pas de la cabane, on fit appercevoir au commissaire une grande pierre carrée, où, d'un côté, se trouvait empreinte une couronne de laurier avec le nom de Παν au milieu, et de l'autre côté, une espèce de rectangle bordé de chiffres, au milieu duquel on lisait cette inscription : Επαμεινώνδας, ταιλευταία νίκη.

Ces mots parurent d'abord à Stephanopoli présenter un double sens. Epaminondas a remporté une victoire complète, ou bien, s'il n'y eût point eu de cavalerie, on aurait remporté la victoire : mais, en observant les localités, il ne tarda point à se convaincre que c'est le premier sens qui convient à cette inscription. A peu de distance de la cabane d'Anastasie, était l'ancienne ville de Mantinée, célèbre par la bataille qu'y gagna le chef des Thébains contre les Spartiates. C'est en mémoire de ce triomphe qu'on plaça cette pierre, sans

doute à l'endroit même où périt ce grand homme.

Stephanopoli poussa plus loin ses recherches dans cette vaste plaine; mais il n'y trouva plus aucune trace d'anciens monumens. Il ne voyait çà et là que des cabanes : « D'où vient, dit-il à la veuve qui n'avait point cessé de l'accompagner, malgré la chaleur du jour, d'où vient cet usage de ne bâtir que des cabanes au lieu de maisons? — C'est pour ne point exciter l'envie des Turcs qui, moyennant cette précaution, ne daignent point fixer sur nous leurs regards. — Vous n'avez point de villages dans l'Arcadie? — Il y en a; mais ils sont presque tous situés dans les montagnes, et bien loin les uns des autres; c'est là que nous avons nos maisons pour l'hiver : l'été, nous descendons dans la plaine, et venons habiter nos cabanes, où nous sommes à portée de faire paître nos troupeaux et de moissonner nos champs. » En achevant ces mots: « Arrêtons-nous un moment, dit la veuve au commissaire, je ne passe jamais en ces lieux sans embrasser cet ormeau : c'est au pied de cet arbre que me rencontra, pour la troisième fois, mon époux, alors mon

amant : je conduisais mon troupeau dans la plaine. — Anastasie, me dit-il, et ces mots resteront éternellement gravés dans mon souvenir, depuis la dernière fois que je t'ai vue, je ne dors plus, je ne travaille plus, je n'ai plus de forces ; ce n'est qu'en te voyant que je recouvre ma vigueur. Je ne sais ce que je lui répondis, tant j'étais troublée ; mais nous fîmes si bien que nos parens, sous peu de jours, nous unirent ensemble ; union délicieuse qui, sans la perfidie d'un assassin barbare, existerait encore. »

Il était déjà tard : Stephanopoli craignait que son oncle ne conçût des alarmes sur son absence. On revient à la cabane. A son départ, Anastasie lui donne un gâteau de froment, dont l'intérieur était rempli d'un excellent fromage frais. « Acceptez, lui dit-elle, ce présent ; c'est le don que je faisais, à dix-huit ans, à celui dont vous êtes l'image. Voulez-vous, pour votre voyage quelques moutons, quelques beliers ? —Non, répond le commissaire, je n'aime point à me nourrir de la chair d'innocens animaux. » Elle se tourne vers son fils aîné : « Accompagnez les deux voyageurs jusqu'au bateau, et

chargez pour eux deux mulets de fromage et de légumes. » Stephanopoli voulut en vain payer ces comestibles. « C'est moi, dit-elle, en soupirant, qui vous dois; votre présence a, du moins pendant quelques instans, excité dans mon ame l'illusion la plus douce. Ah! puissiez-vous revenir en ces lieux, et revenir bientôt! — Nous l'espérons, répond le commissaire avec assurance. »

Les voyageurs quittent la cabane. Anastasie les accompagne, les yeux continuellement attachés sur le jeune Mainote. A quelque distance, elle lui fait ses adieux; mais, de ses yeux, elle le suit aussi loin que ses regards peuvent s'étendre. Tout marchait tristement, le commissaire, le fils d'Anastasie et le matelot; enfin l'Arcadien rompt le silence. « Vous avez vu dit-il à Stephanopoli, le délire de ma mère lorsqu'elle était à table : eh bien ! depuis que mon père est mort, elle n'a presque point cessé de se livrer à ce délire; le matin, le soir, à table, dans les champs, partout elle lui parle, elle le consulte comme s'il était vivant. Si je lui demande son avis sur une vente de fromage, avant de me

répondre, elle interroge son mari ; quelque fois, je l'avoue, je ne puis me défendre d'un mouvement d'impatience. — Jeune homme, répond Stephanopoli, vous n'avez pas encore aimé ; vous ignorez la force d'un attachement pur et sincère. — Non, je ne l'ignore point ; et si je passe un jour sans voir la bergère que j'adore, je souffre un tourment que je ne puis vous exprimer. — Allez, ces écarts de l'imagination sont la meilleure preuve de l'innocence ; vous avez la meilleure de toutes les mères. »

On arrive au bateau. Dimo, en faveur du jeune Arcadien, pardonne à son neveu son absence. On décharge les mulets, et le petit bâtiment est presque rempli de fromage, de haricots, de fèves, de pois frais. On s'embrasse, on se sépare ; on part, et bientôt on est devant Catacolo. A son entrée, est une rade très-spacieuse où l'on est à l'abri des vents du nord et de l'ouest. Les voyageurs jugèrent à propos d'y passer la nuit ; mais, en s'approchant de la terre, ils apperçurent trois gros bâtimens qui mouillaient devant eux. Le patron retourne vîte en arrière ; mais, près de la sortie de la rade, à gauche, ils trouvent un autre

gros bâtiment esclavon. «Fuyons, s'écrient à la fois Dimo et Stephanopoli ! fuyons sur-tout les Esclavons ! — Où allez-vous? leur crie le capitaine du bâtiment. — A Zante. — Venez à bord; nous avons une lettre à vous remettre. » Il répéta par trois fois : Venez à bord; mais le patron, au lieu de se rendre à leur invitation, fuyait à force de rames. Des Esclavons s'élancent sur une chaloupe pour les suivre.

Les commissaires, le patron, les matelots s'arment, vont faire feu, quand tout-à-coup, dans la chaloupe, paraît un homme tenant une lettre à la main, et criant de toutes ses forces : « Ne craignez rien. — N'approche que du timon du bateau, et remets la lettre au patron. — Vous êtes tous armés ! Vous nous preniez donc pour des ennemis? — La mémoire donne de la prudence, répond Dimo. — Comment avoir la moindre confiance durant la nuit, dit avec transport Stephanopoli, lorsque, pendant le jour..... » Il fut interrompu par son oncle, afin d'éviter une querelle qui leur serait devenue funeste.

Malgré la nuit et le vent contraire, on quitte cette rade suspecte; on passe dans le

canal entre la Morée et l'île de Zante. Au lever du soleil, on est tout près de cette île ; mais, avant que d'arriver au port, il restait à passer une pointe qu'on n'avait pu doubler. Une tempête violente força le patron à rétrograder, au risque d'aller échouer contre des rochers. C'en était fait des voyageurs sans la précaution de Stephanopoli, qui, d'un coup de sabre, coupe la corde qui retenait une voile arrêtée au milieu du mât. Ils vont ensuite se réfugier derrière l'île de Zante, où ils débarquèrent, avec beaucoup d'efforts, sur une plage inhabitée, d'où, pendant la nuit, ils se rendent à la ville. Ils y sont reçus avec une vive satisfaction, sur-tout du commandant Gentili, qui, depuis leur départ, n'avait point reçu de leurs nouvelles.

Pressés de se rendre en Albanie, le lendemain ils allaient profiter d'un bateau qui partait pour Corfou, et, de là, faire voile vers Prevesa. Ils avaient déjà leur boulette (1); lorsqu'un ami vint leur apprendre que l'île était en contumace (2),

(1) Certificat de santé donné par le bureau de ce nom.

(2) En terme de marine, *contumace* veut dire la quarantaine.

pour quatorze jours, à commencer de celui de la date de leur boulette, et que par conséquent ils ne pouvaient point partir. Les républicains de Zante furent charmés de cet événement. La maison qu'habitaient les commissaires ne cessait d'en être remplie la nuit et le jour. C'est avec un nouveau plaisir qu'ils entendaient sans cesse parler des lois et des hauts faits de la grande république, à laquelle ils espéraient d'être bientôt réunis.

---

## CHAPITRE XLVIII.

*Défense du combat à coups de pierres, par le commandant français à Zante. Renouvellement de cette coutume barbare. Condamnation d'un Vénitien à la bastonnade, pour avoir violé cette défense. Opposition de Stephanopoli à ce châtiment. Rencontre de ce dernier avec une bergère, qui lui chante la mort tragique de son mouton chéri.*

Le grand nombre de meurtres qui se commettaient à Zante avaient, depuis soixante ans, causé le désarmement de ses habitans;

mais le provéditeur, pour ne pas éteindre entièrement en eux des sentimens guerriers, avait institué, à différentes époques de l'année, le πέτροπόλεμος, c'est-à-dire, une guerre à coups de pierres. La moitié de la ville se mesurait contre l'autre moitié : il en était ainsi des villages. On se battait dans la plaine ; plusieurs pères de famille étaient lès victimes du combat; leurs mort ou leur blessures étaient des gages de ressentiment et de haine héréditaires entre les familles.

Un des premiers soins du commandant de la place fut d'abolir cette coutume barbare. Il défendit formellement de se battre à coups de pierres. Cette défense fût violée ; il en fit promulguer une nouvelle, avec menace de condamner à une punition corporelle quiconque serait trouvé sur le théâtre du combat. Par suite de cette défense, il fut arrêté un homme qui venait d'en blesser un autre. Le major saisit ce moment pour présenter au commandant l'ordre de lui donner la bastonnade. Dans son emportement, le commandant signe cet ordre : il est sur le point d'être exécuté. Stephanopoli se trouvait dans un café sur la place. Un jeune homme vient lui parler à l'oreille ; le com-

missaire sort précipitamment, et voit au milieu de la place le citoyen étendu par terre, prêt à recevoir la bastonnade : « Arrêtez ! arrêtez ! s'écrie-t-il, camarades ; arrêtez ! » En s'adressant au major de la place : « Par quel ordre, lui dit-il, osez-vous infliger une peine si flétrissante ? — Eh ! de quel droit, répond le major, osez-vous m'interroger ? — Du droit de l'homme qui connaît la dignité de son semblable. — Depuis quand, jeune homme, ai-je des comptes à vous rendre ? Soldats ! faites votre devoir ! — Gardez-vous bien d'obéir, réplique le commissaire tirant son sabre, et en posant la pointe sur le dos du citoyen : Frappez maintenant, dit-il. — Le major voyant, de la part de Stephanopoli, une résistance si prononcée, lui montre l'ordre signé du commandant. — Eh bien ! répond le commissaire, ramenez cet homme au corps-de-garde jusqu'à nouvel ordre. On obéit. Aussitôt il vole chez le commandant. Il entre, le visage tout en feu, la voix altérée : « Est-ce vous, dit-il, qui avez signé cet ordre barbare ? — Oui. — Il est donc vrai qu'on a surpris votre religion ! Donner la bastonnade à un citoyen ! Où sommes-nous, grand Dieu ! faire

étendre par terre un défenseur de la patrie ! C'est un Vénitien, dit-on ; mais ce Vénitien est un homme. Commandant ! vous êtes Français, et vous n'avez sous vos ordres que l'ancienne troupe de Venise ; songez que c'est un piége qu'on vous a tendu pour vous attirer la malveillance des habitans et la malédiction des militaires. Savez-vous ce que disait le major ? « Les voilà les propagateurs des droits de l'homme et de la liberté ! ils font donner la bastonnade à des citoyens ! ils font ce que n'ont jamais osé tenter les Vénitiens ; voilà ce que vous avez gagné avec les Français ! J'ai empêché l'exécution de cet ordre, je suis coupable ; mais le plus coupable est celui qui vous a porté à cet excès de sévérité. C'est le major, ce Vénitien ennemi des Français ; c'est contre lui qu'au nom de tous les braves, au nom de l'humanité, je viens vous demander justice. » Le major est aussitôt mandé. Il arrive, exhibe l'ordre. « Je ne veux pas le voir, dit le commandant ; vous m'avez trompé : allez ! oubliez d'être au service de Venise, et, jusqu'à nouvel ordre, constituez-vous aux arrêts dans votre chambre. » Le major obéit.

Les deux commissaires furent invités à dîner chez le commandant : on engagea la conversation sur le *veto* qu'avait exercé Stephanopoli. « Vous êtes bien hardi, lui dit Gentili en souriant, de vous opposer à l'exécution de mes ordres, et d'arrêter ainsi le cours de la justice. — Vous en auriez fait autant à ma place. — Arrêter le cours de la justice ! — Au péril de ma vie. — Eh ! si je m'étais présenté moi-même, auriez vous opposé la même défense ? — Je viens de vous répondre. » Dimo prend la parole : « La bastonnade, les chaînes sont incompatibles avec le régime de la liberté ; ce sont des peines afflictives qu'on ne peut infliger que d'après la loi, et son application légalement faite par un tribunal. — Taisez-vous, lui dit un adjudant vénitien à ses côtés ; il y a dans l'antichambre des personnes qui peuvent vous entendre. — Qui pourraient m'entendre ! réplique Dimo, en élevant encore plus la voix. Eh ! je ne fais que prêcher ces vérités toute la journée dans les cafés, dans les places publiques. — Profitez de la leçon, dit Gentili à l'adjudant ; vous en avez besoin. »

La noblesse de Zante voyait avez peine,

ainsi que nous l'avons dit plus haut, un changement qui lui ôtait ou diminuait au moins sa toute-puissance. Accoutumée à occuper exclusivement toutes les places, à faire la loi même au gouverneur de l'île, elle employait tous les moyens propres à rétablir son autorité. Elle soudoyait des agens secrets, qui parcouraient les campagnes, semaient par-tout les soupçons, les alarmes et l'esprit de révolte; elle parvint à soulever ses crédules habitans. Ils se lèvent en masse, fondent sur la ville, et menacent de la mettre à feu et à sang. Misérables instrumens, ils ignoraient jusqu'au motif, jusqu'au chef qui les faisait mouvoir. Stephanopoli fut instruit de ce mouvement; il se précipite au-devant d'eux. « Pourquoi et contre qui cette émeute! s'écrie-t-il, n'êtes vous point contens du commandant français? — Nous le sommes, répondent-ils d'une voix unanime. Il rend également justice à tout le monde. — Si vous l'êtes, pourquoi vous insurger contre lui? n'est-ce point vous insurger contre la nation qui vient de vous arracher des mains de vos tyrans? — On nous parle toujours de liberté, et nous ne voyons aucune amé-

lioration dans notre sort ; nous payons toujours les mêmes droits. — Vous sortez à peine de l'esclavage, et vous voudriez tout-à-coup être heureux ! Il n'en coûte rien pour être esclave, mais la liberté s'achète. »

Les esprits s'appaisent ; le commissaire saisit ce moment, et s'adressant avec douceur à ceux qui paraissaient les meneurs du rassemblement : « Que voulez-vous? leur dit-il. — Parler au commandant. — Vous êtes en état de rebellion, il ne peut vous entendre en masse ; éloignez-vous de la ville, et nommez quatre commissaires chargés de porter vos plaintes au commandant. » Ils suivent ce conseil, vont déposer les armes à quelque distance de Zante, nomment quatre commissaires, que Stephanopoli allait présenter au général Gentili, quand celui-ci les rencontre dans le chemin, et refuse de les entendre, vu qu'ils sont en état de révolte : il s'avance, sort de la ville, et trouve le reste du rassemblement ; on l'environne, on l'interroge. « Au nom de la république française, dit-il d'une voix ferme, je vous ordonne à chacun de rentrer dans vos foyers ; si vous avez des plaintes à me faire, adressez-moi des

commissaires qui m'en donnent connaissance; je vous rendraï justice. » Il dit et se retire. Deux jours après il reçut la visite de quatre vieillards envoyés par les habitans de la campagne. Il leur annonça l'abolition prochaine des droits absurdes qui pesaient tant sur leurs têtes que sur leurs fortunes, leur exposa l'état de sécurité dont ils jouissaient déjà par la cessation des meurtres qui tous les jours se commettoient dans cette île, et fit si bien, que les envoyés le quitèrent en le comblant de bénédictions, et priant le ciel de seconder les armes de la république française.

Tel qu'un cerf qui, frappé d'un trait mortel, ne peut rester immobile et traîne dans les bois les restes de sa vie, Stephanopoli toujours languissant parcourait les champs, les forêts, et s'adonnait à la chasse. En sortant de Zante, du côté du midi, il aimait à contempler cette longue chaîne de vignes, qui font la principale richesse de l'île, et sur-tout cette plantation régulière d'oliviers, dont chacune d'elles est embellie. Après les vignes s'offre une vaste plaine presque entièrement couverte de cotonniers. C'est là qu'abondent les cailles,

les tourterelles, les perdrix, les alouettes et beaucoup d'autres gibiers, que des chasseurs impitoyables se font un plaisir barbare de surprendre et de détruire. Le commissaire était accompagné de deux amis. Leur gibecière n'était pas encore remplie; mais toute espèce de vent avait cessé dans la plaine; le soleil, dardant ses rayons avec trop de force, leur fit chercher la fraîcheur : ils se dérobèrent à la chaleur sous un olivier.

A peine Stephanopoli se fut-il assis, qu'il entendit derrière lui une voix touchante, dont les sons, malgré le peu d'éloignement, ne faisaient néanmoins que frapper son oreille; il se tourne, apperçoit une bergère qui, pour éviter aussi l'ardeur du soleil, avait ramassé son troupeau autour d'un olivier. Depuis son départ de Cerigo, il n'avait jeté les yeux sur aucune beauté; mais ces accens plaintifs excitèrent en lui une curiosité bien pardonnable à quiconque souffre. Il aborde la jeune chanteuse, qui tout-à-coup se tait en le voyant : « Belle bergère, lui dit-il, continuez vos chants; ils pénètrent jusqu'à mon ame : c'est pour mieux vous entendre que je me suis appro-

ché. Rassurez-vous, je suis Français. — Vous êtes Français ! je n'ai plus rien à craindre; mais vous parlez comme nous : ah ! vous me trompez. — Si je parle votre langue, c'est que je suis Grec d'origine, et Français par adoption. Belle bergère, vous ne craignez point les Français; mais les aimez-vous ? — De tout mon cœur, depuis qu'ils ont vengé mon mouton. — Quoi ! ce mouton que je vois à vos côtés? — Non, mais son frère. » En achevant ces mots, elle pousse un profond soupir, et verse des larmes. « Pourquoi ce soupir? pourquoi ces larmes? Est-ce pour ce mouton chéri? Ah ! daignez me conter son histoire. — Vous connaissez Macri, dit-elle ; ses agens me l'ont tué, il n'y a pas encore six mois. — Pour quelle raison? — Pour me causer du chagrin. Ils revenaient de chez mon père; ils voulaient m'embrasser ; je me défends : « Eh bien ! me dit l'un d'entre eux, puisque tu ne veux point nous accorder cette faveur, nous allons prendre le mouton que tu chéris le plus. » — Vous me prendrez plutôt la vie, m'écriai-je, et je serrai mon mouton dans mes bras. Les barbares me le disputent, me l'arrachent de vive force ;

je tombe à leurs genoux, j'implore leur pitié; mes cris, mes gémissemens, mes pleurs, rien ne peut les fléchir : sous mes yeux, à mes pieds, ils l'écartèlent et se retirent. Je leur donne ma malédiction et m'apprête à rendre les derniers honneurs à cette chère victime. Je creuse une fosse où je l'enterre. » Elle prononce ces mots d'une voix plus basse, pleure et se tait.

Lorsqu'elle eut payé son tribut de pleurs à l'amitié, Stephanopoli reprit la parole : « Belle bergère ! vous chantiez, avant que vous ne m'eussiez apperçu. — Oui, la chanson que je composai sur la perte de mon cher mouton. — Ne pourrais-je l'entendre de votre bouche ? Avec quel plaisir je la redirais aux habitans de nos campagnes ! — Volontiers. » Elle chanta des vers grecs, dont voici la traduction littérale :

« Mon blanc mouton, qui, dans la cabane, dormais avec moi chaque nuit, et de bon matin m'éveillais, ne dormant jamais à cette heure; mon pauvre mouton, mon bien aimé, que des barbares ont tué à mon extrême regret, vois mes larmes et la douleur de mon cœur ! L'amour que j'avais pour

toi en surpassait tout autre. Dors tranquille sous la terre qui appartient à ta maîtresse Crissavgis : pour l'amour que je te portais, et pour ne jamais perdre ta mémoire, j'ai ton frère avec moi; c'est comme si je t'avais toi-même. Les barbares qui t'ont tué, les Français les ont faits prisonniers, les ont chargés de fers et mis dans les cachots. »

Après avoir entendu la chanson, Stephanopoli voulut aussi voir le tombeau. Il n'était qu'à très-peu de distance de là. Sur-le-champ la bergère l'y conduisit. C'était une motte de terre arrangée en cercle, et couverte de quelques branches d'arbres. « Ne vous étonnez point, dit-elle, si vous voyez encore ces branches humides; chaque matin, j'apporte à mon mouton une coupe pleine de lait, sa portion ordinaire de tous les jours, et je la verse sur sa tombe. C'est là qu'il repose, et moi je crois le voir sans cesse devant mes yeux, attendre de mes mains sa nourriture, ne prendre que l'herbe que je cueillais pour lui. Que de soins me coûta son enfance ! Le jour de sa naissance fut aussi le jour de la mort de sa mère. Je le pris dans mes bras, et le fis allaiter par

d'autres mères, qui semblaient se disputer le plaisir de remplir ce premier devoir de la nature, soit par amitié pour moi, soit qu'elles connussent la pitié qu'excite un orphelin. Je l'élevai depuis avec une tendresse maternelle. Eh ! pour qui ? Pour des barbares. . . .» Elle ne put achever. Stephanopoli tâche de la consoler, tandis qu'il a besoin lui-même de consolation : «Et moi aussi, dit-il en lui serrant la main, j'ai fait une grande perte.» La bergère revient à son troupeau, et le commissaire vers ses camarades. Ils continuent de chasser, et parviennent à cet étang célèbre, où l'on dit que le roi Leodamas jeta ses trésors pour ne pas les laisser tomber au pouvoir de l'ennemi. Quantité d'Anglais ont dépensé des sommes considérables pour en faire la recherche, et n'ont rien trouvé.

## CHAPITRE XLIX.

*Départ de Zante. Arrivée au port de Guiscardo. Ruines de Samé. Antre de Leucate, découvert par un Epirote. Débarquement au golfe de Prevesa. Description de la nouvelle ville qui porte ce nom. Renseignemens sur l'Albanie. Conduite d'un commandant de Prevesa envers un cultivateur. Arrivée des voyageurs à Corfou. Mémoire de la femme d'Andruzzo remis à Dimo.*

Les quatorze jours de contumace étaient expirés; mais le mauvais temps ne permettait pas de remettre à la voile : il fallut encore attendre six jours. Le septième, les commissaires continuèrent leur voyage, et furent obligés de gagner le port de Guiscardo, au nord-est de Cefalonie. Près de ce port était l'antique ville de Samé, qui n'offre maintenant que des ruines, particulièrement celles d'un temple. Dans une espèce de cimetière, fermé par des murailles, on remarque vingt-huit tombeaux

en plâtre et en brique, dont la construction remonte bien au-delà de l'ère chrétienne. Ils sont soutenus par de petites colonnes. Cette ville avait aussi son port, qui maintenant est rempli de décombres de maisons. Là se trouvent quatre grands puits à l'usage des animaux.

Les commissaires furent obligés de rester quatre jours dans cette solitude, retenus par un vent impétueux et une pluie continuelle. Le cinquième jour, le vent parut appaisé et le ciel un peu plus serein ; mais les nuages étaient bien loin d'être entièrement dissipés. Le patron voulut partir malgré l'avis de tout le monde. Il ne tarda point à s'en repentir : bientôt le vent, la pluie et le tonnerre les assiégent avec plus de force, au milieu du canal, vis-à-vis de l'ancienne Leucate, aujourd'hui Sainte-Maure. La vue du précipice où se jetaient volontairement les amans infortunés, n'eut rien de curieux pour les voyageurs qui couraient à chaque instant le risque d'y rester submergés sans le vouloir ; seulement Stephanopoli le regardait avec une émotion que l'état de son cœur rendait en même-temps délicieuse et pénible. Il lui semblait voir se

précipiter du haut du rocher la tendre Sapho et tant d'autres victimes d'un amour funeste : peu s'en fallut qu'il n'enviât leur sort.

Cette côte ne présente aucun port ; mais le jeune commissaire fit au patron différentes questions sur ce lieu célèbre, et voici ce qu'il apprit. A deux cents pas de l'endroit, d'où l'on se précipitait dans la mer, est un antre où jamais nul homme n'avait pu pénétrer. Enfin un Epirote fit une tentative plus hardie et plus heureuse. Muni d'un chaudron rempli de braise et d'une torche de poix allumée, il y descendit au moyen d'une corde, y trouva trois autels de marbre noir, et un tombeau avec une inscription, que les temps et l'humidité avaient presque entièrement effacée : on y distinguait seulement quelques lettres isolées, dont l'ensemble ne pouvait former aucun sens. Cet antre a quatre toises de circonférence et huit pieds de diamètre.

A force de lutter contre les vents, la pluie, les flots, les écueils, les voyageurs arrivèrent au golfe de Prevesa ; là, malgré qu'ils fussent repoussés par la tempête, ils parvinrent avec beaucoup de difficultés à

débarquer, et à se réfugier dans une anse, où ils passèrent la nuit. Le lendemain matin ils profitèrent d'un moment de calme, et entrèrent dans le port. Leur premier soin fut de faire remettre à Prevesa deux lettres de recommandation qu'ils portaient de Zante. Bientôt après arrivent deux négocians qui leur offrent l'hospitalité. Ils l'acceptent.

Des écrivains et des géographes du dernier siècle, entre autres Giacomo Grandi et le père Coronelli, ont cru que la nouvelle ville de Prevesa, qu'on trouve à l'entrée du golfe, a été bâtie sur les ruines de l'antique Nicopolis. Laurent Echard, dans son Dictionnaire Géographique, adopte cette opinion; mais ces savans n'avaient point vu, à trois milles du côté du nord-ouest, les ruines de la ville bâtie par l'empereur Auguste, en mémoire de la victoire d'Actium. On sait qu'elle fleurit par sa population et ses richesses jusqu'au déclin de l'empire d'Orient, qu'alors elle fut renversée en partie par des tremblemens de terre, et peu de temps après détruite par les barbares. Ses ruines sont ce qu'on appelle aujourd'hui la vieille Prevesa. Pour la nouvelle, chaque jour sa grandeur et sa population augmentent; elle

n'a point dans sa construction la régularité des villes d'Italie; ses maisons, la plupart, sont isolées et à quelque distance les unes des autres ; chaque famille a la sienne : elle contient environ quatorze mille ames, et doit son accroissement à l'hospitalité qu'elle accorde à tous ceux qui sont devenus l'objet de la vengeance des Turcs.

Les commissaires n'avaient point oublié la manière dont les Albanais s'étaient comportés envers les Grecs dans la dernière guerre entre les Turcs et les Russes; ils ne jugèrent point à propos de mettre ouvertement à l'épreuve la loyauté de cette nation; ils se contentèrent d'avoir des entretiens particuliers avec les chefs de différens endroits, et de correspondre avec d'autres par des messagers de confiance : d'ailleurs les Grecs qui venaient en affluence à Prevesa, achevèrent de leur donner les renseignemens qu'ils desiraient.

L'Albanie est un pays considérable, habité par des Turcs et des Grecs; on la compte parmi les provinces de la Turquie européenne; sa population passerait avec raison pour un prodige, si chaque mère n'y allaitait ses enfans. Cinq pachas,

outre le joug de la Porte Ottomane, font peser sur ces malheureux habitans un sceptre de fer. Comme il est de la nature du despotisme subalterne de tendre sans cesse vers l'autorité suprême, ces pachas font continuellement la guerre entre eux ou contre le Grand-Seigneur, et par conséquent le peuple a toujours les armes à la main. Ce n'est point que, parmi les Albanais, il ne se trouve encore des hommes qui ne connaissent et ne défendent leurs droits. Ali pacha l'a tout récemment éprouvé. Après avoir subjuguë les habitans de Chimara, chassé les pachas de Vallona et de Delfino, et leur avoir substitué son fils, il prétendait à la domination de toute l'Albanie; il l'auroit obtenue sans la résistance des Sugliotes montagnards, que les localités, ou plutôt leur amour pour la liberté, rendent invincibles.

Ali pacha s'était porté contre eux avec toutes ses forces; il y perdit son armée, creva trois chevaux, et fut obligé de se sauver précipitamment à *Janina*, lieu de sa résidence.

Dans la partie de l'Albanie soumise aux Vénitiens, le gouverneur ne le cède point

en injustice, en cruauté, à celui de la Porte. Ce qu'il ne peut obtenir par la force, il l'arrache par les tortures. Un malheureux habitant de Prevesa avait un champ au milieu des ruines de l'antique Nicopolis; en le labourant, il découvrit un vieux pot de terre qui renfermait plusieurs pièces d'or et d'argent, une couronne d'or et une pomme d'or d'un bâton; plus loin il trouve un petit cheval de bronze doré. Il cache le cheval, la pomme, la couronne, et n'apporte chez lui que quelques pièces de monnaie. Il les montre à sa femme, et lui fait part de son entière découverte. Celle-ci la communique à sa voisine; et bientôt la nouvelle, volant de bouche en bouche, parvint aux oreilles du commandant de la forteresse. Il fait arrêter l'homme et la femme : on les interroge; ils s'obstinent à garder le secret. L'homme est mis à la torture; forcé par la douleur, il découvre le lieu du dépôt. Le commandant s'empare de tout. Le cultivateur et son épouse disparaissent.

L'esprit public des habitans de l'Albanie est partagé, comme eux, en deux partis, celui des Turcs et celui des Grecs. Les premiers aiment à vivre dans le désordre, sans

lois, sans mœurs, sans lumières; les seconds, ne pouvant plus supporter le joug qui les accable, se tiennent sur la défensive pour repousser le brigandage des vagabonds armés qui désolent continuellement ce pays. Tout respire en ces derniers leurs dispositions à seconder quiconque se présentera pour faire la conquête de l'Albanie; aussi leur joie est-elle au comble, depuis que les Français se sont emparés des îles Ioniques.

Les commissaires étaient sur le point de partir de Prevesa, lorsqu'ils reçurent la visite d'une femme dont l'air sombre, les yeux baissés et les joues décolorées annonçaient la tristesse. Elle tenait dans ses mains un mémoire: «Approchez-vous, citoyenne, lui dit avec douceur Dimo; vous paraissez avoir du chagrin, c'est assez pour m'inspirer de l'intérêt. — Je suis, dit-elle, en soupirant, la femme du brave et malheureux Andruzzo. Vous venez de la Morée; vous avez sans doute entendu parler de mon époux. Est-il un Grec, est-il un homme sur la terre qui ne connaisse Andruzzo? Depuis l'arrivée des Français dans ces contrées, je n'ai cessé de réclamer sa liberté auprès du général à Corfou: je lui ai adressé

trois mémoires, et n'ai point obtenu de réponse; peut-être ne les a-t-il point reçus; peut-être sont-ils tombés entre les mains de quelque adjudant vénitien qui les a soustraits à ses regards : je viens vous en apporter un quatrième, dans l'espoir que vous voudrez bien le remettre au général en mains propres. — Non seulement, répond Dimo, nous remettrons votre mémoire au général, mais encore nous emploierons auprès de lui tous les moyens propres à vous faire obtenir une prompte justice. »

En effet, dès que les commissaires furent arrivés à Corfou, et qu'ils eurent succinctement rendu compte au général de leur voyage dans la Morée, ils lui présentèrent le mémoire de la femme d'Andruzzo. Il était conçu en ces termes :

« GÉNÉRAL,

« C'est la femme d'Andruzzo qui sollicite votre recommandation auprès de l'ambassadeur français à Constantinople, pour obtenir la liberté de son époux. Vendu par les Vénitiens à la Porte Ottomane, livré à ses agens au mépris du droit des nations, et

d'une amnistie du Grand-Seigneur, solennellement proclamée en faveur des Grecs, pour tout fait relatif à la dernière guerre entre la Porte et la Russie, Andruzzo est, depuis plusieurs années, au bagne de Constantinople, chargé de chaînes. Son crime, vous le savez, est celui de tous les amis de la liberté : il a porté les armes contre la tyrannie. Ses braves camarades ont tous profité de l'amnistie générale; lui seul a mérité une exception. La République Française brise les fers des peuples ; verra-t-elle de sang-froid les chaînes de l'un des plus zélés martyrs de la liberté grecque?

« Veuillez bien, général, présenter ma demande à l'ambassadeur français, près la Porte Ottomane, et l'appuyer de tout l'intérêt qu'inspirent la perfidie et l'oppression exercée envers un homme libre, et la situation malheureuse d'une mère de famille qui n'a, pour tout bien, que son époux. »

A la lecture de ce mémoire, le général cède au premier mouvement d'une louable sensibilité. « Je connais la réputation d'Andruzzo, dit-il à Dimo; il n'est rien que je ne fasse pour obtenir sa liberté. — La li-

berté d'Andruzzo ! s'écrie un adjudant vénitien, d'un brigand qui a porté les armes contre son souverain ! — Dites plutôt contre ses tyrans, répliqua Dimo; il n'a fait que se défendre. Vainement vous chercheriez à justifier votre gouvernement. Les Vénitiens se sont montrés, à l'égard de ce grand homme, plus traîtres, plus lâches que les Turcs mêmes. Ils n'ont pas craint de l'arrêter, de le vendre à la Porte Ottomane, après un domicile paisible de quinze ans à Prevesa, dans leurs états. Si c'était un brigand, pourquoi le souffrir si longtemps sur le territoire de la république? S'il n'avait rien à se reprocher, pourquoi le livrer? Eût-il été coupable, ne devait-il point, comme tous ses camarades, participer à l'amnistie, n'ayant été aucunement excepté? D'ailleurs, quinze ans de domicile à Prevesa lui ont bien acquis le titre de citoyen de cette ville, et par conséquent de citoyen français (1). N'est-ce point assez pour réclamer sa liberté?

A cette époque se trouvait à Corfou le secrétaire de l'ambassadeur français près la

(1) Prevesa appartenait alors à la République Française.

Porte Ottomane. Il y avait amené un bâtiment chargé de blé, et apporté une somme d'argent pour la solde et l'entretien des troupes françaises répandues dans les îles vénitiennes. Le général lui remet le mémoire, après l'avoir apostillé de la manière la plus intéressante. On a su depuis qu'Aubert-Dubayet avait employé, mais en vain, tout son crédit à la Porte pour obtenir l'élargissement d'Andruzzo. « Je vous donnerais trois millions, lui dit le visir, plutôt que de vous lâcher cet homme. »

## CHAPITRE L.

*Les deux voyageurs retrouvent leurs trois compagnons à Corfou. Arrivée dans cette ville du jeune Beauharnais, portant la nouvelle de la réunion des îles Ioniques à la République Française. Fête.* DIMO *laisse à Corfou* JEAN STEPHANOPOLI *pour y attendre* BEYZANDÉ, *et part pour Venise, de là pour Milan; là, il renvoie* MICHEL STEPHANOPOLI *dans ses foyers. Il se rend, avec* GALLONI *et* STEPHANOPOLI, *à Paris, où il rend compte de son voyage au général* BUONAPARTE, *et lui remet les renseignemens qui faisaient l'objet de sa mission.*

DIMO avait retrouvé à Corfou l'ami Galloni et les deux neveux qu'il y avait laissés, lorsqu'il partit pour la Morée. Son retour et celui de Stephanopoli furent d'autant plus agréables, qu'ils avaient couru, dans leur voyage, les plus grands dangers. Jean Stephanopoli rendit compte à son oncle des renseignemens importans qu'il avait successivement recueillis d'un grand nom-

bre de chefs de l'Albanie. C'était le fruit de l'audacieuse et prudente sagacité d'un homme capable de bien conduire toutes sortes d'affaires politiques.

D'après les connaissances acquises sur presque toute la Grèce, les commissaires avaient lieu d'espérer que le gouvernement tyrannique de ce pays allait disparaître, et que la gloire de régénérer la plus belle nation de l'antiquité était réservée à la République Française. Il ne leur restait plus rien à desirer que de retourner, le plus tôt possible, en Italie, pour remettre au général Buonaparte le résultat de leur mission; mais le mauvais temps retarda leur départ. Sur ces entrefaites, le premier dimanche de novembre (v. st.), pendant qu'on célébrait la fête de St. Spiridion, patron de l'île, au moment où on faisait la procession, arrive le jeune Beauharnais, portant la nouvelle officielle de la réunion des îles Ioniques à la République Française. Il fut reçu avec des applaudissemens universels et ces cris unanimes : « Vive la République Française! vive Buonaparte! vive l'envoyé de la grande nation! » St. Spiridion, disait-on, vient de faire un miracle.

A la fête du patron succéda celle de la patronne. Elle portait l'empreinte de la simplicité et de la reconnaissance. On l'avait annoncée la veille par une illumination générale. Le matin l'artillerie des forteresses donna le premier signal de la fête. Les troupes françaises, cisalpines et vénitiennes, se rendirent en armes à l'esplanade, place de Corfou, ainsi nommée à cause de son grand espace, qui peut contenir six mille hommes rangés en bataille. Ces troupes firent un feu continuel pendant une heure et demie; les vaisseaux qui se trouvaient dans le port leur répondirent par des décharges réitérées. Le reste de la journée fut consacré à danser sur les places et dans les rues.

Le temps était devenu plus favorable, les commissaires, conformément à l'ordre du général, furent admis dans un brick qui partait pour Venise; avec eux se trouvaient le jeune *Beauharnais*, *Varèse*, commissaire-ordonnateur-général de la marine dans les îles Ioniques, *Cappadoca* et *Bondioli*, deux députés de Corfou, chargés d'aller à Milan remercier Buonaparte de la réunion de ces îles à la République Fran-

çaise. Beauharnais débarqua à Monfredonia pour se rendre à Naples, et de cette ville à Rome, avec des dépêches du général. On arriva après quatorze jours de navigation.

Les commissaires avaient laissé à Corfou Jean Stephanopoli, chargé d'attendre l'arrivée de Beyzandé et le retour d'un exprès qu'ils avaient envoyé à Janina. Ils mouillèrent à Malamoco (1), à côté de treize bâtimens chargés de troupes françaises pour Corfou. *Varèse* passe sur un de ces bâtimens, pour s'informer des affaires d'Italie. Peu de temps après il revint bien triste : il avait appris que les Etats de Venise, par une des conditions du traité de paix, avaient été cédés à l'empereur qui, à la fin du mois de frimaire, devait en prendre possession, et que le général Buonaparte était parti pour Rastadt. Cette nouvelle fut, pour tous ceux qui se trouvaient dans le bâtiment, un coup de foudre; les commissaires surtout éprouvèrent le plus grand embarras, ayant à rendre compte au général du résultat de leur mission. Venise ne présen-

(1) Rade à deux lieues de Venise.

tait plus cet enthousiasme, cette joie qui brillaient sur tous les visages au moment de leur départ. Il y régnait une tristesse, un silence profond. Les voyageurs n'y restèrent que vingt-quatre heures ; ils se hâtèrent d'arriver à Milan ; là le commissaire des guerres Villemanzyr se fit un nouveau plaisir de voler au-devant de leurs besoins et de leurs vœux. A défaut de voitures publiques, Dimo loua une voiture particulière pour trois personnes, pour lui, son neveu Stephanopoli et l'ami Galloni. Michel Stephanopoli fut renvoyé de Milan au sein de sa famille, à Ajaccio.

Les commissaires ne se dissimulaient point le danger qu'ils avaient à courir dans une route infestée de voleurs ; mais le désir de terminer leur voyage l'emporta sur toute autre considération. Le premier soir, le hasard les servit assez heureusement pour leur faire trouver deux voitures qui devaient faire le même chemin ; dans l'une était un général de brigade avec son épouse, son aide-de-camp et deux domestiques à cheval ; dans l'autre quatre officiers français ; dans les trois voitures on était également armé, précaution d'autant plus nécessaire, que

depuis Turin jusqu'à Suse, le chemin était couvert de croix plantées à chaque endroit où l'on avait commis un meurtre. Le cinq nivôse on traversa le Mont-Cenis; on ne put savoir à Lyon si Buonaparte était à Rastadt : dans l'incertitude, on partit pour Strasbourg; mais, à Besançon, Dimo, par la voie d'un journal, apprit que le général était à Paris; il congédia la voiture, et profita de la diligence, qui partait cette même nuit pour cette ville.

En arrivant à Paris, le premier soin de Dimo fut de prévenir de son retour le général Buonaparte; il lui envoya son neveu Dimo Stephanopoli, sous-lieutenant à la suite de la quarante-unième demi-brigade d'infanterie de ligne. Le portier et le factionnaire lui défendent l'entrée; le lieutenant insiste: on lui demande son nom; on le porte au général. Il entre, annonce l'arrivée de son oncle, et demande pour lui une audience; elle est accordée pour le lendemain à onze heures du matin. Cette faveur, dit ingénuement Dimo, nous délassa de nos fatigues, et nous fit oublier les dangers multipliés de ce voyage.

Le lendemain il se présenta chez Buona-

parte, conduit par Stephanopoli et l'ami Galloni. A l'aspect du vieillard le général éprouve une vive émotion. Dimo, pendant son voyage, avait perdu la vue par une cataracte, ou du moins il ne voyoit que très-confusément les objets; mais, le cœur rempli des grands souvenirs d'une mission qui lui en devenait plus chère, il parle en ces termes :

« CITTADINO GENERALE,

« Viaggiando nel Levante, in virtù dell' instruzione, che mi avete data in Milano, ebbi occasione di frequentar gli abitanti della Morea, dell' Albania, della Rumelia, e indirettamente quelli di Costantinopoli, e divenuto interprete di loro voti, vengo a presentarvi i loro omaggi, e l'impazienza di vedervi arrivare in quei lidi.

« La Grecia, cittadino generale, e degna della libertà e l'aspetta da voi; il grido delle sorprendenti vostre vittorie, e più ancora quello delle vostre virtù scosse quei popoli dal sonno letargico della schiavitù, in cui da più secoli erano sepolti; e desti in essi i sentimenti de loro antenati, sono pronti a far

qualunque sacrifizio per iscuotore il giogo; ma senza la vostra presenza, senza l'appoggio di alcune vostre truppe, senza un punto di reunione, temono d'esporre la nazione intiera ad un esterminio totale, di cui sono minacciati dal Turco.

A voi, anima generosa, a voi solo è riservata la gloria di regenerare la più bella nazione dell' antichità, di vendicare l'umanità di tanti oltraggi sofferti dal gran tiranno, e purgar la terra d'un mostro, che fattosi padrone della vita, dell' onore, e dei beni de suoi sudditi, ne abusa orribilmente. Voi liberaste l'Italia, abbateste la rabia dei nemici della rivoluzione, salvaste la Francia, e faceste delle isole Greche del mar Ionico, parte integrante della Republica Francese. Epure non siete ancora al termine della vostra carriera: Bizanzio v' attende; per portar i limiti della libertà gallo-grecha nel Bosphoro di Tracia e nel Ponte-Usino, basta la vostra presenza.

Compite la vostra grand' opera; i Turchi stessi vi benediranno; essi portano già la cocarda tricolore nascosta nel seno. I Greci tengono lampade accesa dinanzi al vostro ritratto per segno d'adorazione, come al dio

della libertà, e porgono voti al cielo per la conservazione de vostri giorni, come pegno sicuro della loro futura e prossima felicità. »

« CITOYEN GÉNERAL,

« En voyageant dans le Levant, conformément à l'instruction que vous m'avez donnée à Milan, j'ai eu occasion de fréquenter les habitans de la Morée, de l'Albanie, de la Romélie, et indirectement ceux de Constantinople: interprète de leurs vœux, je viens vous présenter leurs hommages, et vous témoigner avec quelle impatience ils soupirent après votre arrivée dans leur pays.

« La Grèce, citoyen général, est digne de la liberté, et c'est de vous qu'elle l'attend. Le bruit de vos étonnantes victoires, et plus encore celui de vos vertus, a tiré ces peuples du sommeil léthargique de l'esclavage, dans lequel ils étaient ensevelis depuis plusieurs siècles : en eux se sont réveillés les sentimens de leurs aïeux. Ils sont prêts à faire toute sorte de sacrifices pour secouer le joug; mais, sans votre présence, sans l'appui de quelques-unes de vos troupes, sans un point de réunion, ils craignent d'exposer

la nation entière à un massacre général, dont ils sont menacés de la part du Turc.

« A vous seul, généreux héros, à vous seul est réservée la gloire de régénérer la plus belle nation de l'antiquité, de venger l'humanité de tant d'outrages qu'elle a soufferts de la part du grand tyran, et de purger la terre d'un monstre qui, s'étant rendu l'arbitre de la vie, de l'honneur et des biens de ses sujets, fait un horrible abus de son pouvoir. Vous avez délivré l'Italie, étouffé la rage des ennemis de la révolution, sauvé la France, et fait, des îles grecques de la mer Ionique, une partie intégrante de la République Française. Vous n'êtes cependant pas encore au terme de votre carrière. Bysance vous attend : pour étendre les limites de la liberté gallo-grecque dans le Bosphore de Thrace et le Pont-Euxin, il ne faut que votre présence.

« Accomplissez votre grand œuvre, vous serez béni des Turcs eux-mêmes. Ils portent déjà la cocarde tricolore, cachée sur leur sein (1). Les Grecs ont une lampe allu-

(1) Par ces Turcs, on entend ceux qui n'ont aucune part au gouvernement, tels que les cultivateurs, les commerçans, etc.

mée devant votre portrait, en signe d'adoration, comme au dieu de la liberté. Ils adressent des vœux au ciel pour la conservation de vos jours, gage assuré de leur future et prochaine félicité. »

Après ce discours, Dimo remit au général les renseignemens qui faisaient l'objet de sa mission dans l'ordre suivant :

*Ransegnamenti presi sull' Albania, la Rumelia e la Morea.*

«Cittadino Generale,

« L'Albania dividessi in due parti, l'una limitrofa della Dalmazia, è abitata da Turchi, e da christiani catolici; questi ultimi fanno la forza del Passa di Scutari, ma oppressi sotto un giogo, che divien loro, ogni giorno, più insopportabile, sono pronti ad unirsi alla prima-potenza christiana, che si presenta per far la conquista di quei paesi.

« I Bocchesi, che sono al numero di 10 miglia uomini d'armi, presentamente sudditi dell' imperatore, e i Montenegrini al numero di 25 miglia uomini in circa, independenti e nemici naturali dal nome turco, gli

uni e gli altri del rito greco, popoli agguerriti, occupano le frontiere della Dalmazia dal mare sino alla montagna ; questi ultimi sono sempre disposti di molestare i Turchi in quella parte, quando essi Turchi hanno la guerra con qualche potenza.

«L'altra parte dell' Albania che commincia dalla Vallona distante dalle frontiere della Dalmazia 100 mila, e va fino all' istmo della Morea , tutta questa estensione di paese di 200 mila in circa di lunghezza, e parimente abitata da Turchi et da Greci ; questi ultimi formano almeno li sei settimi della popolazione ; tutto questo spazio di paese e governato despoticamente da cinque passa, che si fanno la guerra frà di loro, frà i quali Eli-Passa il più ricco, ed il più potente tende al despotimo assoluto dell' Albania, ed ha già soggiocato due di essi ; quello di Delvino, a cui ha sustituto il figlio, e l'altro della Vallona ; il quale vinto e soggiocato , va cercando di formare delle aleanze cogli altri Passa per opporsi alle forze d'Eli-Passa.

«La Scimarra, la di cui giurisdizione contiene 19 villaggi, che formano dieci mila uomini d'armi in circa, tutti Greci vissuti

liberi e independenti da 300 anni, a questa parte, han pur dovuto cedere alle forze d'Eli-Passa; ora questo Passa trovassi nella citta di Gianina, luogo di sua residenza ordinaria, laquale metropoli contiene 30 mila abitanti, de quali due terzi Greci, 300 villaggi formanola sua guirisdizione, tutti abitati da Greci, al numero di 100 mila uomini d'armi; in somma comminciando da *Prevesa* appartenente ai Francesi, e andando verso *Sugli* distante 6 ore di camino da Prevesa, popololibero e independente, *Arta*, ch'è al fondo del golfo di Prevesa, Gianina, e tutto lo spazio contenente fra i due golfi di Prevesa e di Lepante, sino all' istmo della Morea, che chiamansi pure Rumelia; contansi 300 mila uomini d'armi Greci, e 40 mila Turchi in tutto il dominio d'Eli-Passa.

« Tutte queste notizie sono il risultato da conferenze avute con varj capi di tutti quei luoghi; i quali ci hanno pure confidati i mezzi da adoperarsi, in caso che voi, generale, aveste qualche mira in quella nazione, che geme da più secoli sotto il giogo il più tirannico, che abbia mai esistito sulla terra.

« In tal caso vi presentiamo un piano, che

farà conoscere quanto sia facile a dar la libertà a tutti i popoli del Levante. »

*Renseignemens sur l'Albanie, la Romélie et la Morée.*

« CITOYEN GÉNÉRAL,

« L'Albanie se divise en deux parties; l'une, limitrophe de la Dalmatie, est habitée par des Turcs et des chrétiens catholiques : ces derniers font la force du pacha de *Scutari;* mais, opprimés sous un joug qui leur devient de jour en jour plus insupportable, ils sont prêts à s'unir à la première puissance chrétienne qui se présentera pour faire la conquête de ce pays.

« Les habitans des Bouches de Cataro sont au nombre de dix mille hommes en état de porter les armes; ils sont maintenant sous la domination de l'Empereur (1). On compte, parmi ceux qui habitent le Monte-Negro, environ vingt-cinq mille hommes, tous indépendans, ennemis mor-

(1) Depuis le traité de Campo-Formio.

tels du nom turc; les uns et les autres suivent le rite grec. Ces peuples aguerris occupent la frontière de la Dalmatie, depuis la mer jusqu'à la montagne. Ces derniers sont toujours disposés à chagriner les Turcs dans cette partie, quand ceux-ci ont la guerre avec quelque puissance.

« L'autre partie de l'Albanie commence à la Vallona, distante de cent milles des frontières de la Dalmatie, et s'étend jusqu'à l'isthme de la Morée. Toute cette étendue de pays, dont la longueur est environ de deux cents milles, est pareillement habitée par des Turcs et des Grecs. Ces derniers forment au moins les six septièmes de la population. Tout ce pays est gouverné despotiquement par cinq pachas qui se font la guerre entr'eux. Le plus riche et le plus puissant, c'est Ali-Pacha; il tend au despotisme absolu de l'Albanie, et a dejà subjugué deux de ses collègues, celui de *Delvino* qu'il a remplacé par son fils, et celui de la Vallona qui, vaincu et subjugué, cherche à contracter des alliances avec les autres pachas, pour s'opposer aux forces d'Ali-Pacha.

« La *Chimarra* compte, sous sa juris-

diction, dix-neuf villages, peuplés d'environ dix mille hommes en état de porter les armes, tous Grecs et indépendans depuis trois cents ans. Ils viennent cependant d'être obligés de céder aux forces d'Ali-Pacha. Celui-ci fait maintenant sa résidence à Janina, ville capitale, qui contient trente mille habitans, dont deux tiers sont Grecs. On compte, sous sa jurisdiction, trois cents villages, tous habités par des Grecs, au nombre de cent mille hommes capables de servir : au total, en commençant par Prevesa, qui appartient aux Français, et allant vers *Sugli*, à six lieues de Prevesa, séjour d'un peuple libre et indépendant, *Arta*, qui est au fond du golfe de Prevesa, Janina et toute l'étendue de terrain entre les deux golfes de Prevesa et de Lépante jusqu'à l'isthme de la Morée, qu'on appelle *Romélie*, offrent trois cents mille Grecs en état de manier les armes, et quarante mille Turcs. C'est tout ce qu'Ali-Pacha compte de sujets soumis à sa domination.

« Tous ces renseignemens sont le résultat des entretiens que nous avons eus avec les principaux de ces lieux. Ils nous ont confié les moyens qu'ils ont de vous seconder,

dans le cas où vous auriez, citoyen général, jeté les yeux sur cette nation qui gémit, depuis plusieurs siècles, sous le joug le plus tyrannique qui jamais ait existé. En ce cas, nous vous présentons un plan qui vous fera connaître combien il est facile de donner la liberté à tous les peuples du Levant. »

*Piano sulla Morea.*

« Cittadino Generale,

« La conquista di tutta la Grecia dipende della presa della Morea. Quella pen'isola ha di circuito 750 mila, ed è quasi rotonda, il più ricco paese in produzioni, che vi sià in tutto il Levante, qualunque altre volte avessé più di 2 milioni d'abitanti; attualmente contansi 300 mila, compreso 27 mila Turchi, e 40 mila Mainotti, le forze dei Turchi consistono in 6 fortezze poco armate e mal custodite, che sono Patra nel golfo di Lepante, Neocastròn, Modon, Corone, Napoli di Romania e Monovassia; basta la discesa di una armata da dieci a dodici mila uomini, colle forze dei Mainotti; 2 o 3 fregate nel golfo di

Lepante per impedire il passo degli Albanesi Turchi, e 6 navi di linea nel mare di Napoli di Romania per non permettere l'arrivo di qualche soccorso ai Turchi che potrebbe arrivar loro da quella parte; tutte queste precauzioni prese i Turchi, non farebbero resistenza a rendersi, ai quali d'altronde la libertà non ripugna.

«Un' altra precauzione resta a prendere, che consiste ad occupare l'istmo Kamigli : quel istmo largo 6 mila è chiuso dalla parte della terra-ferma da montagne scoscese, e non vi è che una unica strada che conduce dentro alla Morea. Importa che quel passo sià occupato o da Francesi, o da Greci rivoluzionarj. Queste precauzioni necessarie non solamente vi assicurano il possesso della Morea, paese fertilissimo, mà v'aprono la strada a rendervi in breve tempo padrone di tutta la Grecia.

«I popoli dell' Albania greca, subito visto i Francesi impadroniti di quella ricca pen'isola, s'insorgeranno, e vi daranno forze per passar più oltre : j Francesi saranno ricevuti dai Greci a braccie aperte.

«Noi, cittadino generale, incaricati per l'istruzione, che ci avete data di riconoscere

lo spirito politico dei popoli dell' Albania, abbiamo avuto occasione di riconoscere quello di tutta la Grecia, poichè essendo noi Greci e Francesi, ed arrivando colà latori di vostre lettere pel general Gentili, i Greci ebbero tanta fiducia in noi, che venivano da tutte le parti a deporci tutti i loro sentimenti, e i mezzi, che possono condurli alla libertà; e siate certo, cittadino generale, che ci siamo condotti con tutta l'importanza che esigono affari di tanta grandezza, e non abbiamo risparmiato ne fatiche, ne pericoli, come lo faremo all' avvenire, se fosse necessario, per renderci degni della vostra stima e della vostra protezione. »

*Plan sur la Morée.*

« CITOYEN GÉNÉRAL,

« C'est de la conquête de la Morée, que dépend celle de toute la Grèce. Cette péninsule a 750 milles de circuit; elle est presque ronde : c'est, en productions, le plus riche pays de tout le Levant; il comptait autrefois plus de deux millions d'habitans, actuellement ce nombre est réduit à trois

cent mille, en y comprenant vingt-sept mille Turcs et quarante mille Mainotes. Les forces des Turcs consistent en six places fortes, peu armées et mal gardées, Patras dans le golfe de Lépante, Neocastron, Modon, Corone, Naples de Romanie et Monembasie. Il suffit de la descente d'une armée de dix ou douze mille hommes réunis aux Mainotes, de deux ou trois frégates dans le golfe de Lépante, pour empêcher le passage des Albanais Turcs, et le six vaisseaux de ligne sur la mer de Naples de Romanie, pour arrêter toute espèce de secours qui pourrait arriver aux Turcs. D'après toutes ces mesures, les Turcs ne feraient aucune difficulté de se rendre; ils ne sont point d'ailleurs éloignés de la liberté.

« Il reste une précaution à prendre, celle d'occuper l'isthme de Kamigli (1): cet isthme est large de six milles; il est fermé, du côté de la terre-ferme, par des montagnes escarpées, et, de là, il n'y a qu'un seul sentier qui conduise dans la Morée. Il est important que ce passage soit occupé ou par les Français, ou par les Grecs révolution-

(1) L'isthme de Corinthe.

mires. Ces mesures indispensables non seulement vous assurent la possession de la Morée, pays très-fertile ; mais encore elles vous ouvrent la route pour vous rendre bientôt le maître de toute la Grèce.

« Les habitans de l'Albanie grecque, une fois qu'il verront les Français en possession de cette riche péninsule, s'insurgeront, et vous donneront des forces pour aller en avant ; les Français seront reçus des Grecs à bras ouverts.

« Citoyen général, chargés, par l'instruction que vous nous avez donnée, de reconnaître l'esprit politique de l'Albanie, nous avons eu occasion d'observer en même temps celui de toute la Grèce ; étant Grecs et Français, arrivant dans ces îles, porteurs de vos dépêches pour le général Gentli, les Grecs eurent en nous tant de confiance, qu'ils venaient de tous côtés nous communiquer tous leurs sentimens, et les moyens qui peuvent les conduire à la liberté. Soyez persuadé, citoyen général, que nous nous sommes conduits avec toute l'importance qu'exigent de si grandes affaires ; que nous n'avons épargné ni fatigues, ni périls ; et que, ce que nous avons fait, nous

le ferions encore, si c'était nécessaire pour mériter votre estime et votre protection.»

*Ransegnamenti su Maina.*

«CITTADINO GENERALE,

«Il bei di Maina mi disse che vi scriveva che v'avrebbe mandato il suo figlio per darvi personalmente tutti i ransegnamenti dello stato attuale del popolo di Maina, e mi pregò d'aspettarlo a Corfu por condurvelo a Milano. 54 giorni passarono senza vederlo arrivare, e m'imagino che i corsari tripolini, che occupavano il passo di Coron, e di Modon visitando tutti i bastimenti, che passavano saran stato il motivo della sua tardenza.

«Finalmente il giorno avanti la mia partenza da Corfù ricevei un biglietto da un amico di Zante, che mi diceva esser arrivato in quell' isola; sicche lasciai à Corfù giovanni Stephanopoli, mio nipote, per riceverlo e condurvelo a Milano.

«Arrivato in Venezia seppi, primà di sbarcare, la vostra partenza per Rastad, ed approfitai dei bastimenti carichi di truppe per

Corfù, per informare mio nipote, bisogna che Beisande saputa la vostra partenza sene sià ritornato à casa sua; devo dunque supplire alla sua mancanza, e darvi tutti li ransegnamenti di quel paese, che sono a mia cognizione.

«Maina è il cap Corso della Morea, abitata dai veri discendenti dei Lacedemoni, che non hanno ancora molto degenerato da quelli. La popolazione monta a 40 mila anime, e quella degli uomini atti all' arme in tutte le occasioni ascendessi a 15 mila. Quatunque un tal numero paja esagerato, non lo è in verità per la quantità di Greci, che da altre parti ivi si rifugiano.

«Da una trentena d'anni in quà sono in apparenza sudditi al Turco, pagano un piccolo tributo, con patto però che i Turchi non entrino nel loro territorio.

«Tutto il paese è diviso in 15 distretti; ciascheduno ha un capitano investito di tutti i poteri, che governa con autorità assoluta, ma il fatto siè che nessuno di quegli osa maj metter in uso i suoi poteri, perchè diverebbero nulli in facia di un popolo, che si crede sempre libero.

«Sopra i 15 capitani vi è un bei, che, in

virtù della sua dignità, potrebbe reprimere i capricci et l'ingiustizia de capitani; ma l'istesso motivo, che tiene in freno questi, e gli obliga di trattar. fraternamente i popoli, tiene isolato il bei nel suo distretto, e non è che la dolcezza, e la saviezza della di lui condotta, che lo possano rendere riguardevole.

«Il bei Gligoracci, che risiede nel porto di Maratognisi, a cui habbiamo portato la vostra lettera, non è il bei attuale, ma l'ex-bei, che ha governato in questa dignità per lo spazio di 16 anni, con sodisfazione generale del popolo, di maniera che gli conserva ancora l'amore e la stima, di cui si è reso degno durante il suo governo.

«Egli è ricco di beni fondi d'una entrata annuale di 26 mila franchi Francesi, oltre quella che ne ricava dal ponte, di cui è padrone : una gran parte de suoi beni fondi l'ha venduta per pagare il tributo delle famiglie povere, che si rifugiano nel suo distretto ; per farvi conoscere, cittadino generale, quantò l'ex-bei Gligoracci sia degno di condurre gli uomini, devo rapportarvi quì un fatto di cui ho piena conoscenza : in un certo anno del suo governo, la sua entrata,

come bei, montò a 1008 mil. fr. trovavassi allora nel distretto di Citries e nei 40 giorni, che mise per arrivare a casa sua, distribuì generosamente alle povere famiglie tutta quella somma, ed arrivò in casa sua senza un soldo.

« *Cumunduro* è il bei attuale; egli non pervenne a quella dignità, che per mezzo d'intrighe; trovandosi in Costantinopoli per lavarsi di una colpa, di cui fù accusato, ebbe luogo di far delle conoscenze frà i Turchi, e pervenne a forza di maneggi, e di danaro di farsi nominar bei di Maina; al suo ritorno nelle Citries, i popoli non volevano riconoscerlo; vi furono dei combattimenti, e certamente non sarebbe stato amesso, se l'ex-bei Gligoracci non avesse preferito ritirarsi in casa sua, e viver in pace, più tosto che servir un tiranno, che non sà ricompensare quelli che lo servono, e che l'hanno servito, che col mandar a prenderli la testa, per ereditar i loro beni.

« Tanto i capitani, come il bei, non hanno altro stipendio che quello, che tiranno dal popolo nella maniera seguente. Il capitano è il solo compratore dell' oglio del suo distretto. In un certo giorno dell' anno ne fis-

sano il prezzo, ed allora tutti sono obligati portarlo a lui per il prezzo convenuto. Su di ciò lui ne tira un interesse sufficiente pel mantenimento della casa sua, con 30 uomini armati, che tiene per sua guardia.

« Oltre l'oglio, Maina produce della seta, del cotone, e bestiame minuto; il clima di Maina, quantunque situata al trentesimo sesto grado, è temperato, perchè è tutto colline, e montagne; l'aria e l'aqua sono perfette, eccettuato in alcuni luoghi dalla parte di Monovassià, di Mistrà, e certi altri luoghi. Gli uomini sono sani, e molto agili, sobrj, modesti e coraggiosi; quante volte sono stati attaccati dai Turchi, e che l'hanno sempre rispinti! Non cedono mai; ma quando i Turchi sono di molto superiori in forze, usano d'un stratagema, che fin ora ha loro sempre riuscito; hanno delle spelonche sulla riva del mare, ove, prima di cominciar le ostilità, mettono in salvo le loro famiglie, con tutti i loro mobili; alcune di quelle spelonche sono spaziosissime, capaci di contenere 2 o 3 mila famiglie; nella magior parte di esse vi sono delle sorgenti di aqua; l'entrata è inaccessibile sopra precipizj, che spaventano il forestiere.

«Prese tutte queste precauzioni s'avanzano al nemico, si postano, e l'aspettano, e quando si vedono vicini a soccombere, fanno la loro ritirata, e si dispergono per quelle montagne, e non finiscono maj, particolarmente di notte di tormentarlo, e batterlo in dettaglio e forzarlo alla ritirata, con perdite considerevoli.

« Se qualche nazione volesse servirsi dei Mainotti per fare une discesa nella Morea, il solo mezzo di servirsene, sarebbe quello di farne delle leve di battaglioni assoldati, per servirsi in qualità di truppe leggiere; l'odio che portano ai Turchi radoppierebbe il loro coraggio contro di essi, essendo appoggiati sopra tutto da una armata, alla testa della quale vi fosse Buonaparte. »

*Renseignemens sur Maina.*

« Citoyen Général,

«Le bey de Maina me dit qu'il vous écrivait et vous envoyait son fils, pour vous donner, en personne, tous les renseignemens relatifs à l'état actuel des Mainotes; il me pria de l'attendre à Corfou, pour le conduire à Milan, et vous le présenter. Il

s'écoula cinquante-quatre jours, sans que je le visse arriver, et je m'imaginai que les corsaires de Tripoli, qui occupaient le passage de Coron et de Modon, en visitant tous les bâtimens, avaient occasionné son retard.

« Enfin, un jour avant mon départ de Corfou, je reçus un billet d'un ami de Zante, qui m'annonçait l'arrivée de Beyzandé; je laissai à Corfou Jean Stephanopoli, mon neveu, pour le recevoir et l'accompagner à Milan.

« Arrivé à Venise, avant de débarquer, j'appris votre départ pour Rastadt; je profitai des bâtimens chargés de troupes pour Corfou, et fis savoir cette nouvelle à mon neveu. Beyzandé, instruit de votre départ, s'en sera sans doute retourné dans ses foyers : je dois donc suppléer à son défaut, et vous donner, sur ce pays, tous les renseignemens qui sont à ma connaissance.

« Maina est le cap corse de la Morée, séjour des vrais descendans des Lacédémoniens, dont ils n'ont pas beaucoup dégénéré. Sa population s'élève à 40 mille ames; il y a quinze mille hommes capables,

dans tous les temps, de prendre les armes : quoique ce nombre paraisse exagéré, il ne l'est pas, en y comptant les Grecs qui viennent de toutes parts s'y réfugier.

«Depuis une trentaine d'années qu'ils sont soumis en apparence à la Porte Ottomane, les Mainotes paient un léger tribut, à condition que les Turcs ne mettront point le pied sur leur territoire.

« Tout ce pays est divisé en 15 districts ; chacun d'eux reconnaît un capitaine investi de tous les pouvoirs, qui gouverne avec une autorité absolue ; mais aucun de ces chefs n'oserait user de ses pouvoirs ; ils seraient bientôt nuls chez un peuple qui se croit toujours libre.

« Au-dessus de ces 15 capitaines, est un bey qui peut, en vertu de sa dignité, réprimer leurs caprices et leur injustice ; mais ce même motif qui tient en respect ces capitaines, et qui les force de se comporter fraternellement envers les peuples, tient aussi le bey isolé dans son district ; ce n'est que la douceur et la sagesse de sa conduite qui lui peuvent attirer la considération publique.

«*Gligoracci*, qui réside sur le port de Ma-

rathonice, auquel nous avons porté votre lettre, n'est point le bey actuel, c'est l'ex-bey qui, pendant seize ans, a gouverné Maina avec la satisfaction générale du peuple, qui lui conserve toujours l'amour et l'estime dont il s'est rendu digne pendant le temps qu'il a régi ce pays.

« Il est riche de vingt-six mille francs de rente annuelle, outre ce qu'il reçoit du port, dont il a la propriété. Il a vendu une grande partie de ses biens-fonds, pour payer le tribut des familles pauvres qui se réfugient dans son district. Pour vous faire connaître, citoyen général, combien l'ex-bey *Gligoracci* est fait pour conduire les hommes, je dois vous rapporter ici un fait dont j'ai pleine connaissance. Le revenu d'un an de sa place de bey se montait à cent huit mille francs; il se trouvait dans le district de Cytries, et, dans les quarante jours qu'il mit pour arriver à sa maison, il distribua aux familles pauvres toute cette somme, et il arriva chez lui sans un sou.

« *Cumunduro* est le bey actuel; il n'est parvenu à cette dignité que par intrigues: se trouvant à Constantinople, pour se justifier d'un délit dont il était accusé, il eut

occasion de former des liaisons avec des Turcs, et réussit, à force de manœuvres et d'argent, à se faire nommer bey de Maina. A son retour à Cytries, le peuple ne voulait point le reconnaître ; il se livra différens combats, et certainement il n'aurait pas été reconnu en qualité de bey, si l'ex-bey Gligoracci n'eût préféré se retirer dans sa maison, et vivre en paix, plutôt que de servir un tyran, qui ne sait récompenser ceux qui le servent et qui l'ont servi, qu'en envoyant chercher leur tête, pour hériter de leurs biens.

« Les capitaines et le bey n'ont d'autres émolumens de leur place, que ce qu'ils retirent du peuple de la manière suivante : chaque capitaine est le seul qui achète l'huile de son district ; à certain jour de l'année, il en fixe le prix, et alors tout le monde est obligé de la lui apporter à ce prix. Là-dessus il retire un bénéfice assez considérable pour l'entretien de sa maison, de trente hommes armés, qu'il a pour sa garde.

« Outre l'huile, Maina produit de la soie, du coton, et du menu bétail. Le climat de Maina, quoique pays situé au trente-sixième degré, est tempéré, parcequ'il est tout col-

lincs, ou tout montagnes ; l'air et l'eau sont parfaits, excepté dans quelques endroits du côté de Monembasia, de Misitra, et ailleurs. Les hommes y sont sains, très-agiles, sobres, modestes et courageux. Que de fois ils ont été attaqués par les Turcs, qu'ils ont toujours repoussés! Jamais ils ne leur cèdent. Mais lorsque les Turcs se présentent avec des forces très-supérieures, ils usent d'un stratagême qui, jusqu'à ce moment, leur a réussi. Ils ont des grottes sur les bords de la mer où, avant de commencer les hostilités, ils mettent en sûreté leurs familles avec tout leur mobilier. Quelques-unes de ces grottes sont très-vastes, et peuvent contenir deux ou trois mille familles. La plupart d'entre elles ont des sources d'eau; leur entrée est inaccessible; elle est sur des précipices qui épouvantent les étrangers.

« Après avoir pris toutes ces précautions, les Mainotes, s'avancent vers l'ennemi, se postent et l'attendent. S'ils se voient sur le point de succomber, ils font leur retraite, et se dispersent à travers les montagnes. Ils ne cessent de le tourmenter, sur-tout pendant la nuit, de le battre en détail, et

de le forcer à la retraite avec des pertes considérables.

« Si quelque nation voulait s'associer les Mainotes pour faire une descente dans la Morée, le seul moyen de les utiliser, serait de lever parmi eux des bataillons soldés, pour servir en qualité de troupes légères. La haine qu'ils portent aux Turcs redoublerait contre eux leur courage, sur-tout s'ils étaient appuyés d'une armée qui aurait à sa tête Buonaparte. »

*Notizie delle isole Greche appartenenti in oggi alla Republica Francese, una e indivisibile.*

AL CITTADINO GENERAL BUONAPARTE.

« Cittadino Generale,

« Le isole Greche del mar Ionico sono al numero di otto, che sono Corfù, Paxò, Santa-Maura, Itaca, Ceffalonia, Zante, Zirigo e Zirigotto.

« L'isola di Corfù situata al quarantesimo grado di longitudine, ed al trentasettesimo e mezzo di lattitudine, è poche mila fuori del golfo Adriatico, e trè mila distante

dall' Albania; ha di circuito cento mila, e fa settanta mila abitanti, quale tiene un porto grande, e sicuro, guardato da due fortezze inespugnabili chiamate, l'una fortezza nuova, e l'altra vechia, ed' in mezzo a queste è situata la cità.

«La forza della sua produzione è l'olio; fà pochissimo grano e poco vino, ma tira tutte le sue derate dalla terra-ferma dell' Albania; gode d'una aria perfetta; gli uomini sono sani, e di buona costituzione, ed' hanno ricevuto la notizia della loro unione alla Republica Francese con una gioia inesprimabile.

« Paxò, distante da Corfù verso mezzo giorno sei mila, e dal porto trenta, ha di circuito venticinque; tutta la sua produzione consiste in olio, che produce in abbondanza per la fertilità del suo terreno per tal genere di frutto. Il suo porto è buono per bastimenti mercantili; la sua aria è perfetta, e gli uomini di buona costituzione. La sua popolazione è di venti mila anime.

« Santa-Maura, distante da Corfù settanta mila, ha di circuito trenta. Il suo terreno è fertilissimo, e produce molto olio, e anche del grano e del vino; mà le saline, che

vi sono, rendono l'aria malsana; avvi un ponte stretto, ch' appena puol passarvi un uomo di frontè, che communica alla terraferma; il suo porto è sicuro per bastimenti mercantili, ed' è guardato, come pare, il ponte da una fortezza guarnita di buoni cannoni. La sua popolazione è di trenta mila abitanti.

« Itaca, distante da Santa-Maura quatro mila, non ha di circuito che sei; la sua produzione consiste in grano, e qualche poco d'olio, l'aria è perfetta, e gli uomini di buona costituzione, e di buoni costumi, e la sua popolazione è di cinque mila abitanti.

« Ceffalonia, distante da Itaca un miglo, ne ha di circuito cento cinquanta, e fa ottanta mila abitanti; le sue produzioni consistono in uva passa, e in olio; ma la sua più grande rissorsa è la navigazione, poicchè mette in mare cento cinquanta bastimenti, cinquanta de quali portano da dieci a ventiquatro cannoni ogniuno. Vi sono uomini di gran merito, e sinceramente patriotti; le sue municipalità sono composte d'uomini istruiti; le proclamazioni, che hanno fate, non ispirano che l'umanità, le virtù. La nobilità stessa non è così ritrosa, come quella di certe altre isole.

« Zante, distante da Ceffalonia quaranta mila, ne ha di circuito sessanta, e contiene quaranta mila anime. L'uva passa e l'olio fanno la sua ricchezza; la prima produzione rende tredici milioni all' anno; ora però che i bastimenti inglesi non vengono a comprarla, il popolo soffre.

« Quell' isola non ha che un porto nella città dell' istesso nome per bastimenti grandi, e due altri per bastimenti piccoli. Il popolo è portato per la libertà come nelle altre isole; ma ei hanno dei riguardi per cinque famiglie nobili, che possedono più della mettà dell' isola; ricchezze aquistate con la prepotenza, con le usure eccessive, e con usurpazioni. L'aria è sana, ed' il popolo è molto laborioso; poicchè la ricchezza di quell' isola, non si deve che all' infatigabile industria dei coltivatori.

« Zirigo, distante da Zante due cento mila, ne ha di circuito sessantasei, e non fa che cinque mila, e cinque cento abitanti. Questa spopolazione pare che provvenga da due cause; l'una sterilità di alcune parti dell' isola, che è pietrosa; l'altra l'emigrazione degli abitanti per timore de corsari bbarareschi, maltesi, turchi, ed' altri ladri;

il porto d'*Avlemona*, sicuro per qualunque bastimento, era divenuto in tempo de Veneziani il rifugio dei pirati, e la città, che ivi trovvavassi, con tutto chè vi sia una fortezza cappace di far rispettar il porto, divenne un deserto; tale era la debollezza di quel governo; quel porto è situato alla parte del Levante dell' isola; in quella di mezo giorno trovvassi un presidio chiamato *Capsagli*, ed un porto dell' istesso nome poco sicuro anche per i piccoli bastimenti.

«Il suo territorio quantunque in gran parte sterile, v' ha dei pezzi fertili, e produce grano per la sufficienza dell'isola, senonchè la prima vera passi senza piovere; il vino come pure gli altri frutti sono preziosi in quel luogo; gli abitanti sono pacifici ed' onorati. Nel tempo del altro governo, che la vendetta si praticava con furore nelle altre isole venete, non succedeva in quell' isola un ommicidio, ne meno erano dediti al latrocinio.

«Ho travversato con un mio nipote tutta l'isola, e quei giorni furono i migliori della mia vita, a sentir quella gente, quando si arrivava in qualche abitazione, gridar :

viva la Republica Francese, viva il general Buonaparte, il liberator del mondo !

« Zirigotto è situato frà l'isola di Zirigo, e quella di Candia, abitata da diecisette famiglie di Sfacciotti, popolo, che abita certe montagne di Candia del nome di Sfaccià, ed è independente, e nemico naturale del Turco, come lo sono i Mainotti nella Morea.

OSSERVAZIONI.

« Oltre le isole suddette, la Francia possiede quatro piazze situate sulle coste dell' Albania, che sono; Butronton, Parga, Prevesa, e Veniza.

« Butronton è distante da Corfù sei mila, piccolo luogo con un forte, ed' alcune famiglie.

« Parga presidio inespugnabile per la sua situazione, è lontano da Corfù quaranta mila. La sua popolazione consiste in trecento famiglie in circa; gli abitanti non hanno territorio, e coltivano quello dei Turchi.

« Prevesa lontano de Corfù settanta mila, trovvassi nell' istesso golfo; città d'una

popolazione di quatordici mila abitanti, e cresce ogni giorno, a tenore delle famiglie, che ivi si rifugiano per isfugir l'oppressione del Turco; il territorio non è proporzionato alla popolazione, e dicessi che il Turco nella fondazione di questa città avesse accordato tanto territorio, quanto potesse correre un cavallo nello spazio d'un' ora; in oggi trovano che è assai minore di quello, che dovrebbe essere. Questa città è diffesa da una piccola fortezza, e il suo territorio vien guardato da un numero di uomini armati (chiamati in greco *Armatoli*) come si usa in tutte le parti dell' Albania.

«Veniza è una fortezza con una piccola città, ed' ha un territorio fertile, e grande di sessanta mila; situata nel golfo dell' Arta, o altrimenti detto golfo di Prevesa.

OSSERVAZIONI GENERALI.

« La possessione delle isole Ioniche è precaria senza quella della Morea, che fornisce loro la sussistenza, e la presa di quella penisola mena seco quella di tutta la Greccia; senza la quale, oso dire, l'is-

tessa Republica Francese non potrà esistere. La Russià è in possesso della Cremea, ed' ho sempre sentito dire che chi è padrone di quella provincia, lo è di Costantinopoli. Or la Russià non è senza viste sulla Greccia, e non aspetta che il momento propizio per gettarsi dentro, e collocare il figlio già destinato fin dalla sua nascita per quel trono.

«Dall' altra parte, l'imperatore di Vienna divenuto padrone della Dalmazia, ed' avendo nelle frontiere dell' Albania i Bocchesi, e i Montenegrini, tutti due popoli agguerriti, e nemici naturali del nome turco, ha tutta la facilità d'entrar, e far dei progressi; ed' ora che i Greci, che si sono svegliati, e vogliono la loro libertà, a qualunque costo, abbraccieranno la prima potenza che si presenterà, col pretesto di renderli liberi, quantunque conoscano che la vera libertà è quella dei Francesi, che voi propagaste in Italia e nel Levante. Il vostre nome, e la vostra presenza farà più che tutte le armate Russe e Austriache.

«Cittadino generale, se mi prendo la libertà d'esporvi i miei sentimenti, si è perchè mi pare che non vi è tempo da perdere.»

*Fine del trattatto delle isole e osservazioni.*

*Notices sur les îles Grecques qui appartiennent aujourd'hui à la République Française, une et indivisible.*

AU CITOYEN GÉNÉRAL BUONAPARTE.

« CITOYEN GÉNÉRAL,

« Les îles Grecques de la mer Ionienne sont au nombre de huit : Corfou, Paxo, Sainte-Maure, Ithaque, Cefalonie, Zante, Cerigo et Cerigoto.

« L'île de Corfou, située au quarantième degré de longitude et au trente-septième et demi de latitude, est peu éloignée du golfe Adriatique, et n'est qu'à trois milles de l'Albanie; elle a, de circuit, cent milles, et compte soixante mille habitans; elle a un port grand et sûr, gardé par deux forts imprenables (1), appelés, l'un le *vieux*, l'autre le *neuf*; la ville est au m ilieude ces forteresses.

« L'huile est la principale production de cette île; on y recueille très-peu de grain

(1) Les Français et les coalisés ont prouvé qu'il n'y avait plus de forts imprenables.

et peu de vin; elle tire toutes ses denrées de la terre-ferme de l'Albanie; l'air y est excellent; les hommes y sont sains et d'une bonne constitution; ils ont reçu la nouvelle de leur réunion à la République Française avec une joie inexprimable.

« Paxo est éloigné de Corfou, vers le midi, de six milles, et de trente du port : il a vingt-cinq milles de circonférence; son terrain est très-fertile en huile, qui fait toute sa production; son port est bon pour les bâtimens marchands; l'air y est très-sain, et les hommes y sont d'une bonne constitution : sa population est de vingt mille ames.

« Sainte-Maure est éloignée de Corfou de soixante-dix milles; elle en a trente de circuit. Son terrain est très-fertile; il produit beaucoup d'huile, du grain et du vin; mais les salines qui s'y trouvent en rendent l'air mal-sain. Il y a un pont si étroit, qu'à peine un homme seul peut le passer; il communique à la terre-ferme. Son port est sûr pour les bâtimens marchands; il est gardé, comme le pont, par une forteresse garnie de canons. On y compte trente mille ames.

« Ithaque est à quatre milles de Sainte-

Maure; elle n'en a que six de circonférence; ses productions consistent en grain et quelque peu d'huile; l'air en est très-sain; les hommes y sont bien constitués et de bonnes mœurs; sa population est de cinq mille habitans.

« Cefalonie est à un mille d'Ithaque; elle a cent cinquante milles de circonférence, et compte quatre-vingt mille habitans; ses productions consistent en raisins secs, en huile; mais sa grande ressource est la navigation, parce qu'elle met en mer cent cinquante bâtimens, dont cinquante portent chacun depuis dix jusqu'à vingt-quatre canons. Elle renferme des hommes d'un grand mérite et sincèrement patriotes; ses municipalités sont composées d'hommes instruits; leurs proclamations respirent l'humanité et la vertu. La noblesse elle-même n'y est pas si revêche que dans certaines autres îles.

« Zante est à quarante milles de Cefalonie; elle en a soixante de circuit, et contient quarante mille hommes; les raisins secs et l'huile font sa richesse. Ces raisins donnent, de revenu, trois millions par an; mais le peuple souffre depuis que les Anglais n'en viennent plus acheter.

«Cette île n'a qu'un port dans la ville qui porte le même nom, pour les grands bâtimens; elle en a deux autres pour les petits; le peuple y est porté pour la liberté comme dans les autres îles; mais il conserve des égards envers cinq familles nobles, qui possèdent plus de la moitié de l'île, richesses acquises par le pouvoir, l'usure excessive et les usurpations. L'air y est sain, le peuple laborieux : ce n'est qu'à l'infatigable industrie des cultivateurs que cette île doit sa richesse.

« Cerigo est à deux cents milles de Zante; elle en a soixante-six de circonférence; elle ne compte que cinq mille cinq cents habitans. Ce défaut de population paraît provenir de deux causes; l'une est la stérilité de quelques parties de l'île, qui sont pierreuses, l'autre est l'émigration des habitans, de peur des corsaires barbaresques, maltais, turcs, et autres brigands. Le port d'Avlemona, sûr pour toute espèce de bâtiment, était devenu, du temps des Vénitiens, le refuge des pirates, et la ville qui s'y trouvait, un désert, malgré qu'il y eût un fort capable de faire respecter le port. Telle était la faiblesse de ce gouver-

nement. Ce port est situé du côté du levant de l'île. Vers le midi, est la ville de Capsagli et un port du même nom, peu sûr, même pour les petits bâtimens.

« Son territoire, quoiqu'en grande partie stérile, est fertile en certains endroits, et produit assez de grain pour l'île, à moins que le printemps ne passe sans pluie. Le vin et tous les autres fruits y sont précieux ; les habitans sont pacifiques et distingués. Sous l'ancien régime, tandis qu'on exerçait avec fureur la vengeance dans les autres îles Vénitiennes, on ne voyait point, à Cerigo, un seul assassinat, ni même un vol.

« Je traversai toute cette île avec un de mes neveux, et ce furent les plus beaux jours de ma vie ; dès que j'arrivais dans quelque maison, j'entendais ces bonnes gens crier: Vive la République Française! Vive le général Buonaparte, le libérateur du monde !

« Cerigoto est située entre l'île de Cerigo et celle de Candie ; elle est habitée par dix-sept familles de Sfacciotes, peuple qui habite certaines montagnes de Candie, du nom de *Sfacia ;* elle est indépendante et ennemie naturelle du Turc, comme le sont les Mainotes dans la Morée.

OBSERVATIONS.

« Outre ces îles, la France possède quatre places situées sur les côtes de l'Albanie, Butrenton, Parga, Prevesa et Venisa. Butrenton est à six milles de Corfou. C'est un petit lieu avec une forteresse et quelques familles.

« Parga est une place imprenable par sa situation, à quarante milles de Corfou. Trois cents familles environ forment toute sa population; les habitans n'ont point de terres en propre; ils cultivent celles des Turcs.

« Prevesa est éloignée de Corfou de soixante-dix milles; elle est dans le même golfe; cette ville compte quatorze mille habitans, et s'accroît chaque jour par les familles qui s'y réfugient, pour se dérober à l'oppression du Turc. Le territoire n'est pas proportionné à la population; et l'on dit que le Turc, lors de la fondation de cette ville, avait accordé autant de terrain qu'en pouvait parcourir un cheval dans l'espace d'une heure. On trouve aujourd'hui qu'il est beaucoup moins considérable qu'il devrait l'être. Cette ville est défendue par une petite forteresse, et son territoire est gardé par un

certain nombre d'hommes armés, qu'on appelle *Armatoli ;* il en est ainsi dans toutes les parties de l'Albanie.

« Venisa est une place forte avec une petite ville ; son territoire est fertile et grand de soixante milles ; elle est située sur le golfe d'Arta, autrement appelé Golfe de Prevesa.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES.

« La possession des îles Ioniques n'est que précaire, sans celle de la Morée qui leur fournit leur subsistance. La prise de cette péninsule entraîne celle de toute la Grèce, sans laquelle, j'ose le dire, la République Française elle-même ne saurait exister. La Russie est en possession de la Crimée, et j'ai toujours entendu dire que lorsqu'on est maître de cette province, on l'est aussi de Constantinople : or la Russie n'est point sans quelques vues sur la Grèce ; elle n'attend que le moment favorable pour y pénétrer, y couronner le fils impérial, destiné depuis sa naissance à monter sur ce trône.

« D'un autre côté, l'empereur d'Allemagne, devenu maître de la Dalmatie, ayant sur les frontières de l'Albanie les habitans des bou-

ches de Cataro et de Montenero, tous deux aguerris et ennemis naturels des Turcs, a tous les moyens d'entrer dans la Grèce, et d'y faire des progrès. Maintenant que les Grecs ont été réveillés, qu'ils veulent la liberté, à quelque prix que ce soit, ils embrasseront le parti de la première puissance qui se présentera, sous le prétexte de briser leurs fers, malgré qu'ils sachent que la véritable liberté est celle des Français, que vous avez propagée en Italie et dans le Levant. Votre nom, et votre présence feront plus que toutes les armées russes et autrichiennes.

« Citoyen général, si je prends la liberté de vous exposer mes sentimens, c'est qu'il me paraît qu'il n'y a point de temps à perdre. »

*Fin du traité sur les îles et des observations.*

N. Stephanopoli, pour lui et pour son oncle.

## CHAPITRE LI.

*Renseignemens sur l'Empire Ottoman, remis au général* BUONAPARTE.

APRÈS avoir reçu les renseignemens sur l'Albanie, la Morée et les îles Ioniques, Buonaparte invita Dimo Stephanopoli à lui en donner sur le gouvernement actuel de la Turquie. Dimo s'empressa de le satisfaire, et, peu de jours après, lui remit la pièce suivante :

*Trattato sull' Imperio Ottomano.*

AL CITTADINO GENERAL BUONAPARTE.

«CITTADINO GENERALE,

«Il despotismo del governo ottomano è noto a tutto il mondo; ogniuno sà che i capricci del gran sultano fanno le leggi; ma la tirannia, che si esercita dai passà nelle provincie non è conosciuta che da quelli che la provano, poichè i Greci, che ne sopportano tutto il peso, si fanno una premura di nasconderla per vergogna.

«I passalici si vendono all' incanto, allor-

quando un Turco è investito della dignità di passà parte con poteri illimitati, e con un seguito più o meno considerabile di truppe; il governo non gli passa alcun salario; le città, ed i villaggi per dove passa devono contribuire a tutte le somme che piacerà al passà d'imporre pel mantenimento di lui, e delle sue truppe; questi aggravj si ripettono troppo spesso, poicchè il visir cambia sovventi i passà da una provincia all' altra.

«Arrivato il passà nella provincia che deve governare, la prima premura che si fà, si è quella di conoscere le faccoltà d'ogni abitante per saper approffittarne a tempo, e a luogo; il primo passo che fà si è quello di farsi rimborsare la somma, che gli costò la sua piazza, e quella, che è necessaria pel mantenimento delle sue truppe, e poi quello di farsi una gran somma ogni anno per mandarla alle sue prottezzioni presso il *gran-visir*; d'ammassar dei milioni per far la guerra ai suoi passà vicini, quando l'occasione si presenta, e finalmente farsi un tesoro per assicurarsi i mezzi di far una gran figura in Costantinopoli si maj fosse richiamato.

« Egli dunque comincia a far metter in prigione, anche sotto i pretesti i più frivoli, gli abitanti, i quali provando la loro innocenza, ottengono la grazia di sortirne per mezzo d'una somma proporzionata alle loro faccoltà, e che piacerà al passà d'impor loro.

« Il Gran-Signore non esige dai suoi sudditi che una imposizione all' anno, ma i passà ne percepiscono una ogni luna, oltre le imposizioni straordinarie imposte nel corso dell' anno, e quelli che non sono punticali per pagare questo tributo sono arrestati, e rovvinati per le spese, che sono obligati di fare. La tirannia non consiste solamente nel passà, ma ogniuno di quelli che lo servono sino all' ultimo soldato è un tiranno per gli abitanti, maltratta, bastona, ed' usurpa senza timore : chi ardirebbe andar a lamentarsi contro qualsivoglia personna al servizio del passà; egli è sicuro che sarebbe castigata, ma guai a quella famiglia! Sarebbe bene presto esterminata dai compagni del Turco castigato. Passo sotto silenzio le impertinenze dei Turchi, e la perdita di tanti Greci, che si sacrificano per sostenere l'onore del loro sesso di cui sono

troppo gelosi; sono obligati di tener le loro figlie rinchiuse fino a tanto che siano maritate; anche i figlj maschj di bell' aspetto, cosa che fà orrore, i padri sono costretti mandarli nei villaggi situati nelle montagne, per sostrarli dal furar sodomatico de' Turchi. Oltre la tirannia de passà, e di quella del suo seguito, venè è un' altra che non è meno oppressiva, che è quella degli *agà* e degli *spaj;* gli uni, e gli altri hanno l'istesso carattere che hanno nel resto dell' Europa i conti, ed' i marchesi; eglino sono investiti di concezzioni di beni appartenenti alla Porta, o tolti con violenza ai particolari. Questi, insaziabili di ricchezze, fanno travagliare i loro beni agli abitanti, che trattano come schiavi, e con un salario si tenue, che sono obligati dalla fame di fuggirsene, e cambiar provincia. Tutti i Turchi in generale disprezzano i Greci a segno tale che li chiamano col nome di *cani*; titolo, che danno a tutti li Europeej.

« Un Turco compra qualche cosa nel mercato, la porge imperiosamente al primo Greco che incontra perche glielo porti a casa. Un marinaro vendeva grano in dettaglia nel suo battello; mentre misurava per em-

piere un piccolo sacco ad' una donna, un Turço, che trovvavassi nel molo, comandò al marinaro d'andar a cercagli del fuoco. Per empiere il sacco mancavano ancora due baccini, di maniera che li misurò con prescia, eppoi saltò fuori per cercar il fuoco, ritorna, e glielo rimette; il Turco accese la sua pipa, eppoi ammazza il Greco d'un colpo di pistola per non aver obbedito più prontamente. Un Greco a cavallo incontrando un Turco, di qualunque classe siasi, deve smontar per lasciarlo passare, faccendogli anche una riverenza.»

*Osservazioni sulla Giustizia Civile.*

«Le piazze dei giudici si vendono anch' esse all' incanto, e sono senza emolumenti, ed' invecce hanno il dieci per cento delle somme che giudicano, e possono condannare a loro proffitto ad un' emenda arbitraria la parte, che si riconosce aver citato a torto. In nessuna parte dell' imperio turco trovassi stabilito un tribunale di più giudici, ma uno in ogni parte; egli giudica arbitrariamente e; perlo più, quello vince la sua lite che si presenta più generoso verso il giudice; nessuno si presenta da un giu-

dice senza far preccedere, o portar lui stesso un regalo.

« I Greci in oggi per un azzardo, o per meglio dire per l'impotenza del governo si trovano armati. Dopo la prima guerra della Russia, col Turco, l'Albania fù inondata da uomini di cattiva vita, bande di sei cento ladri armati scorrevano i paesi facendo contribuire i villaggi; il governo non potendo reprimerli, e stanco di recever reclamazioni dai Greci permise loro d'armarsi per diffender le loro proprietà; e doppo l'ultima guerra della Russia sono aggueriti a regno tale di far faccia ad' una armata turcha, ma non ardiscono di farlo senza che una potenza estera prenda posesso in qualche parte della Grecia, perchè temono che il Turco non la passi in dettaglio a fil di spada. »

*Della Marina.*

« Il capitan-passà sorte ogni anno ai 23 d'aprile con una parte d'armata navale per percipere le imposizioni dalle isole dell' Arcipelago; i poteri illimitati di cui è investito dal Gran-Signore fanno tremare il mondo; oltre le imposizioni solite a pagare,

lui ne percepisce altre, che impone arbitrariamente a suo profitto; i popoli per timore concorrono a gara a colmar di regali, non solamente lui, ma anche i suoi intendenti, e secretarj.

«I Turchi non sono buoni per la navigazione, e sono costretti a servirsi di Greci e per la manovra, e per li combattimenti; alcune isole dell' Arcipelago sono obligate furnire, e mantenere un numero di marinari al capitan-passà; aggravj che sono appena sopportabili, in somma pare che l'intenzione del Turco sia di tenere i Greci nella miseria, e nella oppressione affinchè non possano maj alzar testa.

« L'imperio ottomano trovassi in oggi nell' ultima sua decadenza: il tesoro esausto non riceve più denaro dalle provincie: sedeci passà si sono messi nell' indipendenza, e non solamente mandano le solite contribuzioni alla Porta, ma impediscono che passino quelle degli altri. *Passevan-Oglu* sorti da Viddin con una piccola armata di malcontenti, s'incaminò verso Costantinopoli; arrivato in Andrinopoli la sua armata era cresciuta a 40 mila uomini; di là mandò ambasciatori al Gran-Signore parlandogli

da padrone, e facendogli dei rimproveri in varj punti di religione, e di aver introdotti alcuni usi Europeej.

«Un altro passà trovvassi nei contorni della città di *Bursa* con una potente armata, ed' intercetta le contribuzioni che vengono da quella parte, di maniera che la Grecia nello stato attuale sarà per la prima potenza che soccorrerà per liberarla dalla tirannia del Turco.

« Il governo russo pare che abbia così bene cognosciuto la debolezza ottomana, e la forza che potrebbero aver i Greci se fossero sostenuti, che uno della famiglia reale è stato battezzato col nome di Costantino come ereditario del trono; ed' è perciò che gli si dà l'educazione alla grecha, non parlando altra lingua, ed' essendo circondato dai principali del regno, a cui pare ambizionare.

« I Greci però essendo portati più per la libertà che per un governo aristocratico, preferirebbero la prottezzione della Francia a qualunque altra nazione, e sopra tutto se il general Buonaparte, in cui hanno la loro fiducia, ne fosse l'organo principale. »

*Traité sur l'Empire Ottoman.*

AU CITOYEN GÉNÉRAL BUONAPARTE.

«Citoyen Général,

«Il n'est personne qui ne connaisse le despotisme du gouvernement turc. Tout le monde sait que les caprices du grand sultan font les lois; mais la tyrannie qu'exercent les pachas, dans les provinces, n'est connue que de ceux qui l'éprouvent: les Grecs, qui en supportent tout le poids, se font un devoir de la cacher par un motif de honte.

«Les charges de pacha se vendent: dès qu'un Turc est investi de cette dignité, il part avec des pouvoirs illimités, et des troupes plus ou moins considérables; il ne reçoit aucun salaire du gouvernement; les villes et les hameaux par où il passe, sont obligés de fournir toutes les sommes qu'il plaît au pacha d'imposer pour son entretien et celui de ses troupes; ces impôts se répètent souvent, le visir changeant souvent les pachas d'une province à l'autre.

«Le pacha une fois arrivé dans sa province, son premier soin est de connaître les

facultés de chaque habitant, pour les mettre à profit en temps et lieu. Il commence par se faire rembourser l'argent que lui a coûté sa place, celui qui lui est nécessaire pour l'entretien de ses troupes ; ensuite il se procure tous les ans une grande somme, qu'il envoie à ses protecteurs auprès du grand visir ; il amasse des millions pour faire la guerre aux pachas, ses voisins, quand l'occasion s'en présente : enfin il accumule des trésors, pour s'assurer les moyens de jouer un rôle à Constantinople, s'il est jamais destitué.

« Il fait donc mettre d'abord en prison, même sous le prétexte le plus frivole, les habitans qui, prouvant leur innocence, obtiennent leur élargissement, moyennant une somme proportionnée à leurs facultés, et qu'il plaît au pacha de leur imposer.

« Le Grand-Seigneur n'exige de ses sujets qu'une contribution par an ; mais les pachas en perçoivent une chaque lune, outre celles qu'ils imposent dans le courant de l'année ; et ceux qui ne paient point exactement ces impôts, sont mis en état d'arrestation, et ruinés par les dépenses qu'ils sont forcés de faire. Ce n'est point dans le pacha seul

qu'est la tyrannie ; mais chacun de ceux qui sont à son service, jusqu'au dernier de ses soldats, est un tyran pour les habitans : il maltraite, bâtonne et vole sans crainte. Quiconque oserait se plaindre contre qui que ce soit des serviteurs du pacha, est sûr que le coupable sera puni ; mais malheur à la famille du plaignant ! elle serait bientôt exterminée par les compagnons du Turc qu'on aurait châtié. Je passe sous silence les outrages des Turcs et la ruine de tant de Grecs, qui se sacrifient pour soutenir l'honneur de leur sexe, dont ils sont tous jaloux ; ils sont obligés de tenir leurs filles renfermées jusqu'à ce qu'elles soient mariées, et même les enfans mâles d'une belle apparence, chose horrible ! Les pères sont forcés de les envoyer dans les villages situés sur les montagnes, pour les soustraire à la lubricité des Turcs. Outre la tyrannie du pacha et de sa suite, il en est une autre qui n'est pas moins oppressive, c'est celle des agas et des spahis ; ceux-ci ont le même caractère qu'ont, dans le reste de l'Europe, les comtes, les marquis ; ils sont investis de concessions de biens appartenans à la Porte, ou pris par force aux particuliers.

Insatiables de richesses, ils font travailler leurs biens par les habitans, qu'ils traitent comme des esclaves, auxquels ils donnent une paie si modique, qu'ils sont contraints par la faim de s'enfuir et de changer de province. Tous les Turcs, en général, méprisent tellement les Grecs, qu'ils les appellent chiens, nom qu'ils donnent à tous les Européens.

« Un Turc achète-t-il quelque chose au marché, il se le fait apporter chez lui par le premier Grec qu'il rencontre. Un marinier vendait en détail du grain dans son bateau : tandis qu'il en mesurait pour remplir un sac à une femme, un Turc, qui se trouvait sur le mole, commande au marinier de lui aller chercher du feu ; il ne lui manquait, pour remplir son sac, que deux boisseaux ; il les mesure à la hâte, va vîte chercher du feu, revient, et lui remet ce qu'il avait demandé. Le Turc allume sa pipe, et, d'un coup de pistolet, tue le Grec, pour n'avoir pas obéi assez promptement. Un Grec à cheval, rencontrant un Turc, de quelque classe qu'il soit, doit descendre pour le laisser passer, et lui tirer sa révérence. »

*Observations sur la Justice Civile.*

« Les fonctions de juges se vendent aussi à l'encan, et ne rapportent aucun honoraire; les juges n'ont, pour tout salaire, que dix pour cent des sommes sur lesquelles ils prononcent, et ils peuvent condamner la partie convaincue d'avoir fait une citation mal fondée. Dans aucune partie de l'empire turc, on ne trouve établi un tribunal composé de plusieurs juges; mais il n'y en a qu'un seul par-tout : ses jugemens sont arbitraires, et, le plus souvent, celui-là gagne son procès, qui se montre plus généreux envers le juge. Nul ne se présente devant lui sans se faire précéder par un présent, ou sans le lui porter lui-même.

« Les Grecs aujourd'hui sont armés, soit par hasard, soit, pour mieux dire, par la faiblesse du gouvernement. Après la première guerre de la Russie avec le Turc, l'Albanie fut inondée d'hommes de mauvaise vie; des hordes de six cents voleurs parcouraient le pays, mettant à contribution les villages. Le gouvernement ne pouvant les réprimer, et las de recevoir des réclamations de la part des Grecs, leur per-

mit de s'armer pour défendre leurs propriétés ; et, depuis la dernière guerre avec la Russie, ils sont tellement aguerris, qu'ils peuvent faire face à une armée turque ; mais ils n'oseraient l'entreprendre sans le secours d'une puissance étrangère, qui prendrait possession de quelque partie de la Grèce : ils craignent que le Turc ne les passe au fil de l'épée. »

*Sur la Marine.*

« Le capitan pacha sort, tous les ans, le 23 avril, avec une partie de l'armée navale, pour percevoir les impositions de l'île de l'Archipel. Les pouvoirs illimités dont il est revêtu, de la part du Grand-Seigneur, font trembler tout le monde. Outre les impositions ordinaires, il en perçoit d'autres qu'il ordonne arbitrairement à son profit. Les peuples, tremblans, s'empressent non seulement de le combler de présens, mais encore ses intendans et ses secrétaires.

« La navigation est un art étranger aux Turcs ; ils sont forcés de se servir des Grecs et pour les manœuvres et pour les combats. Quelques îles de l'Archipel sont contraintes

de fournir et de maintenir au capitan pacha un certain nombre de mariniers, charges qui sont à peine supportables. Au total, il paraît que l'intention du Turc est de tenir les Grecs dans la misère et l'oppression, pour qu'ils ne puissent jamais lever la tête.

L'empire ottoman touche maintenant au dernier période de sa décadence. Le trésor public épuisé ne reçoit plus d'argent des provinces. Seize pachas se sont déclarés indépendans, et non seulement ils n'envoient point à la Porte les contributions ordinaires, mais encore ils empêchent les autres de passer. Passevan-Oglow, sorti de Widdin avec une petite armée de mécontens, s'achemine vers Constantinople : arrivé à Andrinople, son ramée était augmentée de quarante mille hommes ; de là il a envoyé des ambassadeurs au Grand-Turc, en lui parlant en maître, lui faisant des reproches sur divers points de la religion, l'accusant d'avoir introduit différens usages européens.

« Aux environs de Bursa, il y a un autre pacha avec une puissante armée. Il intercepte les contributions qui viennent de ce côté, de manière que la Grèce, dans l'état

actuel, appartiendra à la première puissance qui s'offrira pour la délivrer du joug de la Porte.

« Le gouvernement russe paraît avoir tellement connu la faiblesse du Turc, et la force que pourraient avoir les Grecs, s'ils étaient soutenus, qu'un prince de la famille impériale a été baptisé sous le nom de Constantin, comme héritier du trône ottoman. C'est pour ce motif qu'on lui donne une éducation à la grecque. Il ne parle point d'autre langue, et il est entouré des principaux de l'empire auquel il semble aspirer.

« Les Grecs, étant plus portés pour la liberté que pour un gouvernement aristocratique, préféreraient la protection de la France à celle de toute autre nation, et sur-tout si le général Buonaparte, dans lequel ils ont confiance, en était le principal organe.

« *Signé*, Nicolo Stephanopoli, pour lui et pour son oncle. »

En recevant ce mémoire, le général Buonaparte dit à Dimo : « Je le lirai avec le même intérêt que ceux que vous m'avez déjà donnés. » Cependant le vieillard ex-

pose au général la détresse où l'avait réduit la malheureuse catastrophe de Lesina, et la nécessité où il s'était trouvé d'employer une somme bien plus considérable que celle qu'il avait reçue à Milan : « *Pensarò io a tutto questo*, répondit le général ; je m'occuperai de tout cela. » Et comme Dimo se retirait, il ajouta : « *Frà quatro giorni avrò bisogna di voi ;* dans quatre jours, j'aurai besoin de vous. » Il paraît qu'à cette époque l'expédition en Egypte n'était pas encore décidée, et qu'elle le fut dans l'intervalle de ces quatre jours.

Depuis ce moment, le général cessa d'être visible pour le commissaire, et l'on sut bientôt qu'il était parti pour Toulon. Stephanopoli se hâta d'écrire à son cousin qu'il avait laissé à Corfou, et qui se trouvait à Ancône avec Beyzandé, que celui-ci ne pouvait plus être présenté à Buonaparte. Le Mainote s'en retourna fort tristement.

FIN DU VOYAGE EN GRECE.

# MÉMOIRES

ET

# PIÈCES JUSTIFICATIVES.

Si l'intérêt qu'inspire un voyage, croît en raison de celui qu'inspire le voyageur, on ne regardera point sans doute comme étranger à cet ouvrage, le soin que nous avons pris d'y ajouter les deux pièces qui constatent les travaux, les découvertes de Dimo Stephanopoli, et les honneurs qui lui ont été décernés. Le rapport suivant n'ayant pu être entièrement lu à la dernière assemblée du Lycée des Arts, où ce vénérable vieillard reçut une couronne, les amateurs des arts nous sauront bon gré de le publier ici tout entier.

*Rapport sur la teinture en noir par l'écorce de chêne, substituée à la noix de gale.*

Dimo Stephanopoli, après des expériences répétées, de manière à lever tous les doutes, proposa, en 1782, au gouvernement, le procédé dont nous allons parler.

D'abord le célèbre *Macquer* fut chargé d'en faire l'examen, et il en rendit un compte avantageux; ensuite Berthollet, qui ne fut pas de l'avis de Macquer; et, sur la demande de l'auteur, l'académie des sciences s'en occupa.

La commission fut formée de tous les membres qui composaient la classe de chimie dans ce corps savant. On fit des expériences comparatives, et la question ne fut pas décidée. Quatre membres avaient trouvé, dans ces expériences, le triomphe de la noix de gale, tandis que les quatre autres y voyaient celui de l'écorce de chêne. L'affaire, à cette époque, fut renvoyée au collége de pharmacie, toujours par ordre du gouvernement.

Le rapport des commissaires nommés par ce collége donne au procédé tous les avantages que son auteur avait annoncés; cependant des circonstances indiquées dans une lettre du contrôleur général d'alors privèrent Dimo Stephanopoli des récompenses qui lui avaient été promises.

Déjà plusieurs chapeliers, qui teignaient d'eux-mêmes, faisaient usage de l'écorce de chêne, dont la décoction leur était fournie

par l'auteur de ce procédé, seul moyen qui lui restât pour pouvoir subsister.

Nous verrons bientôt que le préjugé, dont les hommes les plus instruits ne sont pas toujours exempts, apporta de grands obstacles aux vues philantropiques de Dimo Stephanopoli; et c'est bien ici le cas de parler des principales circonstances qui en ont imposé, et qui, tenant à l'analyse même du procédé qui nous occupe, ne peuvent manquer d'intéresser l'artiste et le fabricant.

La première objection tendait à faire considérer comme frivole le projet d'employer d'autres parties du chêne, lorsque, de tout temps, l'expérience avait donné la préférence à la noix de gale. On savait également que toutes les parties de cet arbre, ligneuses ou corticales, fournissaient la même matière teignante, mais dans des proportions si différentes, qu'il paraissait absurde de vouloir rejeter la noix de gale, qui donnait huit à dix fois plus de précipité que l'écorce.

Ces raisons, comme on le voit, étaient fortes et bien capables de décider, contre le nouveau procédé, les personnes qui ne se donnaient pas la peine d'examiner par

elles-mêmes, ou qui ne pouvaient juger la question que sur la foi d'autrui : on ajoutait que, par le procédé ordinaire, le précipité restait long-temps suspendu dans le bain, tandis que, par l'écorce, il se déposait presque aussitôt, différence que l'on regardait comme bien importante pour le succès de l'opération. Quoi qu'il en soit, voici des faits qu'il est nécessaire de rapporter; ensuite nous passerons au procédé.

L'un des commissaires avait fait, chez *Baujolin* et *Morel*, des expériences. Deux chaudières, d'environ deux cent vingt chapeaux chacune, avaient été établies; l'une pour la noix de gale, l'autre pour l'écorce de chêne. Douze chapeaux, dans chacune, avaient été marqués; ils étaient de même étoffe et de même grandeur, préparés avec toutes les précautions que chacune des deux méthodes exigeait, et le tout bien exactement surveillé par le commissaire. Après avoir traité tous ces chapeaux à l'étuve, ou au séchoir, les avoir baguettés et brossés également, ils furent placés, pêle-mêle, sur une table. Plusieurs teinturiers, les plus experts de Paris, furent invités à venir faire, dans les vingt-quatre chapeaux, le

choix des douze qui leur paraîtraient de meilleure teinte. Ces experts arrivèrent séparément en deux fois, de manière qu'il se fit deux triages; et, dans l'un et l'autre cas, à un chapeau près, ces experts ont constamment désigné, comme plus beau teint, les chapeaux qui avaient été traités par l'écorce de chêne. En fallait-il davantage pour convaincre tout le monde? Cependant le sort de ce nouveau moyen, qui réunit au succès de l'opération dans la teinture une économie que vous serez bientôt en état d'apprécier, et l'avantage de nous affranchir d'un tribut à l'étranger, est, pour ainsi dire, resté dans une condition incertaine.

Il appartient au Lycée des Arts, qui, dans les temps les plus orageux de la révolution, sut vaincre de grands obstacles pour la conservation des arts et le bien de l'industrie, de dissiper l'erreur, en donnant, par le fait, toute l'efficacité de ce procédé, et en procurant, par une description exacte, à tous les fabricans, le moyen d'en faire usage utilement.

L'une des objections les plus fortes qui aient été faites contre la teinture en noir par l'écorce de chêne, est cette différence

considérable entre les quantités des précipités; et il faut dire, pour les personnes qui ne sont point au fait, que la matière noire de la teinture dont nous parlons, résulte de la combinaison d'un acide, que l'on appelle gallique, avec le fer; et, dans l'opération que nous décrivons, on prend ordinairement cet acide dans des parties du chêne, et le fer, dans le sulfate de fer, autrement dit, vitriol martial, coupérose verte.

Si l'on projette la décoction d'une quantité donnée de noix de gale, sur la dissolution du sulfate de fer, on obtient un précipité noir; et si l'on fait la même opération avec la décoction de l'écorce de chêne, et dans les mêmes quantités, on aura également un précipité noir; avec cette différence, que la noix de gale en aura produit huit à dix fois plus que l'écorce : mais à part d'autres considérations, dont nous nous occuperons dans un instant, cette abondance, dans la noix de gale, n'est qu'apparente, elle est entièrement illusoire; elle est due à une sorte de fécule ou gomme, qui adhère à l'acide, et se trouve entraînée avec le précipité, où elle ne peut que di-

minuer l'intensité du noir. Au reste, il suffira de la comparaison des procédés et de leurs résultats, pour être convaincu de ces vérités.

Nous supposons une chaudière pour vingt-cinq douzaines de chapeaux, ainsi que cela se pratique chez plusieurs fabricans de Paris; il faut, pour cette quantité:

12 kilogrammes et demi de noix de gale, — 25 livres. Pareille quantité de sulfate de fer.

Environ 10 myriagrammes de bois de campêche, — 150 à 200 livres à peu-près. 6 kilogrammes de vert-de-gris, — 12 liv.

Au-delà d'un kilolitre d'eau, — 100 à 125 seaux.

On soumet à l'ébullition, pendant six à huit heures, la noix de gale et le campêche, ce qui réduit la décoction d'environ un tiers. On diminue le feu pour y projeter, portion par portion, le sulfate de fer et le vert-de-gris; de cette manière le bain est préparé, et l'on y plonge le feutre ou les chapeaux qui doivent alternativement recevoir ce que l'on appelle des chaudes, et être sortis du bain, pour ensuite être de nouveau immergés, et cela à diverses reprises,

l'expérience ayant appris que l'air de l'atmosphère contribuait pour beaucoup à l'opération du teint.

Il y a quelque différence dans la manière de manipuler, mais qui tient aux habitudes de différentes fabriques : quant aux doses, elles sont, à très-peu de chose près, les mêmes par-tout.

La méthode de Dimo Stéphanopoli consiste uniquement à supprimer la noix de gale, et à la suppléer par l'écorce de chêne, dans une proportion de moitié de son procédé, c'est-à-dire, environ six kilogrammes au lieu de douze. Il suffit de la couper ou de la rompre grossièrement pour l'employer.

Cette écorce fournit un teint plus plein, plus beau et plus solide, et l'opération devient plus facile; car elle n'est point sujette à ce que l'on appelle brûlure ; elle est exempte d'une immense quantité de vase qui se trouve dans le bain lorsqu'on emploie la noix de gale, et qui donne une poussière que l'on ne peut enlever que par la baguette et la brosse ; ce qui exige un travail long et pénible.

En évaluant à un prix commun, on a dépensé en noix de gale, dans l'opération

que nous avons donnée pour exemple, 75 f. et par l'écorce de chêne, soixante-dix centimes, c'est-à-dire, 14 sous.

Janin, rue Avoie, propriétaire de l'une des fabriques de chapeaux les plus fortes de Paris, et qui teint vingt-cinq douzaines à la fois, emploie, depuis plus dix ans, le procédé de Dimo Stephanopoli avec un succès constant. Il assure, d'après sa propre expérience, que l'écorce de chêne mérite, à tous égards, la préférence sur la noix de gale.

Morel, fabricant, près la porte Martin, l'un de ceux qui les premiers ont employé le moyen de Dimo Stephanopoli, ne l'a jamais discontinué.

Huaut, rue des Menestriers, avait fait un établissement pour la teinture des chapeaux; faute de pouvoir y trouver des bénéfices capables de le faire subsister, il était sur le point d'abandonner cette entreprise: Morel lui conseilla de voir Dimo Stephanopoli, dont il obtint le procédé; et, depuis ce temps, Huaut a prospéré. Il déclare qu'il a les plus grandes obligations à Morel et à l'auteur de ce nouveau moyen. Il traite habituellement une chaudière de

trois cents chapeaux chaque vingt-quatre heures.

Janin et Morel ont, depuis plusieurs années, dans leurs correspondances, beaucoup de lettres de satisfaction de la part de leurs commettans, sur la beauté et la solidité du teint, et cela, suivant leur déclaration, uniquement depuis qu'ils emploient l'écorce de chêne.

Il résulte de tout ce que nous venons de dire, que l'écorce de chêne est préférable, à tous égards, à la noix de gale; qu'étant une production de notre sol, elle nous affranchit d'un tribut à l'étranger; que les accidens de la récolte, ou la disette, pour toute autre cause, de la noix de gale, ne pourront plus nuire au commerce important de la chapellerie en France, et à celui des laines teintes en noir, etc.

Je ne suis pas entré dans tous les détails que cet objet peut comporter; il est susceptible d'un travail étendu, et qui, à bien des égards, me paraît pouvoir être considéré comme neuf. On ne peut douter que l'opération, connue sous le nom d'angallage, ne puisse être faite avec l'écorce de chêne; et l'on doit regretter que les recherches

que Lasalle, membre de l'assemblée constituante, avait faites sur cet objet, n'aient pas été publiées.

L'usage de l'écorce de chêne était déjà connu pour quelques parties de teinture, et plusieurs auteurs en avaient parlé. Du reste, nous sommes certains que, dans le procès qui s'est élevé entre l'écorce de chêne et la noix de gale, et qui n'a, pour ainsi dire, paru qu'avec des formes polémiques, chacune des parties avait également des intentions pures; mais l'expérience seule pouvait lever toutes les difficultés, et l'assemblée a dû voir qu'il ne restait plus de doute sur l'importance du service rendu par Dimo Stephanopoli. Sa méthode s'introduira et s'étendra dans nos fabriques, au profit de plusieurs branches d'industrie manufacturières et de l'intérêt général.

La société du Lycée des Arts sera satisfaite, si elle a pu contribuer à la propagation de ce nouveau moyen.

*Signé*, Darcet et Leblanc,
rapporteurs.

Dans le mémoire suivant, Dimo Stephanopoli rend compte de sa découverte du

Lémithochorton, des propriétés de cette plante, et de la manière de s'en servir.

*Mémoire sur le Lémithochorton.*

Le *Lémithochorton* tire son nom des deux mots grecs *lemitha*, ver intestinal, et *chorton*, herbe. C'est une plante qui croît dans la mer. Il y en a de deux espèces, la grande et la petite : la première, qui vient à la hauteur de plus de deux pouces, et dont les tiges sont rondes, rougeâtres et semblables au corail, est extrêmement rare. D'après mes connaissances, j'ai tout lieu de présumer que les côtes de la Méditerranée n'en fourniraient pas pour la consommation d'une seule ville de cinquante mille habitans ; la petite espèce au contraire, qui ne vient tout au plus qu'à la hauteur d'un pouce, est plus commune, et se trouve même en abondance dans certains endroits. Elle mérite la préférence dans la médecine ; ses effets sont plus frappans.

Le Lémithochorton était le vermifuge des anciens Grecs ; mais la chûte de leur empire, qui entraîna avec elle les sciences, fit disparaître aussi celle de la médecine, et son usage fut oublié.

Cependant ni le temps ni l'esclavage ne purent effacer totalement de la mémoire de tous les Grecs le nom de Lémithochorton, dont l'étymologie annonce la vertu vermifuge. Dans quelques endroits situés sur les côtes de l'Archipel et de la Morée, on conservait même encore la connaissance du Lémithorchorton de la grande espèce; mais l'usage qu'on en faisait était illusoire : il se réduisait à conduire un enfant qu'on soupçonnait attaqué des vers, quoique d'ailleurs bien portant, sur le bord de la mer, où on lui faisait manger de cette plante, et quelquefois on lui en faisait prendre dans ses alimens; mais ils ne s'en servaient pas autrement. Ils ne savaient pas que le Lémithochorton pouvait être de quelque secours aux enfans en état de maladie, puisqu'ils les voyaient mourir sous leurs yeux des maladies vermineuses, sans jamais penser au Lémithochorton dont une seule prise les aurait sauvés de la mort.

La preuve que les Grecs modernes ne faisaient nul usage de cette plante dans les maladies, c'est que, sur un grand nombre de médecins, de chirurgiens et d'apothicaires qui allaient, de toutes les autres parties de

l'Europe, exercer leur profession dans la Grèce, jamais un seul n'en eut connaissance.

La colonie grecque dont je fais partie, établie en Corse depuis cent vingt ans, venue des côtes de la Laconie, avait conservé l'usage du Lémithochorton; mais elle ne l'avait point étendu au-delà de ses limites. Depuis quatre-vingt-cinq ans qu'elle habitait cette île, jamais aucun Corse n'avait soupçonné les vertus, ni même l'existence de cette plante, lorsqu'en 1760, exerçant la chirurgie dans ce pays, où les maladies vermineuses et les fièvres putrides sont très-communes, je sentis la nécessité d'un vermifuge assuré, assez puissant pour en détruire les causes. Le Lémithochorton de la grande espèce, qui m'était connu comme aux autres Grecs, devint l'objet de mes recherches. J'en séchai et j'en préparai une certaine quantité; je l'employai en poudre, en infusion, en décoction et en sirop, de toutes les manières. Ses heureux effets surpassèrent mes espérances.

La simplicité de ce remède qu'on peut employer dans tous les cas, et sans craindre aucun inconvénient, les occasions fréquentes que j'ai eues de l'administrer dans le cours

de plusieurs années, m'ont mis en état de connaître, par ses effets, toute l'étendue de ses vertus, et comme vermifuge et comme calmant.

Il est constant que ce remède fait rendre les vers dans les vingt-quatre heures, et que la propriété vermifuge lui est inhérente, comme celle de concilier le sommeil est inhérente à l'opium, comme celle d'évacuer les humeurs est inhérente à la manne, à la rhubarbe, au jalap, etc.

Ainsi, le Lémithochorton détruisant promptement la cause de la maladie, le malade se trouve parfaitement rétabli dans les vingt-quatre heures.

J'ai vu des enfans en convulsion et attaqués d'une fièvre violente : une prise de Lémithochorton les calmait visiblement; et, après un court sommeil, ils se réveillaient sans aucun des accidens qui, quelques heures auparavant, paraissaient les menacer d'une mort inévitable.

J'en ai vu d'autres, qui donnaient à peine un signe de vie, avaler avec bien de la peine de l'infusion de cette plante, le matin, et se trouver hors du lit l'après-midi.

Le sirop du Lémithorchorton, pris à une

dose convenable, calme la coqueluche des enfans, la thoux la plus invétérée des grandes personnes, et guérit promptement le rhume avec fièvre.

Le même sirop, pris dans l'eau chaude pour boisson ordinaire dans la pleurésie et dans l'inflammation du bas-ventre, calme les symptômes de ces maladies, et produit une crise salutaire.

Dans les fièvres putrides, le Lémithochorton, en précipitant l'évacuation des vers, qui jouent un grand rôle dans ces maladies, soulage toujours, et souvent décide de la guérison du malade.

Une seule dose d'infusion édulcorée avec du sucre, prise le soir, a, toutes les fois que je l'ai administrée, arrêté la dyssenterie. Tous ces effets ont été depuis reconnus par un grand nombre de médecins en France, avantageusement connus par leurs talens et leurs lumières.

Le même sirop calme les coliques en général, et particulièrement les tranchées des enfans nouvellement nés.

Il y a des exemples que des femmes enceintes auraient péri par des coliques violentes sans le secours du Lémithochorton.

Des enfans épileptiques ont été guéris par deux ou trois prises d'infusion de Lémithochorton.

Dans le pays où l'on est dans l'usage de faire prendre du Lémithochorton aux enfans par précaution, trois ou quatre fois par an, l'on n'y voit plus régner les maladies vermineuses, telles que les coliques, les fièvres irrégulières, les convulsions, les épilepsies, et autres.

Ces connaissances acquises, et bien convaincu par des expériences satisfaisantes et très-souvent répétées des vertus de cette plante, j'ai conçu le desir le plus vif de les rendre publiques, et de concourir de tous mes moyens au soulagement de l'humanité. La rareté de la grande espèce, la seule connue jusqu'alors, et qui suffisait à peine pour l'usage de mes malades, me fit concevoir l'idée qu'il pouvait y en avoir quelque autre espèce sur les côtes de la Méditerranée : dès ce moment, je cherchai à mettre à exécution le projet de ces nouvelles recherches.

Je le communiquai à une femme grecque, très-habile à cueillir le Lémithochorton : je lui recommandai expressément d'apporter son attention sur les plantes qui auraient

de la ressemblance avec le Lémithochorton. Peu de temps après, elle me présenta plusieurs sortes de plantes, parmi lesquelles je reconnus, plus par le goût que par la ressemblance, le Lémithochorton de la petite espèce. L'expérience a confirmé mon choix. Cette nouvelle espèce est plus active et ses effets plus frappans : il y en avait alors en grande abondance sur les côtes de l'île de Corse.

Je fis imprimer un petit mémoire où je prescrivais la dose ; j'enseignais la manière de le préparer ; j'indiquais le lieu où il se trouvait ; mais je ne l'annonçais que pour les maladies vermineuses et les fièvres putrides. Je craignais qu'en publiant toutes ses propriétés, j'eusse donné lieu aux ignorans de crier au charlatanisme. Il est prudent quelquefois de respecter les préjugés du vulgaire.

Tout me prescrivait impérieusement alors de propager les connaissances que j'avais acquises sur les propriétés de cette plante ; et, sans calculer mes propres intérêts, après en avoir établi l'usage en Corse, et l'avoir fait adopter à l'hôpital militaire, dans lequel j'étais employé en qualité de chirurgien,

j'abandonnai ma famille, sacrifiai mon emploi, et pris la résolution de passer en France.

Dans l'espace de dix-huit mois, je parcourus les villes d'Aix, d'Orgon, d'Avignon et tout le Comtat, celles de Tarascon, de Beaucaire, d'Arles, etc.

Par-tout les personnes de l'art me prodiguèrent des éloges sur l'efficacité de ce nouveau remède. Dans les villes où je passais, j'allais voir les médecins; je leur remettais un paquet de la plante avec un petit mémoire imprimé qui contenait la manière de s'en servir, et le lieu où elle se trouvait, en les invitant à l'employer. J'en attendais le résultat. Il était toujours satisfaisant; il leur donnait une conviction intime de son efficacité.

Arrivé à Paris en 1788, mon premier soin fut d'aller voir M. Lieutaud, à qui je présentai un mémoire imprimé de vingt-six pages in-4°., qui contenait une instruction sur les propriétés du Lémithochorton, la dose, la manière de le préparer, les maladies auxquelles il était indiqué, et un grand nombre de certificats de médecins, de chirurgiens et d'apothicaires, qui attestaient

les guérisons opérées sur plusieurs espèces de maladies en Provence.

*Si ce que vous m'exposez dans ce mémoire*, me dit-il, *est vrai, la cour ne pourra jamais vous récompenser assez pour la découverte dont vous êtes l'auteur*; et il m'adressa à M. Delasonne, me disant que son âge ne lui permettait plus de s'appliquer. Celui-ci me dit d'aller, de sa part, à la société de médecine.

Je me présentai aussitôt à Vic-Ad'zir, secrétaire perpétuel de cette société. Je lui remis un paquet de Lémithochorton avec un mémoire imprimé, et le priai de le soumettre à l'examen de la société.

Sur le rapport avantageux de Bouquet et de Caille, nommés commissaires pour examiner la plante et en reconnaître les effets par l'expérience, la société, quelques mois après, prit une déclaration conçue en ces termes : « Le public et la médecine doivent savoir gré au sieur Dimo d'avoir renouvelé l'usage du Lémithochorton; en conséquence, nous le croyons susceptible de mériter les bontés du gouvernement, et une récompense que nous jugeons ne pouvoir être mieux méritée, etc. »

La faculté de médecine, à qui j'avais aussi remis un paquet de cette plante, après en avoir reconnu les effets, chargea le docteur Desessards, alors doyen de ladite faculté, de me faire des remercîmens, pour avoir, dit-elle, fait un présent à l'humanité.

Le collége de pharmacie, dans une assemblée générale, déclara qu'aucun de ses membres n'avait eu connaissance du Lémithochorton que par mes mémoires, et que tous s'empressaient à en garnir leurs boutiques pour le service des malades.

Je me présentai avec toutes ces pièces au ministre Amelot; il me dit que, ne s'entendant pas en médecine, il allait remettre mes pièces à M. Delasonne pour les examiner, et qu'il porterait une décision d'après son rapport.

Quelques mois après j'y retournai, et voilà le compliment qu'il me fit : « Monsieur, tout est pour vous; je vois, par vos pièces et par le rapport de M. Delasonne, que vous avez rendu un service réel à l'humanité, et la justice du gouvernement récompense largement ces services; mais vous êtes venu dans un temps de guerre, où il y

a peu d'argent au trésor ; vous aurez des secours dans un temps de paix : tout ce que je puis faire, c'est de vous indemniser de votre voyage. » Et il me donna une ordonnance de trois mille livres.

Le bureau de consultation, établi par la loi pour examiner et reconnaître l'utilité des découvertes, et donner son avis à la commission d'instruction publique sur les récompenses qu'elles méritaient, sur le rapport de Baumé, Pelletier, Jumelin et Leblanc, me fit adjuger une récompense nationale de la première classe.

Les apothicaires de toute les parties de la France, à l'exemple de ceux de Paris, s'empressèrent de faire provision de Lémithochorton, et les papiers publics en portèrent bientôt la connaissance dans presque toutes les parties de l'Europe.

*Dose du Lémithochorton, ou Coraline de Corse, et manière de le préparer.*

Prenez une demi-once de cette plante ; mettez cette quantité dans neuf à dix onces d'eau, que vous ferez bouillir au feu pendant sept à huit minutes : après quoi retirez

le vase, autant qu'il faut pour que l'eau cesse de bouillir. Laissez infuser en cet état le Lémithochorton pendant une heure au moins. Passez le tout chaud dans un linge avec forte pression, et ajoutez à cette liqueur du sucre à volonté, pour la prendre dans une seule fois. — Cette dose est pour les adultes.

On en fait de sirop, en remettant sur le feu l'infusion, édulcorée par deux onces de sucre ou de miel, en la faisant évaporer jusqu'à consistance de sirop.

Ce sirop, mêlé à l'eau chaude, est préférable à l'infusion pour les affections de la poitrine, comme thoux, rhumes avec fièvre, pleurésie, et pour la dyssenterie et les inflammations du bas-ventre. Il sert ainsi pour boisson ordinaire durant les maladies inflammatoires internes, en y consommant la quantité d'une dose par jour. Il est très-spécifique pour calmer les tranchées des enfans nouvellement nés, auxquels on le donne pur et à la quantité d'une petite cuillerée à café, en répétant, s'il est nécessaire. Il arrête les convulsions des enfans de tout âge, en l'administrant pur ou en infusion.

Il peut être substitué avec beaucoup d'avantage aux sirops de toutes les plantes mucilagineuses, dont on fait usage comme pectoral et comme adoucissant, soit pour les enfans, soit pour les adultes.

N°. 292.

LIBERTÉ. ——— ÉGALITÉ.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

AU NOM DE LA NATION.

A tous officiers civils et militaires chargés de maintenir l'ordre dans les différens départemens de la France, et de faire respecter le nom français chez l'étranger, laissez passer librement le citoyen *Dimo Stephanopoli*, Corse, natif de l'île de Corse, département d        , âgé de 68 ans, taille de cinq pieds un pouce, cheveux et sourcils châtains gris, yeux gris, front chauve, nez gros, bouche moyenne, menton rond, visage ovale, allant d'abord en Italie, accompagné de *trois personnes*, et s'embarquant ensuite pour parcourir les côtes et les îles d'une partie de la Méditerranée,

afin de découvrir les lieux où pourraient se trouver des plantes marines médicinales; sans donner ni souffrir aucun empêchement.

Le présent passe-port valable pour une décade seulement, pour sortir du territoire de la République, en exportant le numéraire nécessaire pour les frais de son voyage.

Donné à Paris, le vingt-trois ventôse, l'an cinquième de la République, une et indivisible.

Signature du porteur du passe-port.
*Dimo Stephanopoli.*

Le ministre des relations extérieures,
*Ch. Delacroix.*

Gratis.

Par le ministre,
*F. Guiraudet*, secrétaire-général.

Vu par le commandant de la place de Toulon en état de siége, le 17 germinal an 5.
*Gambiet.*

Vu à Livourne, le 8 floréal l'an 5 de la République Française, par le commandant de la place.
L'adjudant-major, *Fourisivo.*

Vu par le consul de la République Française à Livourne, le 9 floréal de l'an 5.
*Belleville.*

Vu par le ministre de la République Française à Venise, ce 8 prairial de l'an 5.

*L'Allemand.*

Vu par le consul de la République Française à Sebbenico, ce 16 prairial an 5.

*Bertoletti.*

Vu par le consul général de la République Française à Ancône, ce 27 messidor an 5.

*Meurony.*

Vu par moi, chef de bataillon, commandant français à Sinigaglia, ce 28 messidor an 5. *Guiffony.*

Vu par le consul de la République Française à Pezaro, ce 28 messidor an 5.

*Billy.*

Vu par le commandant de la place de Rimini, le 29 messidor an 5.

*Valet.*

Vu par le commandant de la place de Cesena, le 29 messidor an 5.

*Manuel.*

Vu par le commandant de la place de le 30 messidor an 5.

*Duite.*

Vu, passé à Reggio, le 4 thermidor an 5.
Le commandant de la place, *Duza*.

Vu, Parme, le 4 thermidor an 5.
Le résident de le République Française, *P.*

PLACE DE MILAN.

L'officier de tout grade, qui ne sera pas muni d'une pareille carte rouge pour sa sûreté, sera arrêté et puni, s'il n'est pas en règle pour rester dans la place.

LIBERTÉ. — ÉGALITÉ.

Permis au citoyen Dimo Stephanopoli et sa suite, chargé par le gouvernement d'une mission relative aux arts, de rester à Milan jusqu'à nouvel ordre. Milan, le 7 thermidor an 5e. républicain.

Le chef de brigade commandant la place et le château. *Phulin.*

Vu à Zante, le 4 fructidor an 5, par le vice-consul de la République Française.
Citoyen *Guys.*

Vu à Cerigo, le 15 fructidor an 5, par le consul de la République Française.
*G. Lieuvri.*

Vu, passé à Venise, le 16 frimaire an 6 de la République Française.

Le commandant de la place, *Girrardet.*

Vu bon pour aller en France. Milan, le 27 frimaire an 6, par le commandant l'adjudant-major, *Panerazii.*

Vu, passé à Suze, le 4 nivôse an 6.

Le commandant de la place française, *Lamy.*

Vu, passé à Mont-Cenis, le 5 nivôse, an 6.

Le commandant français, *Chatrio.*

Vu par nous administrateurs du Rhône, conformément à l'article 3 de la loi du 28 vendémiaire an 6. Permis au dénommé ci-contre et aux trois personnes qui l'accompagnent, d'aller à Strasbourg, et de partir dans le délai de quatre jours. A Lyon, le 12 nivôse an 6 de la République Française.

*Teillard.* — *Philippon* cadet.

Secrétaire-général, *Bochage.*

Vu à l'état-major de la place de Besançon, le 19 nivôse an 6 de la République Française.

Le commandant de la place, *Bergeron.*

*Noi* ALVISE QUERINI, *per la serenissima Republica di Venezia, nobile presso la Republica Francese.*

Partendo da questa capitale per transferirsi lungo le coste del mar Adriatico, e dell' isole soggette al veneto dominio, il cittadino Dimo Stephanopoli, antico chirurgo-maggiore delle truppe francese, e naturalista celeberrimo, incaricato dal governo francese della ricerca d'alcune piante, che in quelle rive nascono, l'accompagnamo con le presenti nostre, pregando li ministri dei principi, per li stati de' quali dovra passare, e li rappresentanti della serenissima Republica a non promettere, che li venga recato alcuno impedimento, molestia, o ritardo nel viaggio; ma anzi prestato ajuto, e favore, acciò arrivar possa felicemente ove desidera; sicuri di farci cosa grata, e di riportarne da noi alle occasioni una perfetta corrispondanza.

Parigi, .. nel marzo 1797.

ALVISE QUERINI, nobile della Republica Verezia presso la Republica Francese.

Per la legazion, *segretario* FIO.

Le ministre des relations extérieures certifie que la signature ci-dessus est celle de M. Querini, etc.

Paris, 6 germinal an 5 de la République Française.

Ch. Delacroix.

Par le ministre, F. Guiraudet, *secrétaire-général.*

*Nous* Louis Querini, *envoyé de la sérénissime République de Venise près la République Française.*

Le citoyen Dimo Stephanopoli, ancien chirurgien-major des troupes françaises, et naturaliste très-célèbre, partant de cette capitale pour aller parcourir les côtes de la mer Adriatique et des îles soumises à la République de Venise, chargé, de la part du gouvernement français, de la recherche de quelques plantes qui naissent sur ces rivages, nous lui donnons ces présentes, priant les ministres des princes, par les états desquels il passera, et les représentans de la sérénissime République, de ne point permettre qu'il lui arrive aucun empêchement, aucun désagrément, aucun retard dans son voyage; mais en outre de lui prêter assistance et

faveurs, pour qu'il puisse arriver heureusement aux lieux qu'il se propose de visiter. Ils peuvent être assurés de nous faire une chose agréable, et de trouver en nous, dans toutes les occasions, un parfait retour.

Paris, .. mars 1797.

Louis Querini, envoyé de la République de Venise, près la République Française.

Par la légation, le secrétaire Lio.

## N°. 14.

*Certificat du Provéditeur de Lesina, par lequel sont constatés les mauvais traitemens qu'éprouvèrent* Dimo Stephanopoli, *ses trois neveux, et* Xavier Galoni, *à leur entrée au port de cette ville, de la part de gens faisant partie de l'équipage d'un bâtiment armé, les secours qu'ils reçurent de l'évêque du lieu et d'autres personnes.*

Noi, *Iseppo Barbaro*, per la serenissima Republica di Venezia, proveditore di Lesina, e sua giurisdizione, a qualcunque

attestiamo e faciamo fede, qual mense nel di 5 corrente capitàrono in questo porto imbarcati nella brazzera corriera al serviggio di Francia, *Gioanne Berrazzi* Rovignese, *Dimo Stephanopoli*, professore di bottanica maritima di nazione corso, sulla protezione della Republica Francese con tre suoi nipoti dello stesso casato, ed un altro compagno nominato *Saverio Galoni*, muniti de' respettivi loro passaporti e commendatizie, senza pero far noto il loro arrivo, ne le loro persone a questa rappresentanza. Trovatasi in queste vicinanze una picciola galeota, armata di uomini Bocchesi con una brazzeretta, comparvero a questa riva, dove fù a medesimi arrestato il suddito *Dimo*, fuggendo l'altri quatro suoi compagni, e tuttocio pure, senza che a questa rappresentanza fosse nota la loro idea, e senza che in qualcunque caso per l'attuale defficienza di forze, e presente circostanza potesse esser ciò loro impedito. Quindi colla mediazione di questa rappresentanza, e con quella anche di varie altre qualificate figure ecclesiastiche, e cittadine, e specialmente di questo bene merito e Zelante vescovo monsignor *Stratico*, previo l'esborso da lui

fatto di zecchini veneti cento e cinquanta da essi, oltre due miara di pan biscotto fatti contribuire da questa rappresentanza, si è avverato il riscato di esso *Dimo*, ed il ricupero de' mentovati quatro loro compagni. Rilasciamo perciò le presenti in riscontro della verità, e sopra le richeste de' mentovati *Dimo*, e compagni.

In Lesina, 10 giugno 1797.

ISEPPO BARBARO, *co. e proveditore.*
ANTONIO SMIRICK, *cancellario publico.*

Nous, *Joseph Barbaro*, par la sérénissime République de Venise, provéditeur de Lesina et de sa jurisdiction, à tous ceux qui liront ces présentes, attestons et certifions que, le 5 du présent mois, il est arrivé dans ce port, sur une brassière au service de France, *Jean Berazzi* de Rovigno, *Dimo Stephanopoli*, professeur de botanique-marine, natif de Corse, sous la protection de la République Française, avec trois de ses neveux, natifs du même lieu, et un autre camarade, nommé *Xavier Galoni*, munis de passe-ports et de lettres de recommandation, sans faire connaître leur arrivée, ni leurs personnes à nos magistrats (1). Il se

(1) L'italien porte, à notre *représentation.*

trouvait, dans les environs, une petite galiote, armée d'habitans des Bouches de Cataro, et une petite brassière, lorsqu'ils ont paru sur ce bord, où le susdit *Dimo* a été arrêté, ses compagnons ayant pris la fuite, et tout cela, sans que leurs intentions fussent connues de nos magistrats, et que, dans aucun cas, on n'eût pu empêcher cette arrestation, vu l'insuffisance actuelle des forces et les circonstances présentes. Par la médiation des magistrats et de quelques autres personnes de marque, tant civiles qu'ecclésiastiques, et spécialement par celle du bienfaisant et généreux évêque monseigneur *Stratico*, qui a déboursé cent cinquante sequins de Venise, outre deux milliers de biscuit à fournir par nos susdits magistrats, se sont opérés le rachat de *Dimo* et sa réunion à ses quatre susdits compagnons. C'est pourquoi nous avons délivré les présentes comme un gage à la vérité, et d'après la demande de *Dimo* et de ses compagnons sus-mentionnés.

A Lesina, 10 juin 1797.

*Signés*, ISEPPO BARBARO, *provéditeur*.

ANTONIO SMIRICK, *secrétaire*.

Suivent les noms de tous ceux qui se sont intéressés en faveur de *Dimo* et de sa suite. Cette liste ne peut que leur être honorable et précieuse aux yeux des amis de l'humanité.

*Domenico Stratico*, vescovo della città. — *Iseppo Barbaro*, conte della stessa. — Alvise Corner, camarlengo. — Archidiacono Foretick. — Alvise Doimi. — Canonico Dobrossick. — Simon Machiavello. — Abbate Honicelli, nipote del vescovo. — Dobronick, paroco di gelsa. — Vincenzo Giaxa, g$^{ne}$. Gerolinco. — Gioachino Giaxa. — Pietro abbate Calefati. — Francesco Rinaldi. — Giaconco Bofick. — Antonio Calefati. — Torcci Brecchick. — Abbate Giuseppe Rossisnecolio. — Principerio Cassandrick. — Tibaldo Rinaldi Mrenzionere. — Abb. Gion. Roick. — Canonico Doimo Cassandrick. — Canonico Nicolo Cudeniso. — Cap$^{n}$. Giusep. Almerigotti d'Italiani. — Gio. Battista Machiedo. — Antonio Miretini, medico. — Antonio Smirick, cancell. publico. — Niccolo, canonico politeo. — Anastasio Barick, cancelliere alla sanità. — Simon Marincovick. — Marino Amik, procuratore di popolo. — Pietro de Vecchj, cameriere del vescovo.

A côté de ces noms, nous croyons devoir placer ceux des capitaines des bâtimens qui arrêtèrent et dépouillèrent *Dimo Stephanopoli*.

Capitano *Andrea Zanorick*, direttor della galiotta. — Capitano *Allia Dadobrota*, direttor della brazzera.

N°. 102.

## FEUILLE DE ROUTE.

*Onze journées de marche, dont une de séjour. Sept et demi rations de comestibles; sept et demi rations de fourrages. — Militaires à vivres et fourrages par jour, conformément au tarif annexé à la loi du .. thermidor an 2.*

Chemin que tiendront cinq Français chargés par le gouvernement de missions relatives aux arts; lesquels ayant été arrêtés par des pirates dalmatiens, ont été entièrement dépouillés, et se rendent auprès du général en chef.

Ces citoyens sont porteurs du présent ordre de route délivré par moi, commissaire des

guerres, sur la réquisition du général divisionnaire Dallemagne, et sur la demande du consul Français à Ancône.

Leur position et la mission dont ils sont chargés excitant l'intérêt le plus fraternel, je prie et requiers les autorités civiles et militaires, de leur donner secours et assistance, et les recommande particulièrement aux soins de mes camarades, chargés du service des places où ils passeront, ainsi qu'à ceux des citoyens commandans des places, faisant fonctions de commissaires des guerres.

La subsistance et le logement leur seront fournis aux lieux de passage ci-dessus, conformément au grade d'officier d'infanterie; et, en vertu de la demande et réquisition citées, il leur sera fourni, de gîte en gîte, une voiture à quatre roues, capable de les contenir tous les cinq, et attelée des colliers nécessaires.

Ancône, le 27 messidor 5e. année républicaine.

Le commissaire des guerres chargé du service de la place, FOURNIER.

# VOYAGE

## A MAINA,

## POÈME ITALIEN,

EN TROIS CHANTS,

DE DIMO STÉPHANOPOLI;

Avec la Traduction française,

PAR LE RÉDACTEUR DU VOYAGE EN GRÈCE.

## AVERTISSEMENT.

DIMO STEPHANOPOLI, aveugle et manquant de tout, si ce n'est d'une fermeté à toute épreuve, et des soins d'un neveu qui se comporte, à son égard, comme ANTIGONE envers Œdipe, s'occupait à mettre en vers italiens les détails les plus intéressans de son Voyage à Maina. Les vers sont le premier antidote contre les ennuis de la vie; enfans de l'imagination, ils la maîtrisent, ils l'absorbent, et, par un doux travail, la dérobent aux soucis, compagnons de l'oisiveté. Dimo, dans sa solitude, jouissait de cet avantage, quand ses amis lui conseillèrent de mettre au jour et sous les formes ordinaires son Voyage, non seulement à Maina, mais encore dans le reste de la Grèce. Il se rendit à leurs sollicitations.

Pendant la rédaction de cet ouvrage, il n'a point cessé de corriger ses vers. Quoique le sujet et la plupart des récits se trouvent, dans le Voyage en prose, ce poème cependant contient des détails, est écrit avec une simplicité et une facilité naturelles, qui ne peuvent qu'intéresser particulièrement les amateurs de la poésie italienne.

# VIAGGIO

## A MAINA.

### CANTO PRIMO.

Canto il dolor del popolo decaduto
Dal primo suo splendor, dacche ha perduto,
Con la sua libertà, tutti gli onori,
E le virtù de' suoi predecessori;
Parlo di Sparta, e del Peloponese,
Dell' Attica, d'Athene, qual paese,
Che scuola degli eroi, e delle scienze,
Oggi non conta più frà le potenze,
Che già da più di trè secoli intieri,
In dura servitù carco di ferri,
Geme sotto un sultan, che senza legge
Distruge governando, e non protege;
Canto il valor del popolo mainotto,
Che non fù maj ne vinto, ne corotto;
Da tempo immemorial le armi alla mano,
Libero siede a canto del tiranno;
Canto le verità, che ultimamente,
Viaggiando praticai con quella gente.

Dal general munito d'istruzione,
Per un' importantissima missione,
Parto con allegrezza una mattina
Dal capo luogo della Cisalpina,
Con un amico, e tre de miei nipoti,
Che in altri viaggi avea meco condotti.
Lasciati in un instante quei contorni,
Ci resimo in Corfù in men d'otto giorni.
Ivi deposti tre, frà quai giovanni,
Già di matura età di quarant' anni,
Cappace di condur qualunque affare;
« Figlio del tuo dover non ti scordare,
Abbiam preso l'impegno di servire
Con esito la patria, o di morire,
Resta per secondar nell' Albania
L'odio de' Greci per la tirannia,
Gli dissi » ed' in quel punto a mezza notte,
Io parto con quell' altro mio nipote.
Sei giorni navighiam verso Levante,
Quando di là dall' isola di Zante,
Scopriam corsari turchi pien quel mare,
E in terra non osiamo avviccinare.
Non son più nostri amici i Mussulmani,
Ci odiano dacche siam republicani,
Hanno la libertà tanto in orrore,
Che il solo nome li mette in furore;
Son delle verità i propagatori

Considerati, come traditori,
Gente senza virtù, priva di scienza,
Ama la schiavitù di preferenza.

Or noi incarichati di missione
Dobbiamo diffidar di tal nazione;
Con quatro marinari d'equipaggio,
Ed' un piccolo legno facciam viaggio,
Lungo le coste del Peloponese;
Ma i marinari, essendo del paese,
Sanno ben prender ogni precauzione,
Per preservarci da tutta lesione.

Nel golfo di Corron, e sue costiere,
D'onde non mancan maj turche bandiere,
Posto di tutti i barbari corsari,
Per infestar quei mercantili mari,
Ed' in particolar dei Trippolini,
Che sono abituati in quei confini,
A far, contro ogni dritto della gente
Professione di ladri impunemente,
Ch' eccedono nella pirattèria,
La regenza d'Algeri in tirannia;
Per sfugir la morte, o le catene,
Noi navighiam la notte a vele piene,
Passando il giornoin qualche nascondiglio;
Così evitò il padrone ogni periglio.

Sortiti alfin da quel golfo infernale,
Che ci diè tanta pena, e tanto male,
Del mar di Maina seguitiam la riva,
Che ci offre la più bella perspettiva;
Frà scogli ella non ha terrenni grassi,
E vi si vede più ville, che sassi.
Passato il Matapan col cuor contento,
Un giorno nell' Eggeo da un grosso vento,
Scommosso il mar, ed' agitato il cielo,
Ogn' onda ci copriva nel battello.

Soffia con tal furore il maestrale;
Che ci minaccia dell' ora fatale,
Ci spinge verso la Monovassia
Non possiam prender terra che in Turchia,
Abbiam dinanzi a noi porti vicini,
Ma son guardati da Turchi assassini,
Gettarci non vogliam ne loro mani,
Meno temiam il mar, che quei tiranni;
Sicchè vaghiam così frà vita, e morte,
E la tempesta vien sempre più forte,
D'aprirci l'aqua il ciel tutto congiura,
Nei più profondi abbissi sepoltura.

Rassegnati a morir nel punto estremo
Invoca ognun di cuor l'Esser Supremo;
Quando sentiam il timonier, che grida:

Signor, maj non perì ch' in te confida!
Siam salvi, figlj, allegri non temete,
Perchè scopriamo già il monte tegete,
Presto ci coprirà da questo vento,
E presto calmerà l'altro elemento.

Ceduto in fatti il vento sulla sera,
Costeggiando il Morea presimo terra,
A piè d'un monte, che domina un piano,
E dall' anticha *Sparta* non lontano;
Ovvi isola al mar form' argin e muro
Ed' offre al marinar porto sicuro;
Sott' aqua ove nel mar città si vede,
Che di *Licurgo* fosse Maina crede;
Vedessi in fatti, e toccassi col dito
In varj marmi, il nome suo scolpito:
Di *Licurgo* città, dice inscrizione,
Che letta da noi fù con attenzione,
In altro marmo di *Licurgo* porta,
Scritto ci fà veder la nostra scorta.

Appena messo il piede sulla riva
Inoppinatamente un uom ci arriva
Con buona grazia, e con un dolce aspetto,
E con parole ripiene d'affetto,
Ci dice: Amici, siate ben venuti,
Oggi per viaggio vi credei perduti,

Da quì distanti ancora qualche miglio
Vi viddi dalla torre in gran periglio:
Sommersi, o rotti frà scogli dal vento,
Parevami vedervi ogni momento,
In una alternativa così trista;
Mi fece notte, e vi perdei di vista.

Non mi par vero che siate arrivati,
Ringraziamone il ciel che vi ha salvati,
Dovete aver bisogno di riposo;
So bene quanto il mar sià faticoso;
La patria vostra qualunque ella sia,
Venite a riposarvi in casa mía.

Di notte in un paese sconosciuto,
Noi che cerchiamo di metterci all'asciuto,
E vediamo arrivar armata gente,
Che ci contempla senza dirci niente,
Riconoscenti n'accettiam l'invitto,
Ma non senza timor l'abbiam seguito;
Andiam con lui senza saper chi fusse;
In una torre armata ci condusse.

Ecco ci dice ovv' è la mia dimora,
Starete mal, ma meglio è quì che fuora.
Quì naqui, e quì nascono i figlj miei,
Se avessi una miglior, ve l'offrirei.

Appena fummo entrati, anche la moglie,
Con modestia ci parla, e ben ci accoglie.

« Se v'offro, ripres' egli con dolcezza,
Per vostro alloggiamento una fortezza,
Se ci vedete tutti armati in guerra,
Sapiate che quì siam nella frontiera;
Non ci fidiam del Turco ne anche in pace;
Sappiam ben noi di quanto sia cappace:
Sorprenderci con forze il Gran-Sultano
Quante volte tentò? ma sempre invano.

La gioventù di Maina in un sospetto
Non si vede dormir sotto il suo tetto;
La nostra libertà ci è tanto cara,
Ch'a guereggiar dal padre, il figlio impara.
Viene il nemico, ognun sà la sua sorte,
Ognun porta nel cuor vittoria, o morte. »

Gli applausi all' orator alfin cessati,
Che fur' con antusiasma prodigati,
Taquero tutti, e frà di loro alcuni
Sen vanno per non esserci importuni;
Altri braman sentir qualche novella,
Di quell' interminabile querela,
Ch' agita i guerrier dell' Europa intiera
Contro una nazion, che libera, e fiera
Non vuol più tirannia in avvenire;
La sua divisa è: *Vincere o morire.*

## CANTO SECONDO.

Dopo varie questioni sulla guerra,
E sulle forze di mare, e di terra,
Della potente gallica nazione,
Ed' ascostatici con attenzione
Sulle leggi del popolo francese,
Che niun di lor' ancora aveva intese,
E sulle vittorie d'Italia, e del Reno,
Un grido si levò con grande sdegno:
Sia maledetto il popolo allemano,
Tanto sangue versar per un tiranno!
Servir' all' impostura di sostegno!
Oh! della libertà popolo indegno!

Ritiratissi ognun moglie, e figliuoli,
La cena viene, e ci troviamo soli
Col padrone ch' ancor non conosciamo,
Ne di parlargli con fiducia osiamo.
Ristoratici alfin egli ci dice:
O quanto mi riguardo oggi felice,
Di gioia palpitar il cuor mi sento,
Che siate quì arrivati a salvamento,
Siate senza timor in casa mia
Anche venisse tutta la Turchia.

Combattendo col mar temiam la terra,
Risposi, i due elementi ci fan guerra,
Sul punto di perir in mezo all' onde,
O di farci scannare sulle sponde,
Ci riesce d'arrivare in questo porto!
Chi potera sperar tanto conforto?
Sbarcati apena in questi ignoti lidi,
Di notte, e senza scorta, che ci guidi,
Tu ci offri con un cuor sincero, e puro
Un asilo benefico, e sicuro;
Espressioni non ho per ringraziarti,
Per farti almen veder che ti siam grati;
Ma del resto, signor, saper vorrei
Di che delitto maj ci credi rei?

— Del delitto, che teme la Turchia,
Del delitto di lesa tirannia;
Seppe il passà la scorsa settimana,
Da lettere per via di *Gargagliana*,
Scritte d'alcuni nobili Zantiotti,
Nemici naturali dei patriotti,
Che di tenera età giovine biondo
Con un vechio suo zio corrono il mondo,
Che passano coll' intenzione rea
Di rivoluzionar tutto il Mòrea.

Diede il passà, subito ciò saputo,
Ordini di scannarvi da pertutto.

Giudice infame ! passà scelerato !
Oggi, miei cari, avreste già provato
Tutto l'orrore della tirannia,
Se aveste posto piè in Monovassia.

I Turchi troppo oziosi, e micidiali,
Non vogliono processi criminali,
Per un sospetto interpretato male,
Pronunciano la pena capitale
Quand' han qualche capriccio ad' eseguire
Come furie incappacci di sentire,
Ne umanità, ne stimolo d'onore,
Corrono preceduti di terrore,
E se la preda cade in loro mani,
Sanno ben far l'officio di tiranni,
Non badan se la vittima è innocente,
Comincian per colpirla mortalmente,
Eppoi sul corpo esangue, e già traffitto
Cercan qualche pretesto di delitto.

Ma dacche siete entrati in questa torre,
Dovete aver deposto ogni timore :
Maina per antichissima sua legge,
Accoglie i forestieri, e li protege,
Anche sian suoi nemici i più crudeli,
Dalla persecution degl' infedeli.

Sopportiam per prudenza ad'un dei nostri
Qualche volta un affronte da quei mostri,

Ma non soffriam che nel nostro distretto
Si manchi a un forestiere di rispetto.

Il vostro arrivo quì farà rumore,
In tempo appunto che tutto furore,
Il Turco trema nel Peloponese,
Dacche sente arrivar truppa francese
Nell' jonio mar, e vede, sulle torri,
Sventolar le bandiere tricolori;
Domani forse i barbari in tumulto,
Vorran venir a farci qualche insulto,
Vedrete allor tranquilli spettattori
Qualisanno i vinti, o i vincitori.

Contate sul valor degl' abitanti;
Passiamo in altri fatti più importanti;
Vorrei sentir parlar della nazione
Per cui il mondo è pien d'ammirazione;
Che grande in pace, e generosa in guerra
Porta la libertà in tutta la terra,
Che sempre vittoriosa, sento dire,
Versa il suo sangue per istabilire,
Eterne verità utili al mondo,
Popolo di virtù, e d'eroi fecondo!
Oh! quante concepiam belle speranze,
Sopra la Greccia per le circostanze.
Del teatro guerrier senè venite,
Qualche cosa di nuovo non mi dite?

Se Buonaparte fà sempre conquiste,
Almeno sino al tempo che partiste?

— Doppo tante vittorie il generale
Par chè accordi la pace almeno tale
Era la voce, che correva allora,
Ma non sapiam che sia conchiusa ancora.

— Con un imperator trattar di pace!
Oh! quanto questa nuova mi dispiace!
La farà, non v'ha dubio, per timore,
Ma sempre nutrirà l'odio nel cuore;
Ne abbiam l'esempio nel rè di Turino
Divenuto prottettor dell' assassino;
Battuto, e vinto, segli rende il regno,
Ed' egli senè mostra ognior indegno.

— A pervenir sino al monte Tegete
Le novità, come ti son dirette?
A sentirti parlar par che hai viaggiato
Nel Milanese, e nel veneto stato.

— Si veramente vi fui l'an passato,
Da mio padre espressamente mandato,
Per far a Buonaparte un complimento,
È menè ritornai poco contento;
Sbarcai colà nel calor della guerra,

Trovommi sotto sopra quella terra,
Quando il gran general pieno di gloria,
Caminava da vittoria in vittoria;
Or, alla testa, ed' or frà le sue schiere,
Sempre in moto, chi lo potea vedere?
Che feci allor? Gli scrissi per la posta,
Ma non n'ebbi, ne spero più risposta.

—Basta così, signor, più non m'inganno,
Per te partiti siamo da Milano,
Dal general mandati a bella posta,
A portarti veniam la sua risposta;
Disseci pur con aria seria, e dolce,
Di farti complimenti a viva voce.
Dissi, ed' egli ancora stava attento;
Tiro la lettera, e gliela presento,
Egli confuso la prende, e la baccia,
E con trasporto gettassi, e ci abbraccia;
Con espressioni vive, amicalmente,
Ci fà sentir quant' è riconoscente.

Devo pur rivelarti un altro arcano,
Che forse ti parrà non poco strano.
Francesi siam d'affetto, e d'adozione,
Ma nati Corsi da greca nazione,
Non solo Greci, ma tuoi compatriotti,
I nostri genitori eran Mainotti;

In Vitillo abbiam nostri parenti,
Una delle famiglie più potenti,
*Stephanopoli* ha nome la famiglia,
Da qui distante, credo, poche miglia,
E se tu esigi prova più sicura,
Parliam ancor la lingua greca pura;
Appena ci senti parlar si bene
La propria lingua di Maina, e d'Athene,
Che non bilancia più, ci apre il suo cuore,
Parla di libertà senza timore,
E noi diciam qual fù senza sospetto
Del nostro viaggio il principal oggetto.

S'ANIMA, e dura la conversazione
Senza riserva, e senz' affettazione,
Mà ci avvediam che era passata l'ora,
Che già nell' orizonte l'aurora,
Spargeva chiara luce sulla terra
Com' un bel giorno dalla prima vera;
Andiam, dice, e la lettera si guardi
Andiamo a riposar ch' è troppo tardi
Perchè il mio genitor dal suo castello
Non tarderà a venir con mio fratello.

— DUNQUE ci ritiriam tutti contenti,
Ma dopo un sonno di pochi momenti,
Arriva il bei con seguito di gente,
Che ogniuno di vederci era impaziente,

Dormendo ancor siamo sorpresi in letto
Dal padre, che ci abbraccia con affetto,
E con parole pure, e affettuose
Ci dice, e ci domanda mille cose.

— A PENETRAR fin quì come faceste?
La rabbia dei tiranni non temeste?
A prezo dal passà è la vostra testa,
Sperandone di far tragica festa.

— L'IMPEGNO preso di far questo viaggio,
Per compirlo, o morir ci vuol coraggio;
Chi sua patria servir con zelo brama,
Rischj non cura ovv' il dover lo chiama.

— DELL' eroe d'Italia messi fedeli,
E d'origine nostri confratelli,
Il cielo ier da tante insidie tese,
Forse vi preservò per alte imprese,
Oggi qualunque sia vostro dissegno,
Siete di Maina il più prezioso pegno;
La nostra gioventù già corre ai posti,
Nella frontiera, e siam tutti disposti
Ad' una viva, e sanguinosa azione,
Se maj il passà tentasse un' invasione.

QUEST' asilo inviolabile, e sacrato,
Non soffriremo che sia profanato
Da quel passà, che freme l'inumano,
Perchè la preda gli fuggi di mano,

Ma il suo furor finisce alla frontiera,
S'egli non vuol provar atroce guerra;
Egli pur sà che maj barbara gente,
Violò i confini nostri impunemente,
Sà pur, che non ci siam punto scordati,
Che siamo i discendenti dei Sparziati;
Eredi lor liberi siam pur noi,
Pugnando coi tiran siam tutti eroi;
Sparta ch' esist' ancor nel nostro cuore,
Che per la schiavitù c' inspira orrore,
Sparso non ha contro una gente vile,
Tutto il suo sangue, nelle *Termophile*,
Ne scorre ancora nelle nostre vene,
Preferiamo la morte alle catene.

La lettera dipoi tradotta in greco,
Letta, e riletta, la ritiene seco,
Sorte, e rivien con altri suoi congiunti
Per consultarci sopra certi punti;
Più di trè ore conferiamo insieme,
E ne risulta che pieno di speme,
Ognun credea vedere liber' Athene,
E della Greccia sciolte le catene;
Viva la Francia rimbomban le sale,
E viva Buonaparte il generale!
Poscia viviam con quella brava gente,
Con familiarità mutualmente.

## CANTO TERZO.

In una numerosa compagnia
Lor dissi un dì : non sò come ciò sia
Dacche siam giunti quì, per quant' ho visto,
Il popolo ci pare troppo tristo;
Ciascuno, salutandoci, sospira,
Non odessi neppur un suon di lira,
Non sento chè qualche lugubre canto,
E ognun di voi mi par facile al pianto.

— Amico, un frà di lor mi dice, senti,
Del nostro stato siam piuchè contenti,
Senza governo, e senza forza armata,
La nostra libertà è illimitata,
Il solo tribunal dell' opinione
Basta per farci star alla ragione;
Presentassi il nemico alla frontiera,
Corriamo in massa tutti a fargli guerra,
E *Maina* essendo sempre vincitrice,
Qual popolo di noi fù più felice ?
Ma spettattori dei tratti creduli,
Che fanno i Turchi ai nostri confratelli,
Chi maj di noi potrebbe star allegro
Finchè la Grecia copre un velo negro.
Sentessi allor frà il feminile sesso

Voce, che di parlar chiede il permesso;
Sorger veggiam, qual luminoso sole,
Donzella giovenil, unica prole
D'un valoroso capo di provincia,
Con tono dolce, e flebile comincia:

« Amici, perdonate tanto ardire,
Ma pregovi di grazia di sentire
Della mia patria il lagrimoso canto,
E contenete, se potete, il pianto.

Del più crudo tiran battuta, e vinta,
Schiava mi vedi, e di catene cinta,
Oppressa da una casta sanguinaria,
Ch' appena soffre ch' io respiri l'aria;
Amico viaggiator, e vuoi ch' io passi
Allegra i giorni miei frà canti, e spassi!
Ospite nuovo, in questa mia dimora,
Appena arrivi, e non conosci ancora,
Quanto sian crudeli i miei tiranni,
Per principio feroci, ed' inumani.

Il Turco, che si crede ch' ogn' eccesso,
Per esser Mahometan, gli sia permesso;
Appena pervenutto ad' un comando,
Terrore imprime, e sempre minacciando,
Altro non parla, ne d'altro è questione,
Che di ferri, di morte, o di bastone.

Quanti ne fà morir con gran rumore,
Senza delitto, e senza accusatore!
Per qualche sua secreta fantasia,
Senza renderne conto a chi si sia;
E se non credi me, amico inesperto,
Vedi la Grecia tutta in un deserto.

Le due rive del mar sino al ponente
Dell' Europa, e dell' Africa adiacente,
Che tutte, senza genti, van deserte,
Di colonie di Greci fur' coperte;
La Grecia allor di popoli feconda,
Oggi se non di mostri non abbonda;
La terra degli eroi non è più questa,
Ma terra di dolor, terra funesta.

La celebre republica d'Athene,
Ch' appena ancor' il nome suo ritiene,
La scuola d'Aristide, e di Platone,
La patria della più bella nazione,
Essa delle virtù ci aprì il sentiero,
E diede più eroi, che il mondo intiero;
Ora sotto un tiran devastatore,
Cos' offre più a veder al viaggiatore,
Se non sassi, e rovine da ogni banda,
Ed' un avaro agà ch' ivi comanda.

E chi non sà che in Grecia ad' ogni passo,
Un arbuscello, od' un piccolo sasso,

Pareva al viaggiator un chiaro segno,
D'un prodigio dell' arte, o dell' ingegno?

Oggi di tanti antichi monumenti,
Non ci vedessi che polvere, e fragmenti.
Or che d'Athene sentisti li guai,
Getta uno sguardo sul Morea, e vedrai
Città deserte, campi senza frutto,
Da tante straggi il popolo distrutto,
Barbare fiere di sangue grondanti,
Per istraziar un resto d'abitanti.

Un vizio capital fà i Mussulmani
Ingiusti, e inesorabili tiranni;
Di sua natura il Turco essendo avaro,
Niente si fà con lui senza danaro;
Non l'han per disonore frà di loro,
Di fàr un' ingiustizia a prezzo d'oro.

In una rissa batti, o sei battuto,
Senza una grossa somma sei perduto;
A tall' effetto provocan la gente,
Senza raggione, a risse giornalmente;
Uno ti batte, un altro ti minaccia,
Un terzo arriva, che ti sputa in faccia.

Or chi di Turchi, tanta impertinenza,
Potrebbe sopportare con pazienza;

Il Greco allor batte, ferisce, e fuge,
Che se il passà lo prende, lo distruge.

Vendessi intanto il ben del fuggitivo,
Che convertessi in denaro effettivo,
Ritirassi il passà tutto quel' oro,
Ch' aggiunge con piacer al suo tesoro;

Tali, ed' altri fatti assai frequenti,
Spogliano la città di nostri genti.
Le ville non son meno disgraziate,
Ne più delle città son rispettate;
Oltre ciocchè soffriam dai malviventi,
Che corrono facendo i prepotenti,
Un Turco osservator vi è da pertutto,
Noi sudiam, ed' egli ritira il frutto.

Quanto dissi finor dei Mussulmani,
S'intenda solamente dei tiranni,
Di tutti quei, ch' han parte nel governo,
Di quei guerrier, che vomita l'inferno;
Per devastar il mondo, quando han guerra,
E farsi i prepotenti della terra,
E per farci sentir quando abbiam pace,
Di quanto il despotismo sia cappace.

Senti l'atrocità di stà canaglia,
Se perdono nel campo una battaglia,

Corrono furibundi sopra noi,
Ne fanno stragge, e si credono eroi,
E se gridiam perchè tanti misfatti,
Ci dicono perchè siam battezzati.

Dilà dall' Elesponte, nell' Oriente,
Frà quella moltitudine di gente,
Lungi dalle città, nelle compagne,
In quei fertili campi, e alle montagne,
Il Turco agricoltor non è cattivo,
Non si trasporta maj senza motivo;
Rozzo nel suo trattar, ma ben sincero,
Semplice, senza vizio, e ospitaliero,
E se ti dà parola, non è vana;
Fidati pur di lui, che non t'inganna;
Frà loro il viaggiator ha un gran vantaggio,
Arrivato ch' egl' è in un villaggio,
D'averlo in casa sua, con impazienza,
Ognun vorrebbe aver la preferenza.

Restami ancor' a dirti qualche cosa,
Sulla Porta, in furor, oppur oziosa,
Trono usurpato da *Mahomet* secondo,
Per tante crudeltà, famoso al mondo,
Che sparse, col furor di conquistare,
Più sangue, che il *Danubio* aqua nel mare;
I posteri di quell' usurpatore
Per unica virtù hanno il terrore.

In quel governo dei saper fratanto,
Le cariche si vendono all' incanto;
Gli agà, passà, e caddj della Turchia,
Che fan la forza della tirannia,
Altro non han per loro emolumenti,
Se non il dritto di spogliar le genti.

—Dal suotrono un Sultan superbo, e fiero
Pretende d'asservir il globo intiero;
Senza virtù, per religion crudele,
Odia ogn' altra nazion com' infedele;
Per propagar la sua santa fede,
In Italia pensò di metter piede;
A tall' effetto non tentò egl' invano
La conquista di *Malta* a suo gran danno?

Della vita il Sultan d'ognun padrone,
Di tutti erede, senza distinzione,
Del popolo dispone senza legge,
Com' appunto un pastor della sua gregge;
Senza giustizia può se gli conviene,
Togliere la mia testa, eppoi il mio bene;
D'un tal potere abusa orribilmente,
E i Turchi soffron ciò pazientemente,
Sarebbe frà di loro un' eresia,
Di credere che ciò sia tirannia,
E quando per un dubio, o per timore,

D'ordine del visir, Dio orrore!
Cadono teste in nome del sovrano,
L'innocenza implora giustizia invano.

Il capriccio comanda, ed' eseguisce,
Il sangue scorre, e la scena finisce.
Non sempre a forza dissimulazioni,
Schivano il suo furor le altre nazioni.
Come potete, o principi europeani,
Lecar il mostro, chè vi chiama cani,
Che batte per capriccio i vostri agenti,
E ride che ne siate indifferenti?

Del popolo chiunque dal sovrano,
Ottien comando, divien un tiranno,
Che per anticha, e barbara rutina
Non ha che lo spavento per dottrina,
Ch' aplica per qualunque correzione,
La pena della morte, o del bastone.

I Turchi in general', altro non hanno
Per istruzione, se non l'alcorano;
Non sofre il fanatismo altra moralé,
Quell' è che fà la forza nazionale.
Quand' hanno qualche guerra coi christiani,
Ch' appena degnansi chiamarli cani,
Facendone un affar di religione,
Levasssi in massa tutta la nazione,

Credendosi li soli, frà le genti,
Della divinità veri credenti;
Nel lor furor uniti da fratelli,
giuran d'esterminare gl' infedeli,
Partono tutti con un santo zelo,
Vanno a morir, per aquistar il cielo;
In pace, per vantar le loro azioni,
Non fan che biasimar le altre nazioni,
Degli stranier non prezzano che l'oro,
Domandan per ischerno frà di loro,
Flottar vedendo bandiera christiana
Di qual *giaur* è quella *colopanna*?

Succede qualche volta che un Sultano,
Naturalmente docile, ed' umano,
Vorrebbe stabilir retta giustizia,
Reprimerne gli abusi, e l'avarizia,
E far sentir, con un dolce governo,
Al popolo, l'affetto suo paterno;
Ma il *visir* investito di potere
Presentassi e gli dice: «È mio dovere
Da suddito fedel al mio sovrano,
Rivelarti, signor, un gran' arcano,
Sei per far il mal padron assoluto,
Dalla tua volontà dipende tutto;
Vita, beni, ed' onor è in tuo potere,
E se noi respiriam, è tuo piacere.

Ma se de' nostri abusi hai risoluto
Di far qualche riforma, sei perduto.

I PASSÀ della terra, e di marina,
Che si pascon di sangue, e di rapina,
Più rich i assai di te, e più potenti,
Dalle spoglie di vittime innocenti,
Non soffriranno maj che si limiti
Il loro despotismo, e i loro dritti.
In fatti tu non paghi i lor soldati,
Nemen, da te, i passà son salariati;
Sanno bensi che sono i tuoi agenti,
Pur sanno che da te son dipendenti;
Hai guerra, vuoi conquistar un regno,
Di vincere, o morir, prendon l'impegno,
Ordina pur, son pronti, obbediranno,
Con truppe a loro spese partiranno;
Ma trattassi di qualche innovazione,
Non sono più cappacci di raggione;
Vuole sue leggi ognun far eseguire,
Ereditando quei, che fà morire;
Vuol godere ciascun del dritto assoluto
D'abbatter l'alber per coglierne il frutto.

NELL'Asia ogni agà co'suoi sbirri armati,
Suchia il sudor de' popoli affamati,
Giudice, esecutor, decide, e piglia,
Porta il terror nel sen d'ogni famiglia,

Accumula tesor, arma le genti,
Per far' ad'altri agà, guerre cruenti;
Videssi agà divenir si potente
A tender al dominio dell' Oriente;
Far perir un tal' uom giustizia stimo?
Il successor divien peggior del primo.

Nell' Europeo suol, la Grecia, e Albania,
Tutto è violenza, perfidia, e tirannia,
Dall' Adriatico mar, al Ponte-Eusino,
Ogni Turco in comando è un assassino.
Tal' è, signor, lo stato tuo, lo senti;
Or vedi se puoi far dei cambiamenti;
Il tuo trono riposa sopra il vizio,
Se lo tocchi cadrà in precipizio,
E se lo scetro tien nelle tue manì,
Ringrazia l'indolenza dei christiani.

— Governo micidiale per rutina!
Per sua guida il terror senza dottrina!
Sul trono un Gran Sultano effeminato!
Un visir con potere illimitato!
Sfrenate schiere senza disciplina!
Tutti i passà nutrirsi di rapina!
Giudici ignari! sentenze all' incanto!
I più ricchi portarne sempre il vanto!
Creder senza virtù le proprie donne!

Chiuse languir in eterna priggione!
Veder nei campi agricoltori nudi,
Errar frà i diserti, e le paludi!
Bande di ladri facendo i prepotenti!
Spogliar le ville, e depredar gli armenti!
Il povero pastor col suo bestiame,
Per la rapaccità morir di fame!
E pensi, o viaggiator, ch' un tal' impero,
Possa durar ancor' il lustr' intiero?

Al grid' universal di giusta guerra,
Contro tutti i tiranni della terra,
Ch' annunzia quanto più di Buonaparte
Patriottico valor, ingegno, ed' arte,
I Turchi per timor tristi, e abbattutti,
Energia non han perche son tutti,
Di comandar', o di servir' indegni;
Non è che la virtù, che regge i regni. »

Così finì la donzella affannata,
Di sudore, e di lagrime bagnata,
Oppressa dal dolor, impallidita,
Cade nel sen del padre tramortita;
Corser le donne giovinnette; e spose
Per fargli respirar l'odor di rose;
Dalla soavità di quell' odore
Comincia a palpitar il suo bel cuore;
Esposta all' aria un dolce zefiretto

Ranima i sensi e sveglia l'intelletto;
Rimessassi al fin volgessi a noi :
« Di ritorno, ci dice, ai vostri eroi,
A dir al general, Maina v'invita,
Che per la libertà perdrem la vita.»

— Sono le tue virtù, bell' eroina,
Di libera nazion chiara dottrina;
Di patriottico amor, fiamma si pura
È il più prezioso don della natura;
Al merto di Maina render' ommaggio,
È il più sacro dover del nostro viaggio;
Prestò saprà Buonaparte in Milano
Lo stato della Grecia, e del tiranno.»

Ci tarda aritornar, ma il vento insorto
Sempre contrario, ci ritien nel porto;
Quando sentiamo alcun, che ci fà dire
Ch' il timonier ci chiama per partire;
Partenza mai non fù si repentina,
Fatti gli addio, scendiama alla marina.
Il tumulto de' voci di bon viaggio,
Contribuisce a darci più coraggio.

Entrati in barca, subito il padrone
Spiega le vele, e mettessi al timone;
Per mare già distanti dalla riva,
Delle grida il rumor fin noi arriva,

Sentiamo ancor dell' aria l'elemento,
Risonar, amici, addio, a salvamento.
Viaggiando così sempre di notte,
E di giorno frà scogli, e nelle grotte,
Nascosti, finchè siam nei Turchi mari,
Per evitar l'incontro dei corsari.

Stanchi da viaggio si strano, una sera
Con istento arriviam a prender terra
In Zante, che, ci offrì dolce soggiorno:
Mai forza fù di far nostro ritorno;
In quatro mesi con non poca pena
Raggiungiam Buonaparte sulla sena.

—«General, gli diss' io, la Grecia intiera
T'offre di gloria la più ampia carriera,
Già corre nel Morea precursor grido,
Che presto sbarcherai sul Greco lido;
Maina in particolar a ciò t'invitta,
Che t'offre le sue braccia, e la sua vita;
Benchè nota non sia che sulla carta,
La Laconia in valor non cede a Sparta;
Tutto è pronto, guerrieri, e sussistenza,
Non mancha più, se non la tua presenza;
Passata l'occasion, tutto è perduto;
Qualche tiran raccoglierane il frutto.

FINE.

# VOYAGE
## A MAINA,
### TRADUCTION LITTÉRALE.

## CHANT PREMIER.

Je chante les regrets d'un peuple déchu de sa première splendeur, depuis qu'en perdant sa liberté, il a perdu toute la gloire et les vertus de ses ancêtres. Mon sujet est Sparte, le Péloponèse, l'Attïque et Athènes, ce pays autrefois l'école des sciences et des héros; maintenant effacé du tableau des puissances depuis plus de trois siècles, plongé dans un dur esclavage, et chargé de fers, il gémit sous un Sultan, dont le gouvernement repose sur la destruction, et nullement sur la protection des lois.

Je chante la valeur du peuple mainote, qui jamais ne fut ni vaincu, ni corrompu;

depuis un temps immémorial, sans cesse les armes à la main, il s'assied libre à côté du tyran : mes chants enfin sont les récits des vérités que, dernièrement, j'appris dans un voyage chez ce peuple.

Muni de l'instruction du général (1) pour une très-importante mission, je pars avec joie du chef-lieu de la Cisalpine (2). J'avais pour compagnons un ami et trois de mes neveux qui m'avaient suivi dans d'autres voyages. En un clin d'œil nous traversons cette contrée, et, dans moins de huit jours, nous arrivons à Corfou.

Là, je laissai trois de mes compagnons, entre autres, mon neveu Jean qui, parvenu à sa quarantième année, possédait l'art de conduire une affaire quelconque : « Mon fils ! lui dis-je, souviens-toi de tes devoirs ; nous avons pris l'engagement de servir la patrie avec succès, ou de mourir ; reste pour réchauffer dans l'Albanie la haine des Grecs envers les tyrans. »

Je dis, et sur-le-champ, vers le milieu de la nuit, je partis avec un seul de mes

(1) Buonaparte.
(2) Milan.

neveux (1). Pendant six jours, nous naviguâmes vers le Levant. Au-delà de l'île de Zante, nous trouvâmes la mer couverte de corsaires turcs, sans pouvoir prendre terre. Les Turcs ne sont plus nos amis; ils nous haïssent depuis que nous sommes républicains. Ils ont tellement en horreur la liberté, que ce nom seul excite leur fureur. Les apôtres de la vérité passent, à leurs yeux, pour des traîtres. Ce peuple, sans vertus comme sans lumières, préfère l'esclavage. Chargés d'une mission républicaine, nous avions à nous en méfier. Nous voyagions sur un petit bateau avec quatre matelots seulement, le long des côtes de la Morée; mais les matelots, natifs de ce pays, savent prendre les précautions nécessaires pour se mettre à l'abri de tout accident.

C'est dans le golfe de Coron et dans ses environs, où se trouvent des hordes de Turcs, que se rassemblent des corsaires barbares pour infester cette mer mercantile, et particulièrement ceux de Tripoli : là, contre tous les droits des gens, ils sont accoutumés

(1) Nicolo Stephanopoli.

au métier de brigands; et, dans leur qualité de pirates, ils surpassent la régence d'Alger en tyrannie. Pour éviter la mort ou l'esclavage, nous naviguons la nuit à pleines voiles, et passons le jour dans une retraite cachée : avec ces précautions, le patron nous fait échapper à tous les dangers.

Sortis enfin de ce golfe infernal qui nous avait causé tant de fatigues, tant de maux, nous cotoyons le rivage de Maina. Il offre à nos regards la plus belle perspective. L'homme libre connaît, au premier coup-d'œil, que jamais ce pays ne fut conquis. Placé au milieu des rochers, Maina n'a point de terres grasses, et l'on y voit moins de pierres que de villages (1). Nous avions passé le cap Matapan, et nos cœurs étaient satisfaits, lorsque, sur la mer Egée, un vent impétueux bouleversant les flots et les airs, nous sommes inondés dans le bateau. Il souffle avec tant de fureur, qu'il nous menace de notre heure dernière, et nous jette vers Monembasia. Nous ne pou-

(1) Le territoire de Maina renferme trois cent soixante villages.

vions prendre terre que dans un pays soumis au Grand-Turc. Devant nous se présentent des ports voisins, mais ils sont gardés par des turcs prêts à nous assassiner; nous craignions de tomber entre leurs mains : la mer est pour nous moins redoutable que les tyrans.

Ainsi nous voguons entre la vie et la mort; la tempête devient plus forte; la mer, les cieux, tout concourt à nous ouvrir, au milieu des plus profondes abymes, notre tombeau. Dans cette extrémité, dévoués à la mort, chacun de nous invoque du fond de son cœur l'Etre Suprême, quand le pilote s'écrie : « Seigneur, jamais on ne voit périr quiconque met en toi sa confiance; mes enfans, courage, ne craignez plus, nous sommes sauvés; nous découvrons déjà le mont Taygète; il va nous mettre à l'abri de ce vent, et la mer va se calmer. » En effet, le vent s'étant appaisé vers le soir, en côtoyant la Morée, nous abordâmes au pied d'une montagne qui domine une plaine près de l'antique Sparte. C'est une île qui présente à la mer une barrière, et aux marins un port assuré. Là, sous les flots on apperçoit une ville; c'est, suivant

les Mainotes, la ville de Lycurgue; on voit, en effet, et l'on touche de ses propres mains le nom de ce grand homme gravé sur différens marbres : ici on lit sur une inscription que nous remarquâmes très-attentivement : « *Ville de Lycurgue.* » Là nos guides nous font observer ces mots sur un autre marbre : « *Porte de Lycurgue.* »

A peine avons-nous mis le pied sur le rivage, que nous voyons, sans nous y attendre, arriver un homme qui nous aborde avec bonne grace, et d'un visage serein nous tient cet affectueux langage : — « Amis, soyez les bien venus ! je vous croyais aujourd'hui perdus, quand du haut de ma tour je vous ai vus à quelques milles d'ici dans le plus grand péril ; à chaque instant il me semblait vous voir submergés et brisés par le vent au milieu des écueils ; en cette affreuse crise il s'est fait nuit, et je vous ai perdus de vue. Je ne puis me persuader que vous êtes arrivés. Remercions le ciel qui vous a sauvés. Vous devez avoir besoin de repos ; je sais combien la mer est fatigante ; quel que soit le pays qui vous a donné le jour, venez vous reposer dans ma maison. » La nuit, sur une plage incon-

nue, notre premier desir était de trouver un asile; nous acceptons avec reconnaissance l'invitation; mais voyant arriver des hommes armés, qui nous regardent sans rien dire, nous ne sommes pas exempts de crainte. Nous suivons notre guide, sans le connaître; il nous fait entrer dans une tour hérissée d'armes : « C'est ici ma demeure, dit-il, vous y serez mal, mais mieux que dehors. Ici je naquis, ici naissent mes enfans; si j'avais un meilleur asile, je vous l'offrirais. »

A peine fûmes nous entrés, que la maîtresse de la maison se présente d'un air modeste, nous parle et nous fait un accueil flatteur. « Ne soyez point étonnés, reprend notre hôte avec douceur, si je vous offre pour asile une forteresse; si vous nous voyez tous armés comme en guerre, sachez qu'ici nous sommes sur la frontière; nous ne pouvons nous fier au Turc, même en temps de paix; l'expérience nous a montré ce dont il était capable : que de fois le Grand Turc n'a-t-il point essayé de nous surprendre par la force, mais toujours en vain?

« Au moindre soupçon la jeunesse de

Maina ne se livre plus au sommeil ; la liberté nous est si chère, que la première leçon d'un père à son fils est l'art de la guerre. L'ennemi vient-il à paraître, chacun connaît son poste; chacun porte ces mots gravés dans son cœur : *La victoire ou la mort.* » Après des applaudissemens réitérés, prodigués avec enthousiasme à l'orateur, tout se tait; quelques-uns se retirent de peur d'être importuns, les autres demandent des nouvelles de cette querelle interminable qui soulève les guerriers de toute l'Europe contre une nation, qui, libre et fière, ne veut plus à l'avenir souffrir de tyrans, et dont telle est la devise : *Vaincre ou mourir.*

## CHANT SECOND.

Après diverses questions sur la guerre, et sur les forces de terre et de mer de la nation française, après avoir attentivement écouté le récit des lois de ce grand peuple, dont aucun d'entre eux n'avait encore jamais ouï parler, et sur-tout des triomphes remportés sur le Rhin et dans l'Italie, un seul et même cri d'indignation se fait entendre : « Maudit soit ce peuple allemand, qui verse tant de sang pour un tyran et sert d'appui à l'imposture ! peuple indigne de la liberté ! »

Les femmes et les enfans se retirent; nous sommes seuls avec le maître du logis, que nous ne connaissions pas encore, et à qui nous n'osions pas encore nous ouvrir avec confiance. Lorsqu'on eut calmé son appétit : « Oh ! que je suis heureux ! dit-il, mon cœur palpite de joie de vous voir arrivés ici à bon port. Ne craignez rien dans ma maison, y vînt-il la Turquie entière. »

En combattant contre la mer, répond Dimo, nous craignions en même temps la

terre; ces deux élémens nous font la guerre à la fois. Sur le point de périr au milieu des flots, ou de nous faire égorger sur le rivage, nous avons le bonheur d'arriver à ce port. Pouvions-nous nous flatter de trouver un si grand soulagement? A peine débarqués sur ces bords inconnus, pendant la nuit, sans guide, vous nous offrez, d'un cœur sincère et pur, un asile sûr et bienfaisant. Les expressions me manquent pour vous témoigner ma reconnaissance; mais je voudrais au moins savoir de quel crime vous nous croyez coupables? — Du crime que redoute le Grand-Turc, de celui de lèze-tyrannie. Le pacha, la semaine dernière, fut instruit par des lettres venues de Gargagliana (1), écrites par des nobles Zantiotes, ennemis nés des républicains, qu'il voyageait sur nos côtes un jeune homme blond, avec un vieillard son oncle; que leur mission était de révolutionner toute la Morée. A cette nouvelle, ordre de vous assassiner en quelque endroit qu'on vous trouve. Juge infâme! scélérat pacha! Au-

(1) Gargagliana est la première ville de la Morée, vis-à-vis de Zante.

jourd'hui, mes amis, vous auriez éprouvé toutes les fureurs de la tyrannie, si vous aviez eu le malheur de prendre terre à Monembasia. Les Turcs, trop amis du repos et trop sanguinaires, n'aiment point les procès criminels; au moindre soupçon qu'ils ont soin d'interpréter en mal, ils prononcent la peine de mort. Ont-ils un ressentiment à satisfaire? tels que des furies incapables d'être sensibles ni à l'humanité, ni à l'honneur, ils vont précédés de la terreur; et si la victime tombe entre leurs mains, ils ne savent plus qu'être tyrans : peu leur importe son innocence; ils commencent par lui donner la mort; et ensuite dans ses restes sanglans, percés de coups, ils cherchent quelque ombre de délit.

Mais depuis que vous êtes entrés dans cette tour, vous ne devez plus avoir aucun sujet de crainte. Maina, d'après une loi très-ancienne, se fait un plaisir d'accueillir les étrangers, et de les mettre à l'abri, malgré que ce soient ses ennemis, de la persécution des infidèles. C'est par prudence que nous supportons quelquefois un outrage fait à quelques-uns des nôtres par ces monstres; mais nous ne souffrons pas

que, dans notre district, on manque de respect à un étranger. Votre arrivée en ces lieux fera du bruit, au moment surtout où le Turc furieux tremble dans la Morée, depuis qu'il est informé de l'arrivée des troupes françaises aux îles Ioniques, et qu'on voit sur les tours flotter le drapeau tricolor : demain peut-être les barbares viendront, en tumulte, nous faire quelque insulte; vous serez les tranquilles spectateurs du combat, et vous verrez de quel côté restera la victoire : reposez-vous sur la valeur des Mainotes. Mais passons à des faits plus importans; parlons de cette nation célèbre, qui remplit le monde entier d'admiration : grande pendant la paix, généreuse en temps de guerre, elle porte par-tout la liberté : toujours victorieuse, dit-on, elle répand son sang pour établir d'éternelles vérités utiles à l'Univers. Peuple autant fécond en vertus qu'en héros! quel espoir nous concevons dans ces momens en faveur de la Grèce! Vous sortez du théâtre des combats, et vous n'auriez rien à m'apprendre de nouveau? Buonaparte continuait-il ses conquêtes, du moins jusqu'au moment de votre départ?

— Le général, après tant de victoires, s'il faut en croire les apparences, accorde la paix. Tel était le bruit public quand nous sommes partis. Nous ignorons si elle est conclue.

— La paix avec l'Empereur ! Oh ! que cette nouvelle me déplaît ! L'Empereur la fera sans doute par crainte ; mais il nourrira dans son cœur un éternel ressentiment. Nous en avons un exemple dans le roi de Sardaigne, qui s'est rendu protecteur de tous les assassins : quoique battu, vaincu, on lui rend ses états, et chaque jour il se montre plus indigne de cette faveur. — Comment ces nouvelles ont-elles pu vous parvenir jusqu'au mont Taygète ? A vous entendre, on dirait que vous avez voyagé dans le Milanais et dans les Etats Vénitiens. — Vous ne vous trompez point : je parcourus ces pays l'année dernière ; j'y fus envoyé de la part de mon père pour féliciter Buonaparte, et je m'en retournai peu satisfait. J'étais arrivé au fort de la guerre, quand ce grand général courait de victoire en victoire ; tantôt à la tête, tantôt au milieu de ses troupes, toujours en mouvement, qui pouvait l'approcher ? Que fis-je en cette

circonstance ? Je lui écrivis une lettre par la poste ; mais je n'en reçus point de réponse, et je n'en attends plus.

— C'est assez, brave Mainote ; je ne crains plus de me tromper ; c'est pour vous que nous sommes partis de Milan, chargés, par ordre de Buonaparte, de vous apporter sa réponse. D'un air affable, il nous a recommandé de vous complimenter de vive voix.» Je dis, et le Mainote m'écoutait attentivement. Je lui présente la lettre ; il la prend modestement, la baise, et, dans son transport, se précipite dans nos bras. Il emprunte les expressions les plus tendres pour nous témoigner sa reconnaissance.

— Je dois, ajoute Dimo, vous révéler une autre secret qui ne vous paraîtra point peu étrange. Nous sommes Français de cœur et d'adoption ; mais nous sommes nés, en Corse, d'une race grecque ; non seulement nous sommes Grecs, mais nous sommes aussi vos compatriotes. Nos aïeux étaient des Mainotes ; nos parens habitent Vitulo : Stephanopoli est le nom de notre famille, l'une des plus puissantes du pays, à peu de distance d'ici ; et si vous desirez une preuve plus certaine de ce que nous avançons, nous

parlons le grec dans toute sa pureté. A peine nous eut-il entendus parler si correctement la langue de Maina et d'Athènes, qu'il nous ouvre son cœur. Il parle de liberté sans crainte; et nous, sans crainte, nous déclarons le principal objet de notre voyage.

La conversation s'enflamme, et continue sans affectation, sans réserve. Mais l'heure ordinaire du repos est passée : déjà l'aurore dorait de ses rayons naissans l'horizon; elle amenait un beau jour, semblable à ceux du printemps. Le Mainote garde la lettre sans l'ouvrir : « Allons, dit-il, nous reposer; il est déjà tard; mon père ne tardera point à descendre de son château avec mon frère. »

Nous nous retirons tous, également contens; mais après un court sommeil, arrive le bey avec sa suite. Chacun brûle d'impatience de nous voir. Nous dormions encore quand le père se précipite vers le lit, et nous embrasse avec affection; d'une voix sincère et tendre, il nous dit et nous demande mille choses : « Comment avez-vous fait pour pénétrer jusqu'ici? N'avez-vous pas craint la rage des tyrans? Le pacha a mis votre tête à prix; il espère en

faire une fête tragique. — Nous avons donné notre parole de faire ce voyage; c'est à nous à la tenir ou à mourir. Quiconque aime à servir sa patrie avec zèle, ne craint point de s'exposer au péril par-tout où son devoir l'appelle.

— Messagers fidèles du héros de l'Italie, nos compatriotes, sans doute le ciel, qui vous préserva hier de tant de dangers, vous conservapour de hautes entreprises; aujourd'hui, quel que soit votre dessein, vous êtes le plus précieux gage de Maina. Notre jeunesse déjà vole à son poste, préparée à une action vive et meurtrière, si le pacha tentait une invasion. Cet asile inviolable et sacré, nous ne souffrirons point qu'il soit profané par ce pacha, qui frémit, l'inhumain! de voir que sa proie lui échappe des mains; mais sa fureur expire à la frontière, s'il ne veut s'exposer à une guerre atroce: il sait bien que jamais nation barbare ne put impunément violer notre territoire; il sait que nous n'avons point oublié que nous sommes les descendans des Spartiates; qu'étant leurs héritiers, nous sommes libres; et que, contre un tyran, nous sommes tous des héros. Sparte vit encore dans nos cœurs;

elle nous inspire de l'horreur pour l'esclavage : Sparte n'a point versé tout son sang aux Thermopyles contre une nation méprisable ; il en circule encore dans nos veines. Nous préférons la mort à l'esclavage. »

Je traduis en grec la lettre de Buonaparte. On la lit et on la relit. Le bey l'emporte, sort, et rentre avec quelques hommes de sa parenté. Il nous consulte sur certains points. Notre entretien dure plus de trois heures : il en résulte que chacun, plein d'espérance, croit déjà voir Athènes et toute la Grèce délivrées de leurs chaînes. Les salles retentissent de ces cris : « Vive la France ! vive le général Buonaparte ! » Dès ce moment, nous formons une réciproque et intime liaison avec ces braves Mainotes.

## CHANT TROISIÈME.

Je me trouvais, un jour, dans une société nombreuse : « Je ne sais, lui dis-je, d'où vient que, depuis notre arrivée à Maina, le peuple, autant que j'ai pu le voir, m'a paru dans la tristesse. Il n'est personne qui nous salue, sans soupirer. La lyre ne fait point retentir ces lieux de ses sons : on entend seulement quelques chants lugubres, et tous les yeux me semblent disposés à verser des pleurs. »

— Ami, me répond l'un des membres de la société, nous sommes plus que contens de notre état ; sans gouvernement et sans force armée, nous conservons une liberté illimitée. Le seul tribunal de l'opinion suffit pour nous mettre tous à la raison. L'ennemi ose-t-il se présenter sur la frontière, nous nous levons en masse et le combattons. La victoire restant toujours du côté de Maina, quel peuple fut jamais plus heureux que nous ? Mais témoins du traitement cruel que font éprouver les Turcs à nos frères, qui de nous pourrait connaître

la joie, tant qu'un crêpe noir couvrira la Grèce?

Alors se présente une jeune Grecque qui demande la parole. Sa beauté ressemble à celle de l'astre du jour; c'est l'unique rejeton du chef du district. — Amis, dit-elle d'une voix douce et touchante, pardonnez mon audace; écoutez, je vous prie, la complainte de la Grèce, et contenez, s'il se peut, vos larmes.

« Battue et vaincue par le plus cruel tyran, tu me vois esclave et chargée de chaînes, en proie à l'oppression d'une caste sanguinaire, qui souffre à peine que je respire l'air, et tu veux, ami voyageur, que je passe ma vie dans les chants et parmi les danses! Nouvel hôte dans la Grèce, tu ne fais que d'arriver en ces lieux, et tu ne sais pas encore jusqu'à quel point mes tyrans sont cruels et féroces.

Un Turc pense qu'en sa qualité de Mahométan, tout excès lui est permis. Parvenu à un commandement, il commence par inspirer la terreur; et, toujours menaçant, il ne parle que de fers, que de coups de bâton, que de mort. Que de victimes il envoie au supplice, avec grand bruit, sans

délit, sans accusateur, pour quelque caprice secret, sans rendre compte à qui que ce soit ! Si tu crains d'ajouter foi à mes paroles, vois la Grèce entière changée en désert.

Les deux rivages de la mer, jusqu'au continent de l'Europe et de l'Afrique, autrefois désertes faute d'habitans, furent peuplées par des colonies de Grecs. La Grèce alors féconde en hommes, ne l'est plus qu'en monstres. Ce n'est plus cette terre qui portait des héros, mais bien une terre de douleur, une terre funeste.

La célèbre république d'Athènes conserve à peine son nom. L'école des Aristide, des Platon, la patrie de la plus belle nation, qui, la première, ouvrit le sentier des vertus, et donna seule plus de héros que le reste de la terre entière, aujourd'hui sous le joug d'un tyran dévastateur, qu'offre-t-elle aux yeux de ceux qui la visitent? des rochers, des ruines, un aga.

Qui ne sait que, dans la Grèce, à chaque pas, un arbrisseau, une petite pierre, était, aux yeux du voyageur, un chef-d'œuvre de l'art ou du génie? De tant d'antiques monumens, il ne reste que cendres, que débris.

Maintenant que tu as entendu le récit des malheurs d'Athènes, jette les yeux sur la Morée, tu y verras des cités désertes, des champs sans fruits, un peuple détruit par d'éternels assassinats, des bêtes féroces qui regorgent de sang, et grondent pour s'abreuver encore de celui du reste des habitans. Un vice capital rend les Musulmans injustes, et en fait d'inexorables tyrans. Les Turcs, étant naturellement avares, ne font rien qu'à prix d'argent; à ce prix, ce n'est point chez eux un déshonneur de commettre une injustice.

Dans une rixe, ou vous battez, ou vous êtes battu; c'en est fait de vous, si vous ne donnez une grosse somme d'argent : de là vient, sans raison, une éternelle provocation à d'éternelles disputes; l'un vous bat, l'autre vous menace; arrive un troisième, qui vous *crache* à la figure. Or, qui des Turcs pourrait supporter impunément une si grande insolence ? Alors le Grec frappe à son tour et fuit : s'il est pris par le pacha, c'en est fait de lui; son bien est mis en vente, converti en deniers effectifs, que le pacha engloutit dans son trésor. C'est par ces exécutions et autres qu'on dépouille nos cités :

Les villages ne sont pas mieux traités, ni plus respectés que les villes ; outre ce qu'ils ont à souffrir des hommes malveillans qui courent les campagnes, s'arrogeant le droit de tout faire, il y a par-tout un Turc dont le rôle est d'espionner. Nous travaillons, et c'est un Turc qui cueille le fruit de nos travaux.

Tout ce que j'ai dit jusqu'ici des Musulmans, ne doit s'entendre que des tyrans, que de tous ceux qui sont attachés au gouvernement, de ces guerriers que l'enfer vomit pour semer le ravage et la tyrannie en temps de guerre, et pour nous faire éprouver, en temps de paix, tout ce que peuvent les fureurs du despotisme. Vois l'atrocité de cette engeance : perdent-ils une bataille, ils fondent sur les Grecs, en font un horrible carnage, et se croient des héros. Si nous nous plaignons de tant de forfaits, pourquoi, nous disent-ils, êtes-vous baptisés ?

En Orient, au-delà de l'Hellespont, en ces contrées où règne une population nombreuse, loin des villes, dans ces campagnes parsemées de champs féconds et de montagnes, le Turc agriculteur n'est point

méchant ; jamais il ne se met en colère sans motif; il est grossier dans ses manières, mais vrai, simple, sans vices, hospitalier, fidèle à sa parole, incapable de tromper. Là le voyageur a un grand avantage. Arrivé dans un bourg, chacun se dispute le plaisir de lui donner l'hospitalité.

Il me reste encore à te dire quelque chose sur la Porte Ottomane; elle est tantôt dans des transports de fureur, tantôt dans une profonde inaction : c'est le trône qu'usurpa Mahomet second, si fameux par ses cruautés, qui, pour assouvir sa rage de conquérant, versa plus de sang que le Danube ne porte d'eau dans la mer. Les descendans de cet usurpateur règnent par la terreur, et n'ont d'autre vertu. Sous ce gouvernement, entre autres abus, les charges se vendent à l'encan ; les agas, les pachas, les cadis, tous ces suppôts de la tyrannie n'ont d'autres émolumens de leurs places, que le droit de dépouiller le peuple.

Du haut de son trône, le superbe Sultan prétend asservir le monde entier : sans vertus, cruel par religion, il hait les autres nations qu'il nomme infidelles. Jaloux de propager sa croyance, il a voulu mettre le

pied dans l'Italie. Pour y parvenir, ce n'est pas en vain qu'il a essayé la conquête de Malte. Il a payé cher sa témérité.

Arbitre de la vie de chacun de ses sujets, il est aussi l'héritier de tous indistinctement; il dispose de son peuple, comme un berger de son troupeau : sourd à la voix de la justice, il peut, à son gré, prendre d'abord la tête et puis les biens. L'abus qu'il fait de ce pouvoir est horrible, et les Turcs le souffrent patiemment. Ce serait, en Turquie, être hérétique que de croire que ce soit une tyrannie. Quand, par un motif de suspicion ou de crainte, le visir, d'un mot, Dieu! quelle horreur ! fait, au nom du souverain, tomber des têtes, l'innocent demande en vain justice. Le caprice exécute en même temps qu'il commande. Le sang coule et la tragédie est achevée. Les autres nations ne parviennent pas toujours à se dérober à leurs fureurs, même avec la plus grande dissimulation. Princes de l'Europe ! comment pouvez-vous *lécher* un monstre qui vous donne le nom de chiens, qui maltraite vos agens au gré de ses caprices, et rit de votre indifférence?

Dans la classe du peuple, quelqu'un à

peine obtient-il un commandement, il devient tyran; docile à une antique et barbare routine, il n'a, pour tout savoir, que la terreur, pour tout châtiment que des coups de bâton ou la mort. L'alcoran est en général le seul code des Turcs. Le fanatisme ne souffre point d'autre morale, et c'est elle qui fait la force de la nation. Ont-ils une guerre à soutenir contre les chrétiens, qu'ils daignent à peine appeler des *chiens*, ils en font une affaire de religion, et toute la nation se lève en masse. Ils sont persuadés que, de tous les peuples, ils sont les seuls vrais croyans. Dans leurs fureurs, unis comme des frères, ils jurent d'exterminer les infidèles. Enflammés d'un saint zèle, ils partent tous et volent à la mort, dans l'espoir de gagner le ciel. En temps de paix, ils ne cessent de blâmer les autres nations, pour rehausser l'éclat de leur conduite. De l'étranger, ils n'estiment que l'or; et lorsqu'ils voient flotter un pavillon chrétien, ils se demandent entre eux : « A quel chien appartient cette colopanne? » (1)

(1) Nous avons dit, dans le Voyage en Grèce, ce que les Turcs entendent par le mot colopanne.

Il arrive quelquefois qu'un Sultan, naturellement docile et humain, voudrait établir le règne de la justice, réprimer les abus, mettre un frein à l'avarice, et, sous un doux gouvernement, faire connaître au peuple son affection paternelle; mais le visir, d'après le pouvoir qui lui est donné, se présente, et lui parle en ces termes: — « En qualité de serviteur fidèle à mon souverain, il est de mon devoir de vous révéler, seigneur, un grand secret. Vous êtes le maître absolu pour faire le mal (1); tout dépend de votre volonté; notre fortune, notre honneur, nos jours, sont en votre pouvoir; et si nous respirons, c'est d'après votre bon plaisir; mais si vous avez résolu de réformer quelques abus, vous êtes perdu.

« Les pachas, tant sur mer que sur terre, nourris de sang et de brigandages, plus riches, plus puissans que vous par les dépouilles de leurs victimes innocentes, ne souffriront jamais qu'on limite leurs priviléges, leur despotisme. En effet, leurs

(1) Le visir veut faire entendre au Sultan qu'il n'a de pouvoir que pour faire le mal.

soldats ne sont point à votre solde ; eux-mêmes ne reçoivent aucun salaire de votre part. Ils savent bien qu'ils sont vos agens, vos sujets. Avez-vous une guerre à soutenir, un royaume à conquérir, ils prennent l'engagement sacré de vaincre ou de mourir ; ordonnez, ils obéiront, ils vous fourniront des troupes à leur solde ; mais gardez-vous de proposer la moindre innovation, ils sont incapables d'entendre raison. Chacun d'entre eux est jaloux de faire exécuter ses lois, en héritant de ceux qu'il assassine ; chacun veut jouir du droit absolu d'abattre l'arbre pour en cueillir le fruit.

«En Asie, chaque aga, grace à ses sbires armés, suce les sueurs des peuples affamés. Tout à la fois il juge, exécute et pille ; il répand la terreur dans le sein de chaque famille ; hommes, armes, trésors, il accumule tout pour faire la guerre aux autres agas. On voit un aga devenir si puissant, qu'il prétend à l'empire de l'Orient : vient-il à succomber sous les coups de la justice, son successeur est pire que celui qu'il remplace.

«En Europe, dans la Grèce et l'Albanie, tout ressent la tyrannie, la trahison, la

violence. Depuis la mer Adriatique jusqu'au pont Euxin, chaque Turc qui commande est un assassin. Tel est, Seigneur, l'état de votre empire; voyez maintenant si vous pouvez introduire la moindre innovation. Votre trône repose sur le vice; si vous y touchez, il s'ensevelit dans un gouffre; que si vous portez encore le sceptre, remerciez l'indolence des chrétiens. »

— Quel gouvernement! Le meurtre érigé en habitude! la terreur pour toute science! sur le trône, un Sultan effréné! un visir avec un pouvoir illimité! des hordes de soldats sans discipline! tous les pachas se nourrissant de rapines! des juges ignares! des sentences à l'encan! la richesse usurpant toute la gloire! croire sans vertu sa propre épouse, la laisser languir dans une prison éternelle! voir les champs, les agriculteurs nus, errant à travers des déserts et des marais, des bandes de voleurs qui dominent, dépouillant les villages, et s'emparant des bestiaux! le berger, auprès de son troupeau, mourant de faim, victime de leur rapacité! et tu penses, voyageur, qu'un tel empire puisse durer encore cinq années entières!

Au cri général d'une juste guerre contre

tous les tyrans, à ce cri qui annonce ce que peuvent l'ardeur patriotique, le génie et l'art de Buonaparte, les Turcs, glacés de frayeur, tristes et abattus, ne conservent plus aucune énergie; ils sont tous indignes et de commander et de servir; il n'appartient qu'à la vertu de gouverner un empire.»

Ainsi finit la jeune Grecque; trempée de sueur et de larmes, pâle, accablée de douleur, elle tombe sur le sein de son père à demi-morte. Les jeunes filles, les épouses accourent pour lui faire respirer de l'odeur de roses : cette douce odeur la ranime; son cœur commence à palpiter; on l'expose au grand air; le souffle du zéphyr lui rend l'usage de ses sens et la connaissance. Enfin, revenue à elle-même, elle se retourne vers nous : «Quand vous serez de retour en France, nous dit-elle, Maina vous invite à dire au général et à vos héros que nous sommes prêts à perdre la vie pour la liberté.»

— «Tes vertus, belle héroïne, lui répondis-je, sont la belle science d'un peuple libre : c'est le plus précieux don de la nature que cette flamme si pure d'un amour patriotique. Rendre hommage au mérite des Mainotes, est le premier devoir de notre mission.

Buonaparte ne tardera point à connaître, à Milan, l'état de la Grèce, et les traitemens qu'elle éprouve de son tyran.»

Le moment du retour pèse à notre impatience; mais un vent contraire nous retient sur le port. On vient enfin nous avertir que le timonnier nous attend pour partir: jamais départ ne fut si subit. Nous faisons nos adieux, et descendons vers la mer. «Bon voyage! s'écrie-t-on de toutes parts; bon voyage!» A ces cris, notre courage redouble. Nous entrons dans la barque; le patron déploie les voiles et se place au timon. Nous étions déjà loin du rivage, et nous entendions encore les airs retentir de ces cris: «Amis! adieu! puissiez-vous arriver à bon port!» Nuit et jour nous voyageons à travers les écueils et dans les grottes, cachés, tant que nous sommes sur une mer où règnent les Turcs: c'est ainsi que nous parvenons à nous dérober aux corsaires.

Las de voyager d'une manière si étrange, un soir nous arrivons, avec beaucoup de difficultés, à Zante. Cette ville nous offrait un doux séjour; mais il était nécessaire de repartir. En quatre mois, nous arrivons,

non sans beaucoup d'efforts, à Paris (1), où nous trouvons Buonaparte. — « Général, lui dis-je, la Grèce entière présente à vos travaux une vaste carrière de gloire; déjà, dans la Morée, se répand le bruit qui, d'avance, annonce que vous allez débarquer sur nos côtes : Maina sur-tout vous y invite; Maina vous tend les bras, et vous offre sa vie. La Laconie, bien qu'elle ne soit plus connue que sur la carte, ne le cède point à Sparte (2) en valeur. Tout est prêt, les guerriers, les vivres; il ne manque, général, que votre présence : si vous laissez passer cette occasion, tout est perdu; tout deviendra la proie de quelque tyran. »

(1) En parlant de Rome, un Italien a dit : *Sul Tevere*, sur le Tibre, au lieu de dire *in Roma*. Dimo Stephanopoli a cru pouvoir se permettre la même licence, en disant : *Sulla Sena*, au lieu de *in Parigi*.

(2) On sait la différence qui existait entre les Spartiates et les Lacédémoniens : les premiers habitaient la ville, et possédaient, autour de ses murs, des terres fertiles qu'ils faisaient cultiver par les Ilotes; les seconds occupaient le territoire qu'habitent maintenant les Mainotes, et cultivaient eux-mêmes leurs champs.

FIN.

# TABLE

## DES MATIÈRES

### CONTENUES DANS CE VOLUME.

## MÉMOIRES ET PIÈCES JUSTIFICATIVES.

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.



